

REVUE

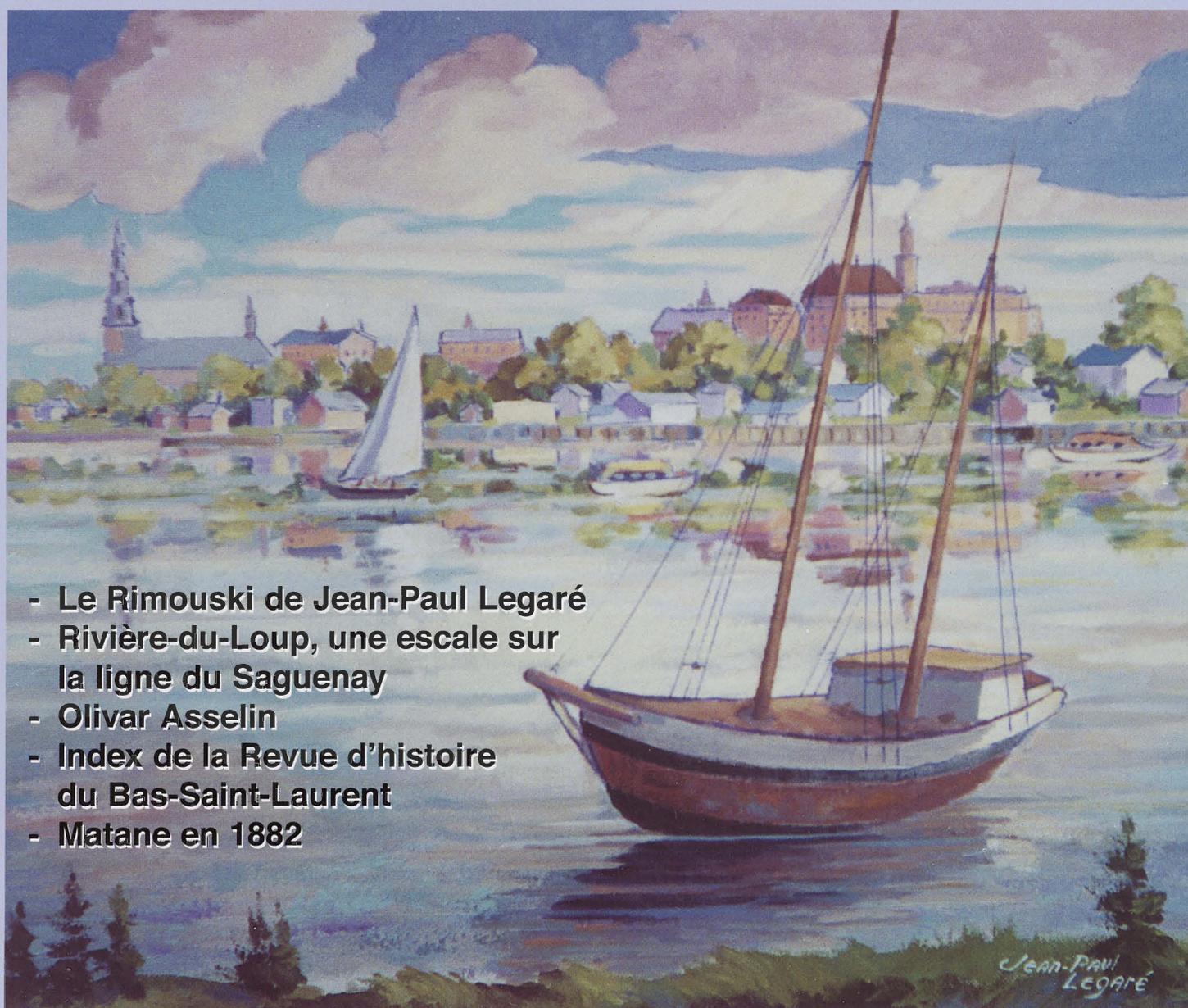
D'HISTOIRE DU

BAS-SAINTE-LAURENT

VOLUME XX, NUMÉRO 2 (51)

JUIN 1997

7,95 \$



- Le Rimouski de Jean-Paul Legaré
- Rivière-du-Loup, une escale sur la ligne du Saguenay
- Olivar Asselin
- Index de la Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent
- Matane en 1882

**REVUE D'HISTOIRE
DU BAS-SAINT-LAURENT**

Publiée deux fois l'an par l'Université du Québec à Rimouski (le Groupe de recherche interdisciplinaire sur le développement régional, de l'Est du Québec (GRIDEQ) et le module d'histoire) en collaboration avec la Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent.

Fondée par Noël Bélanger en 1973

Comité de rédaction :
Paul LAROCQUE, GRIDEQ
Jean LARRIVÉE, GRIDEQ
Pierre COLLINS, Société d'histoire
du Bas-Saint-Laurent

Graphiste : Richard FOURNIER,
Service des communications UQAR

Photographe : Jean-Luc THÉBERGE,
Service de l'informatique UQAR

Traitement de texte : Carole Boisvert
Jean Larrivée, Marie-Claude Larrivée

Politique rédactionnelle :

Les personnes intéressées à publier des articles, notes de recherche, notes biographiques ou comptes rendus peuvent faire parvenir leurs manuscrits ou disquettes en tout temps. Les textes devront être sur un format 8,5 x 11 à **double interlignes** avec un maximum de **18 pages**.

Il n'est pas nécessaire d'être un spécialiste pour publier dans la Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent. Le comité de rédaction peut, dans certains cas, assurer un support technique aux auteurs. Les textes sont lus par le comité et recommandés, selon le cas pour publication. Les auteurs demeurent cependant responsables du contenu de leurs textes. Une invitation cordiale est faite aux intéressés.

Dépôts légaux :

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

ISSN-0381-8454

© Tous droits réservés, Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent, 1997

Reproduction des textes et des photographies interdite sans la permission du comité de la revue.

Photographie de la page couverture :
Rimouski vue de l'île Saint-Barnabé
dans les années vingt
(Toile de Jean-Paul Legaré).

Sommaire

REVUE D'HISTOIRE DU BAS-SAINT-LAURENT
Volume XX, numéro 2 (51) juin 1997

Éditorial	2
<i>Paul Larocque</i>	
Une exposition revisitée. Le Rimouski de Jean-Paul Legaré	3
<i>Jean-Paul Legaré</i>	
William Wakeman, un Gaspésien dans le sillage de Jacques Cartier	12
<i>Mario Mimeault</i>	
Rivière-du-Loup, une escale sur la ligne du Saguenay de 1842 à 1907	17
<i>Lynda Dionne et Georges Pelletier</i>	
Olivar Asselin: les contraintes du savoir au Séminaire de Rimouski (suite)	25
<i>Hélène Pelletier-Baillargeon</i>	
Une seigneurie en bois debout (suite). Les premiers Rimouskois	32
<i>Béatrice Chassé</i>	
Matane en 1882, à l'arrivée de mon grand-père paternel	38
<i>Clément Fortin</i>	
Patrimoine: le manoir Fraser	43
<i>Monique Bourget</i>	
Vieux écrits:	
-Voyage en train et «Relevailles»	46
-Coup de coeur à Saint-Simon en 1873	49
<i>Clément Fortin</i>	
En bref	50
<i>Paul Larocque et Pierre Collins</i>	
Des livres à lire!	51
<i>Georges Pelletier</i> <i>La Société Provancher d'histoire naturelle du Canada</i>	
Index de la Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent <i>Pierre Collins</i>	

- Pour s'abonner à la Revue : (deux numéros par année)
- | | |
|-----------------------|-------|
| Individu | 14 \$ |
| Individu (soutien) | 20 \$ |
| Institution | 35 \$ |
| Institution (soutien) | 50 \$ |

Écrivez à : Pierre Collins UQAR
300, allée des Ursulines
Rimouski, Québec, G5L 3A1
418-723-1986 poste 1669

.....

Éditorial

Une page couverture de couleur. Rien de trop beau..., nous dira-t-on. Ajoutons immédiatement que l'offre de Jean-Paul Légaré avait quelque chose d'irrésistible. La combinaison de toutes ces teintes produisait une lumière qui a rapidement fait fondre nos réticences budgétaires. Sans doute faisait-elle miroiter la perspective de l'été que nous avons hâte d'accueillir... Jean-Paul Légaré nous livre ici sa passion pour la peinture en faisant renaître notre passé rimouskois et régional.

Nos lecteurs assidus trouveront un outil intéressant préparé par l'archiviste Pierre Collins qui a méticuleusement dressé un index de tous les articles parus dans les cinquante numéros de la **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**. Ce sera donc beaucoup plus facile de retrouver les thèmes qui vous tiennent à coeur ainsi que vos auteurs préférés...

Phénomène étonnant en ces temps difficiles: jamais les activités culturelles produites et offertes en région n'ont été aussi diversifiées. Théâtre estival, expositions, fêtes, concerts en tous genres.... Une fois de plus, les musées et les centres d'interprétation du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie occupent une place enviable

dans ce dispositif, ouvrant toutes grandes leurs portes aux visiteurs que fascine l'identité régionale. Cette année encore, la liste des sites aptes à les accueillir s'est allongée. Bienvenue au manoir Fraser...

Cette livraison estivale de la Revue constitue le complément nécessaire à toutes ces initiatives. Elle invite aussi au voyage, du moins par la pensée. Tous les moyens sont bons: à pied, en carriole, en bateau, en train, en automobile. Et les personnages évoqués, reflets de plusieurs époques, sont parfois hauts en couleurs. À vous d'en juger!

Nous vous souhaitons une lecture agréable et pourquoi pas sous un parasol afin d'oublier le dernier hiver qui s'est attardé un peu trop.

*Paul Larocque
pour
Pierre Collins et Jean Larrivée
membres du comité de rédaction*

.....

Une exposition revisitée

LE RIMOUSKI DE JEAN-PAUL LEGARÉ

Dans le prolongement des fêtes du 300^e anniversaire de Rimouski, l'artiste peintre Jean-Paul Legaré présentait, en novembre 1996, sa vision de Rimouski d'autrefois. L'artiste a voulu que son exposition soit un hommage à sa ville natale, à ses bâtisseurs et à ceux qui poursuivent leur oeuvre.

La *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent* a cru intéressant de revisiter l'exposition de Jean-Paul Legaré. En plus de présenter des reproductions de ses oeuvres à caractère historique, elle lui a demandé d'où lui est venue l'idée de l'exposition, en quoi les thèmes retenus sont significatifs et quels défis il a dû relever au plan artistique.

Né à Rimouski en 1923, Jean-Paul Legaré y a vécu 40 années dont 25 consacrées au journalisme (à *L'Écho du Bas-Saint-Laurent* ainsi qu'à CJBR radio et TV). Il a bien voulu évoquer pour les lecteurs de la *Revue* des souvenirs personnels au sujet du Musée régional, de la Nuit rouge ainsi que du Père Nouvel et des ports d'hiver.



Manoir seigneurial Tessier (1810-1950).

Q.- D'où vous est venue l'idée de consacrer une série de peintures à l'histoire de Rimouski?

JPL — Dans les premiers mois de 1996, j'apprends qu'on se prépare à célébrer le 300^e anniversaire de Rimouski. Très attaché à ma ville natale, j'imagine alors de réaliser une vaste fresque qui contiendrait l'essentiel de l'histoire rimouskoise. L'idée fait son chemin, puis j'en viens à me demander où une telle fresque pourrait être installée. C'est alors que mon idée originale éclate. Il serait sans doute préférable d'illustrer l'histoire en vingt ou vingt-cinq tableaux différents.

C'était déjà le mois d'avril et la célébration des fêtes de «Rimouski 300» était annoncée pour l'été 1996. La

contrainte de temps s'impose. La réalisation du projet prendrait au moins six mois. L'exposition des oeuvres ne pouvait se faire avant le mois de novembre. La décision de procéder à l'exécution est prise. Certains diront que j'arriverai comme un hors-d'oeuvre. Les plus optimistes trouveront plutôt que ce sera «la cerise sur le gâteau».

Q.- Vous aviez une bonne connaissance de Rimouski?

JPL — Sans doute, je suis né à Rimouski et j'y ai vécu quarante ans dont vingt-cinq consacrés au journalisme régional. Au début de ma carrière journalistique, la ville de Rimouski avait une population d'environ 10 000 âmes et l'agglomération, environ 13 000.



Moulin à scie Price Brothers, dans les années 1940



Troisième église (Musée régional) et cathédrale Saint-Germain.

Pendant quarante ans, j'ai eu le privilège d'être le témoin et acteur de l'évolution de Rimouski. La pratique du journalisme donne une connaissance intime du milieu et des hommes. Par goût de l'action, j'ai été mêlé de près aux activités sociales, culturelles et économiques : président de la Jeune Chambre et de la Chambre de commerce, secrétaire du Conseil d'orientation économique du Bas-Saint-Laurent, initiateur des premiers États généraux de Rimouski en 1964 (dans le cadre de la préparation du plan d'aménagement du BAEQ), président du Comité d'aménagement de Rimouski, fondateur des Compagnons de l'art en 1956, etc.

Q.- Où avez-vous pris votre documentation sur l'histoire de Rimouski?

JPL — Heureusement, j'ai conservé pas mal de documents au cours de ma carrière journalistique. Toutefois, avant de peindre ma série de toiles, j'ai tout lu ce qui était disponible sur l'histoire rimouskoise (en particulier la série de la **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**). L'iconographie était une source indispensable, même si de nombreuses photographies étaient en noir et blanc. Cependant, comme les premiers appareils photographiques sont arrivés au Québec vers 1840, les photographies disponibles sur l'histoire de Rimouski ne couvrent guère plus de cent vingt-cinq ans.

Au nombre des livres qui m'ont révélé des photographies anciennes, signalons :

- **Centenaire de Rimouski, album-souvenir 1829-1929;**
- **Mosaïque rimouskoise, une histoire de Rimouski;**
- **Une lumière sur la côte-Pointe-au-Père 1882-1982;**
- **Histoire du Bas-Saint-Laurent;**
- **Bâtir une ville: Rimouski.**

.....

Q.- En quoi les thèmes retenus sont-ils, à vos yeux, significatifs?

JPL — Établissons, au départ, qu'il était impossible d'illustrer une histoire complète des 300 ans de Rimouski. Le temps dont je disposais (six mois), l'iconographie disponible et les limites de mon style comme peintre paysagiste m'obligeaient à faire des choix. Je devais procéder par thèmes et retenir ceux qui seraient les plus significatifs pour la population d'aujourd'hui. J'ai privilégié les vieux témoins de l'histoire: le manoir seigneurial Tessier (1810-1950) et le Musée régional (1823) par exemple.

En consultant les oeuvres reproduites, on notera l'omniprésence du fleuve Saint-Laurent et de la rivière Rimouski. On les retrouve dans 75 % des peintures.

Dans la trame historique de Rimouski, des thèmes étaient incontournables: l'église, l'éducation, la seigneurie, le patrimoine bâti, les désastres, les piliers de l'économie: l'agriculture, l'industrie forestière, les modes de transport, l'hydro-électricité et le tourisme. Pour importants qu'ils soient, je n'ai pu illustrer des thèmes comme: les premiers peuplements, la présence amérindienne, la chasse, la pêche, la traite des fourrures, le commerce et les services.

Jetons une vue d'ensemble sur les thèmes retenus:

Les édifices historiques

- La cathédrale Saint-Germain (1862)
- Le Musée régional (1823)
- Le manoir seigneurial Tessier (1810-1950)

Les désastres

- La Nuit rouge (1950)
- Le naufrage de l'**Empress of Ireland** (1914)

Les piliers de l'économie

- La forêt: la scierie de Price Bros et la drave
- L'électricité: usine du Crédit municipal (début du siècle)
- L'agriculture: troupeau laitier face au Bic

Les transports

- Le port de mer de Rimouski-Est
- Le Père Nouvel, le phare et le quai de Pointe-au-Père



Canyon des Portes de l'Enfer (Saint-Narcisse).



Pointe-au-Père se mire dans l'eau (vers 1960).



Saint-Fabien-sur-Mer en hiver.

Les sites touristiques

Saint-Fabien, Bic, Pointe-au-Père et Sainte-Luce.

Dans l'évocation historique qui nous intéressait, certains thèmes sont implicites. Ainsi, la présence de l'Église est importante, on la retrouve dans les temples de Rimouski, de Bic, de Pointe-au-Père et de Sainte-Luce. L'importance de l'éducation ne peut être mieux illustrée que par l'actuel Musée régional, berceau de l'Église et de l'école. Le choix du Séminaire et des écoles affiliées pour illustrer la Nuit rouge témoigne implicitement de l'importance des maisons d'enseignement.

En consultant la série de mes oeuvres, on constatera que les grands témoins de l'histoire rimouskoise qui existent encore ne sont pas nombreux. Signalons: le Musée régional, la cathédrale Saint-Germain, le Séminaire (CEGEP), les ports de Rimouski-Est et de Pointe-au-Père. Au nombre des disparus, signalons: le manoir Tessier, le moulin Price Bros, l'usine électrique, le Père Nouvel.

À l'exclusion du naufrage de l'**Empress of Ireland**, je constate que j'avais une connaissance intime de tous les thèmes traités. Ainsi, j'ai été témoin et victime de la Nuit rouge de 1950. Le moulin Price Bros avec son animation continue est une image de mon enfance. Les draveurs qui manoeuvraient près de l'usine électrique furent les témoins de nos baignades imprudentes. Le traversier Père Nouvel était la récompense d'immenses efforts auxquels j'avais participé. Le manoir Tessier nous semblait bien mystérieux alors qu'enfants, nous jouions à proximité.

Q- Au plan artistique, comment qualifiez-vous les défis qu'il vous a fallu relever?

JLP- Le premier défi a été de choisir le style dans lequel je traiterais les scènes historiques.

La plupart des scènes, les plus anciennes surtout qui ont précédé l'avènement de la photographie, se prêtaient au dessin d'imagination



Naufrage de l'Empress of Ireland, le 29 mai 1914, vers 2H00.



Vieux port de Rimouski-Est.

appuyé sur la vérité historique. Il aurait été intéressant d'illustrer ainsi l'histoire de l'ermite de l'île Saint-Barnabé, le premier manoir seigneurial ou la vie des pionniers. Je rejetai cette formule, convaincu qu'elle relevait d'une autre discipline, celle de l'illustrateur.

Une autre possibilité était de traiter les sujets dans des couleurs sépia ou brunâtre afin de leur donner un caractère vieillot comme on l'a fait, par exemple, dans la publication **Bâtir une ville: Rimouski**. Je dus rejeter ce traitement qui ne convenait pas du tout à mon style extrêmement coloriste. L'inconvénient de rester fidèle à mon style était sans doute de perdre la patine du temps. Par ailleurs, les scènes s'en trouveraient «actualisées» comme le manoir Tessier au toit rouge qu'il n'a sans doute jamais eu.

Plus que jamais, je réalisai que j'étais un paysagiste de la nature vierge. On en a de bons exemples dans des scènes comme: *Le canyon des Portes de l'Enfer (de Saint-Narcisse)*, *Pointe-au-Père se mire dans l'eau* ou *Saint-Fabien en hiver*.

Le fait de partir de documents noir et blanc laissait toute la place à l'interprétation. Et, naturellement, je choisis des thèmes qui me permettaient de m'exprimer dans mon style. Je ne suis pas particulièrement friand de ce que l'on appelle «des scènes de ville» comme, par exemple, le Musée régional et la cathédrale Saint-Germain. Je ne pouvais éluder ces sujets, mais je réalisai que, par leur volume et leurs arêtes architecturales, ils se prêtaient admirablement bien aux jeux de lumière. Un autre défi qui se présentait était d'interpréter les thèmes tout en leur conservant l'authenticité et la vraisemblance. L'interprétation me permettait de dramatiser certaines scènes comme la scierie Price Bros en la situant dans un temps sombre de début de soirée pour en accentuer la blancheur. Dans certains cas, j'ai eu recours à des assemblages ou à des raccourcis historiques. Ainsi, pour augmenter l'intérêt de l'usine électrique du Crédit municipal, j'ai ajouté des draveurs au premier plan.



Musée régional.

La représentation de l'agriculture était incontournable dans l'histoire de Rimouski. En choisissant d'illustrer l'industrie laitière avec, au loin, les îles du Bic, je faisais une pierre deux coups, y incorporant un élément paysagiste.

Tout bon observateur aura remarqué que dans la scène du vieux port de Rimouski-Est, tel qu'on le voyait au siècle dernier, s'ajoute le navire-école de l'Institut de marine, le Saint-Barnabé.

Le plus grand défi que j'ai eu à relever a été de représenter le naufrage de **l'Empress of Ireland**. L'étude du sujet révèle que la collision du charbonnier **Storstad** avec **l'Empress** se produisit vers 2h00 dans la nuit du 29 mai 1914. Une épaisse brume couvrait le fleuve à laquelle s'ajoutait la fumée provenant de feux de forêt sur la Côte-Nord. Une telle scène de nuit n'est pas le meilleur choix pour un peintre coloriste. J'ai imaginé que sur les navires, on avait allumé les lumières dans les minutes qui ont suivi la collision. Ceci me donnait des points de repère d'un grand intérêt.

L'introduction du bateau-pilote **l'Eureka** dans le tableau permettait de rendre hommage aux marins qui, grâce à ce bateau, ont sauvé un grand nombre de passagers.

Q- Vous avez sans doute des souvenirs bas-laurentiens que vous pourriez évoquer pour les lecteurs de la Revue?

JLP- La plongée dans l'histoire régionale que j'ai effectuée durant plus de six mois a fait resurgir en moi de nombreux souvenirs qu'il serait trop long d'évoquer. Je me bornerai à des souvenirs relatifs au Musée régional (première école de mon enfance, à l'instar de milliers de Rimouskois), à la Nuit rouge (dont j'ai été témoin et victime en 1950) et à la saga du Père Nouvel (qui a passionné la région pendant une quinzaine d'années).

Le Musée régional

Le monument historique qui abrite l'actuel Musée régional a été construit en 1823-1824. Il mérite bien qu'on le qualifie de «berceau de l'Église et de l'école».

Ce monument est particulièrement cher à mon cœur. Cela a commencé par une hardiesse du temps où j'étais jeune journaliste. Le 15 août 1962, je lançais, au nom de **l'Écho du Bas-Saint-Laurent**, une campagne en vue de faire reconnaître le Couvent Saint-Joseph comme monument historique qui logerait: un musée d'histoire régionale, une bibliothèque, une galerie de peinture ou une école pré-conservatoire de musique. Le Couvent Saint-Joseph, c'était une école carrée, pas très esthétique, qui couvrait l'édifice en pierres qui avait servi de troisième église de Rimouski.

L'idée de 1962 a fait son chemin. Dix ans plus tard, on inaugurait le Musée régional. En 1964, la Commission des sites et monuments historiques du Québec acceptait d'entériner une requête de la Ville de Rimouski en reconnaissant le Couvent Saint-Joseph comme un monument historique. La campagne de **l'Écho du Bas-Saint-Laurent** avait porté un premier fruit. Appuyée par la Ville de Rimouski et par la Chambre de commerce entre autres, la campagne s'est poursuivie. Pour célébrer le centenaire de la Confédération canadienne en 1967, les gouvernements offraient de subventionner des projets municipaux. C'était une occasion rêvée de redonner au Couvent Saint-Joseph son architecture d'antan et d'en faire un véritable monument historique. La Ville de Rimouski, même si elle était favorable au projet, n'en voyait pas l'urgence. Elle choisit plutôt de faire du Centre des loisirs Saint-Germain son projet du Centenaire de la Confédération avec l'idée de le transformer et d'y aménager une piscine intérieure et une bibliothèque municipale.

En 1969, le couvent gris (l'École Saint-Joseph) devint inoccupé. L'idée de sa transformation en Musée régional fut reprise sous l'instigation de Mgr Antoine Gagnon et de l'École technique de Rimouski. Dès 1970, les travaux de réfection commençaient. Le projet de 1962 devenait réalité en 1972.

C'est donc avec beaucoup d'émotion que j'ai peint le tableau du Musée régional que j'ai intitulé



Dépendances du Séminaire au cœur de la Nuit rouge (6 mai 1950).

«Symbiose de l'histoire rimouskoise».

La Nuit rouge

L'on me permettra d'évoquer quelques souvenirs personnels de la Nuit rouge du 6 mai 1950 qui fut l'une des pires conflagrations du Canada.

Le dimanche 7 mai devait se tenir au Séminaire de Rimouski un concours oratoire de la Jeune Chambre. Étant l'un des participants, je décidai, le samedi 6 mai, de me rendre aux bureaux de **l'Écho du Bas-Saint-Laurent** pour répéter mon discours. Je fus heureux d'avoir mis un béret car un vent très violent balayait la ville.

Il devait être dix-huit heures. Je venais à peine de quitter ma maison de la rue Rouleau quand j'entendis la voiture des pompiers qui se dirigeait vers l'ouest. Mon sens journalistique me fit vite oublier le concours oratoire et je suivis la voiture des pompiers jusqu'à la cour à bois de la compagnie Price Bros. Je fus donc l'un des témoins du début d'incendie qui allait rapidement se transformer en conflagration. Le vent très violent qui soufflait sur le brasier eut tôt fait de soulever une pluie d'étincelles qui se répandit rapidement sur l'ouest de la ville.

Je décidai de revenir chez moi. Déjà, le feu avait gagné le quartier autour de la rue Rouleau. J'ai vu des dizaines de maisons s'effondrer comme des châteaux de cartes quelques minutes après que des étincelles furent tombées sur leur toit. Mon beau-frère, Omer DeMontigny, eut l'idée de monter sur le toit de la maison de ma mère où nous habitions. Au fur et à mesure que des étincelles y tombaient, il les éteignait. Au milieu de la nuit, cette lutte devint inutile. Les maisons voisines flambaient et nos fenêtres prirent feu par combustion spontanée. Je quittai cette nuit d'enfer pour rejoindre ma famille qui s'était réfugiée chez mon frère Gérard qui habitait plus au sud de la rue Rouleau.

Notre fille Monique était jeune bébé et nous avons eu l'idée de sortir sa couchette dans la cour arrière. Le lendemain, la couchette était intacte (c'est tout ce que nous avons «sauvé»). Nous l'avons donc attachée à une



Le Père-Nouvel à Pointe-au-Père vers 1965. Au loin rappel de la traversée du père Henri Nouvel, trois siècles auparavant.

automobile pour la transporter jusqu'à la maison de mon frère Gérard.

Dès le lendemain du sinistre, je dus me mettre à l'oeuvre pour rédiger les nouvelles pour **l'Écho du Bas-Saint-Laurent** où je travaillais et pour des quotidiens dont j'étais le correspondant à Rimouski.

Ce sont le Séminaire de Rimouski, ses écoles affiliées et ses dépendances (meunerie et boulangerie) que j'ai choisis comme sujet de l'une de mes peintures. C'est une scène inédite que j'ai reconstituée par imagination.

Le Père Nouvel

Ayant été mêlé de près aux luttes qui ont conduit à l'établissement de la navigation d'hiver dans le Bas-Saint-Laurent, je me permettrai d'évoquer certains souvenirs à ce sujet.

Dans les années 1950, la Côte-Nord connaissait un développement minier considérable. Le Bas-Saint-Laurent, qui souhaitait jouer son rôle de région complémentaire, était défavorisé au plan de la navigation intercotière, en hiver surtout. Les ports de mer et les navires étaient inadéquats

et les glaces posaient des obstacles majeurs. Les compagnies de camionnage du sud qui voulaient approvisionner la Côte-Nord devaient faire un long détour par Québec.

D'importants mouvements de pression se sont organisés, tant dans le Bas-Saint-Laurent que sur la Côte-Nord, pour réclamer des ports de mer adéquats et des transbordeurs capables d'affronter les glaces. Après la naissance du Conseil d'orientation économique du Bas-Saint-Laurent, en 1956, le mouvement s'est amplifié.

La compagnie Clarke Steamship exerçait un quasi-monopole sur le fleuve Saint-Laurent. Devant les pressions venant de toutes parts, elle annonça en 1959 son intention de construire un transbordeur au coût de plusieurs millions pour assurer la navigation d'hiver. Si ma mémoire est bonne, Clarke demandait à Ottawa des subsides de 10 millions de dollars. Elle proposait aussi des tarifs élevés qui mirent le feu aux poudres. Je me souviens des luttes épiques qui se sont engagées. Un jour, Stanley Clarke (de la

Clarke Steamship) sortit presque étouffé d'une réunion de la Chambre de commerce de Rimouski après qu'un promoteur du projet régional, Aristide Girardin, l'eût empoigné à la cravate.

Vers 1960, le vent a soudainement tourné. Un pont construit au détroit de Mackinac (au nord des lacs Michigan et Huron) rendait inutile un traversier qui y assurait la liaison. Le gouvernement fédéral saisit l'occasion. En achetant le navire pour un peu plus d'un million, il pouvait l'offrir aux régions du Bas-Saint-Laurent et de la Côte-Nord et réduisait considérablement son investissement en comparaison des 10 millions que Clarke demandait.

C'est la Cie de navigation Nord-Sud Ltée qui hérita du traversier brise-glaces (rebaptisé alors Père Nouvel) lancé officiellement le 14 janvier 1962 au port de Pointe-au-Père devant une foule de plus de 5 000 personnes. La nouvelle compagnie était la propriété d'intérêts des deux rives et présidée par Roméo Crevier.

Les «régionaux» bas-laurentiens venaient de remporter une victoire collective après plusieurs années de lutte et Clarke Steamship perdait son monopole sur le fleuve.

Un service maritime intercôtier à l'année longue n'était pas possible sans l'aménagement de ports de mer en eau profonde. Une rivalité légitime s'est engagée entre Rivière-du-Loup (Gros-Cacouna), Rimouski (Pointe-au-Père) et Matane pour obtenir «le» port souhaité.

Le Conseil d'orientation économique demanda à un expert, Pierre Camu, de faire une étude à ce sujet. Dans son rapport, M. Camu recommanda trois zones portuaires actives douze mois par année. Cela était très diplomatique.

Dans le même temps, le Conseil d'orientation économique (dont j'étais le secrétaire) m'a demandé d'animer des émissions aux postes de télévision de Rivière-du-Loup, Rimouski et Matane pour promouvoir les projets de ports d'hiver et de traversier. Je dus alors faire preuve de la même impartialité que M. Camu. C'est Pointe-au-Père qui

a gagné le port en eau profonde et le service maritime d'hiver avec le Père Nouvel. Ce service a duré cinq ans. C'est finalement Matane qui l'a emporté par la suite, avec sa liaison plus courte Matane-Godbout.

- À propos du phare de Pointe-au-Père, on le surnomme souvent «*corne à brume*». Dans mon enfance, on l'appelait «*la vache à Bennett*» sans doute parce que sa sirène fût installée du temps du premier ministre canadien M. Bennett.

Jean-Paul Legaré, notes biographiques

Descendant de Joseph Legaré (1795-1855), surnommé «le père des Beaux-Arts au Canada» et qui fut le premier paysagiste canadien-français.

Jean-Paul Legaré est né à Rimouski en 1923. Il fit ses premières toiles à l'aquarelle, à la gouache et à l'huile dans les années 1940. Sa toute première exposition comme amateur fut tenue à Rimouski en 1944. Il fonde, en 1946, la société Les Compagnons de l'art qui fut active jusqu'en 1970.

L'artiste a tenu une quinzaine d'expositions solo particulièrement à Lévis, Sainte-Foy, Québec, Charles-bourg, Trois-Rivières, Rimouski, Jonquière, Chicoutimi, Beauport, Matane, Cap-Rouge, Trois-Pistoles, etc.

Les oeuvres de Jean-Paul Legaré sont de plus en plus recherchées par les collectionneurs et les amateurs d'art. On en retrouve dans : La Collection Desjardins, La Collection de la Ville de Rimouski, La Collection de la SSQ (mutuelle d'assurance-groupe), La Collection Nordair Métro-Québécois, La Collection Agropur, Bell, etc.

Les paysages de l'artiste ont été abondamment reproduits: 12 scènes dans un calendrier distribué à 150 000 exemplaires au Canada et aux États-Unis en 1992 et en 1993; une quinzaine de sujets sous forme de lithographies et de cartes.

Les amateurs d'art peuvent retrouver les oeuvres du peintre dans un grand nombre de galeries d'art de la province, soit à Rimouski, en Charlevoix, à Québec et dans les Laurentides.

Jean-Paul Legaré a aussi connu une carrière en communication: journaliste et directeur à l'**Écho du Bas-Saint-Laurent**, directeur du journal **Ensemble!** (du Conseil de la coopération du Québec), président des Hebdomadaires du Canada, collaborateur à **Le Collectionneur** (revue d'information sur le marché de l'art).

Auteur d'un cours de peinture sur vidéo-cassettes.

Note: Vous pouvez acheter les toiles qui illustrent cet article, avec plusieurs autres, à la Galerie Centre-ville, 170 Saint-Germain Ouest, au sous-sol (418-722-8278).

.....

Cinquième anniversaire des Compagnons de l'art

Heureuse coïncidence, la tenue de l'exposition «Rimouski 300» par l'ex-Rimouskois Jean-Paul Legaré coïncide avec le cinquantième anniversaire de la société Les Compagnons de l'art qu'il a fondée le 3 novembre 1946.

Les Compagnons de l'art ont été un élément très actif de la vie culturelle à Rimouski et dans le Bas-Saint-Laurent de 1946 à 1970.

Regroupant habituellement de deux à trois cents membres, Les Compagnons de l'art ont joué un rôle de pionnier dans les domaines des arts visuels, de la musique, de la littérature, de la photographie, du ballet et du théâtre.

C'est avec l'exposition de la collection «*Un siècle d'art canadien*», du Musée régional du Québec, que Rimouski est entré en force dans les arts visuels en 1949. Les visiteurs furent au nombre de 5 000. Plusieurs expositions de la Galerie nationale du Canada furent tenues par la suite. En 1955, l'éveil se poursuivait avec une exposition d'art régional.

Pionniers dans le domaine de la musique aussi, Les Compagnons de l'art lancent l'idée d'un conservatoire de musique en 1950 et suscitent la fondation des Jeunesses musicales du Canada (section Rimouski) en 1955.

Se souvient-on que les premières expositions du livre ont été organisées par Les Compagnons de l'art, à Rimouski, en 1948, en 1951 et en 1954.

Rôle de pionniers des Compagnons de l'art aussi dans le soutien du «*Petit Ballet Théâtre*», de 1954 à 1958 ; la tenue d'une semaine du cinéma en 1953, du premier ciné-club à Rimouski en 1954 et que dire de la présentation de troupes de théâtre.

.....

William Wakeham, un Gaspésien dans le sillage de Jacques Cartier¹

MARIO MIMEAULT

Souvent le destin fait drôlement les choses. À tout le moins, il se présente des concordances dans les événements et dans le temps qui surprennent. Ainsi en est-il d'un haut fait de notre histoire qui est demeuré, comme tant d'autres, totalement méconnu. Il s'avère pertinent d'en parler d'autant que cette année-ci en constitue le centenaire. Il y a en effet cent ans que l'archipel Arctique devenait juridiquement et officiellement propriété canadienne et c'est à un Gaspésien du nom de William Wakeham que nous en sommes redevables.

Rappel historique

Tout bon Canadien français sait que Jacques Cartier, auquel un jeune historien a consacré un article dans le

précédent numéro de la revue, a pris possession du Canada au nom du roi de France en juillet 1534. Le marin breton se hissait du même coup au rang des grands découvreurs du continent, tout à fait dans la lignée des Christophe Colomb, Amerigo Vespucci et Jovianni Cabotto. Le premier découvrait l'Amérique, le second laissait son nom au continent et le troisième amenait l'île de Terre-Neuve dans le giron britannique.

C'est à Gaspé que Cartier accomplissait pour sa part la mission que lui avait donnée François Premier. En même temps qu'il érigeait une croix dans la baie qui allait grâce à lui devenir le Berceau du Canada, il affirmait l'hégémonie de sa patrie sur près de la moitié de l'Amérique du Nord. Plus tard, en 1610, Henry Hudson assurerait la propriété de l'autre moitié des terres

continentales à son pays d'origine, l'Angleterre.

Un travail à finir

Connaissant le travail de ces marins, on est porté à croire que l'appropriation du Nouveau Monde était terminée, mais ce n'était pas le cas. Que pouvait-il bien encore rester à conquérir en Amérique du Nord? Et bien simplement et tout bonnement un territoire que l'on oublie souvent et qui était pour lors totalement négligé, l'archipel Arctique. Ces îles couvrent plus de 500 000 milles carrés de territoire et aucun des pays explorateurs ne jugea bon de se les approprier. C'est presque par défaut que l'Angleterre le fit sien pour le donner (sic) ensuite au Canada en 1880, mais notre gouvernement ne s'en préoccupa d'aucune manière.

Ce n'est qu'en 1897 que l'achèvement de la conquête nord-américaine se réalisa quand un résident de Gaspé du nom de William Wakeham, poursuivant l'oeuvre de Cartier à partir de l'endroit même où ce dernier l'avait finalisée en 1534, irait prendre possession de la Terre de Baffin et de toutes les îles environnantes au nom du roi d'Angleterre et du Canada.

Qui est donc William Wakeham?

En 1897, le Dr William Wakeham avait derrière lui une longue carrière de médecin et de fonctionnaire passée au service du département de la Marine et des Pêches du Canada. Il s'était taillé, depuis son entrée dans la fonction publique en 1879, une réputation



Ash Inn.

enviable à titre d'inspecteur des pêches dans le golfe du Saint-Laurent et au Labrador. Il avait commandé à ce titre le vapeur **La Canadienne** et patrouillé inlassablement depuis lors les eaux nationales de la côte est.

Médecin de formation, William Wakeham profitait de ses visites pour prodiguer ses soins à la population riveraine. Commissaire de police dûment mandaté, il tranchait les litiges entre les pêcheurs ou entre les entrepreneurs. Il distribuait les permis de pêche et faisait régner l'ordre en employant au besoin la force avec l'appui d'une équipe d'hommes bien armés. Représentant du gouvernement, il avait aussi pour tâche de voir au respect des conventions internationales ayant trait aux activités de pêche dans les eaux du golfe. Fort de son expérience en ce domaine, on lui a plus tard, en 1893, demandé de coprésider une Commission conjointe Canada-États-Unis portant sur le contentieux des pêches qui existait entre les deux pays voisins².

Pourquoi alors l'envoyer à la Terre de Baffin?

Le voyage pour lequel on retenait les services de Wakeham correspondait aux visées politiques du Canada. Le pays n'avait accédé à son indépendance que tout récemment en 1867 et les autorités gouvernementales n'avaient pas encore eu le temps de consolider les prétentions canadiennes sur tout son territoire. Le Canada devait, à l'époque, contrer les visées américaines sur les plaines de l'ouest et négocier avec son vorace voisin qui réclamait des ajustements frontaliers dans le sud est du Québec et au Nouveau-Brunswick. Il en était de même depuis quelques années pour l'ensemble des îles du Grand Nord nouvellement acquises de l'Angleterre.

Parallèlement à ces tensions d'ordre international, s'ajoutait le défi de la mise en valeur du pays par le développement de grands axes commerciaux. La convergence de ces deux problèmes conduisait à l'affirmation de nos droits territoriaux.



Le **SS Diana**, construit à Dundee en 1870, était un baleinier en bois, mu à voile et à vapeur. Il pouvait transporter 473 tonnes de marchandises et ses chaudières développaient jusqu'à soixante-dix chevaux vapeur (collection Marcel Lamoureux).

C'est en effet dans ce contexte que se matérialisa la construction d'un chemin de fer d'est en ouest du pays, le Canadien Pacifique, achevé en 1885. Le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta demandaient maintenant la construction d'un tronçon ferroviaire

qui relierait la Baie d'Hudson au transcontinental de manière à intégrer l'économie du nord à celle du sud. De Churchill, sur les bords de la mer du nord, on pourrait par la suite créer un lien maritime menant directement à l'océan Atlantique. Or, ce projet



William Wakeham se tient debout derrière la roue de son navire (barbe blanche et chapeau). En rade à Nachvak, le moment est à la détente. Il regroupe au tour de lui ses officiers et quelques invités (collection Marcel Lamoureux).

.....

nécessitait, pour aller de l'avant, une meilleure connaissance des conditions de la navigation dans la baie d'Hudson et dans le passage du détroit d'Hudson. L'étude de la navigation dans ce dernier bras de mer par les navires du gouvernement était même tout à fait vitale pour le projet. Et c'est là que William Wakeham entre en scène. Un tel voyage allait fournir l'occasion de confirmer les titres de propriété canadiens sur l'archipel Arctique.

La présence étrangère, un facteur inquiétant

L'archipel Arctique représentait au XIX^e siècle un territoire de prédilection pour la chasse à la baleine. Il faut se rappeler, pour expliquer la convoitise soulevée par ces amas de glaces, que l'huile de baleine était alors, en quelque sorte, l'équivalent de notre pétrole. La présence régulière d'étrangers dans les eaux canadiennes s'expliquant ainsi, cette dernière devenait menaçante pour les droits du pays sur le territoire et ce d'autant plus que le Canada ne les avait pas encore affirmés par une présence effective ou par un geste d'appropriation. À cette inexcusable incurie, s'ajoutait la



Le 17 août 1897, William Wakeham fait lever l'Union Jack sur l'île de Kekerton et déclare formellement devant les Inuits, l'agent de la compagnie écossaise établie sur l'île et ses officiers que le territoire est propriété canadienne. Le commandant Wakeham est le second depuis la droite (collection Marcel Lamoureux).

présence dans les îles du nord d'établissements permanents appartenant à des pays voisins.

Au moment de la cession de l'archipel Arctique en 1880, il existait en effet sur la côte de Baffin et au Labrador de nombreux postes

baleiniers américains et européens. Il y en avait plusieurs dans la Baie d'Hudson dont ceux de Marble Island, Whale River et de Repulse Bay. L'Église moravienne tenait aussi une mission à Okak, sur la côte du Labrador et le commandant Wakeham mentionne l'existence de deux autres postes importants plus au nord, sur la Terre de Baffin. Ils étaient érigés sur les bords de la baie de Cumberland, l'un à Kekerton et l'autre à Black Lead. Ils étaient tous les deux la propriété de la compagnie écossaise Noble, de Aberdeen. Une compagnie américaine, la Williams Company de New London, Connecticut, avait maintenu des établissements aux mêmes endroits depuis 1859 et venait tout juste d'abandonner ses opérations en 1894. La même compagnie avait aussi, la même année, fermé les livres de l'établissement qu'elle possédait à Gummuite, près de North Foreland, sur l'île Monumental³. On comprendra donc qu'il y avait danger en la demeure et qu'il fallait agir.



Fort Chimo dans le fond de la baie d'Ungava le 16 septembre 1897. Le Dr Low attendait le passage du **SS Diana** au poste de la Compagnie de la baie d'Hudson. Le mauvais temps gardera le navire à cet endroit jusqu'au 19 au matin (collection Marcel Lamoureux).

Un mandat clair

L'expédition du Commandant Wakeham se fit, curieusement, à bord d'un navire loué d'une compagnie terreneuvienne⁴, le **SS. Diana**. C'était un vapeur aussi muni d'une voile qui avait longtemps servi à la chasse à la baleine dans le Grand Nord. Il faut savoir, pour ne pas se surprendre de ce recours à l'étranger, qu'une telle chose était courante dans les voyages d'exploration. Ainsi peut-on établir un parallèle historique avec Christophe Colomb qui naviguait sur un navire construit à Bayonne, au Pays Basque. Vespucci était un Florentin au service du Portugal et Cartier n'était français que depuis deux ans quand il réalisa son premier voyage.

Wakeham prit la commande de son navire et de son équipage à Halifax d'où il partit le 3 juin 1897 en direction du détroit de Hudson. Son ordre de mission l'enjoignit d'affirmer officiellement l'autorité canadienne sur le territoire de l'archipel Arctique au nom de la reine d'Angleterre et du Canada. Le ministre canadien de la Marine et des Pêches, de qui il relevait directement et dont dépendait la protection des droits du territoire maritime, lui écrivait:

*It will be your duty firmly and openly to declare and uphold jurisdiction in all these British territories you may visit of the Dominion of Canada, to plant the flag as to open, notorious evidence to the natives and others of our claim to jurisdiction, and our determination to maintain and uphold it*⁵.

La prise de possession de l'archipel Arctique

La prise de possession du territoire Arctique se déroula le 17 août sur une petite île située dans la baie de Cumberland, au sud-est de la Terre de Baffin⁶. Wakeham choisit cet endroit probablement parce que Kekerton était, de tous les établissements en opération, le plus ancien de tout l'Archipel et qu'il



L'établissement de la Compagnie Noble sur l'île de Kekerton le matin du 17 août 1897 (collection Marcel Lamoureux).

voulait donner le plus d'écho possible à son geste.

La levée du drapeau canadien, à l'époque l'Union Jack, eut lieu en présence des officiers du **SS. Diana**, du gérant de l'établissement écossais et d'une centaine d'Inuits. Elle donna lieu à une courte allocution que le commandant Wakeham prononça hautement et clairement:

*I hereby declare in the presence of all now assembled that I hoist the Union Jack as the open and notorious conduct that all this territory of Baffin's Land - with all the adjacent territories and Islands - is now as it always has been since the time of the first discovery and occupation under the exclusive Sovereignty of Great Britain. God save the Queen*⁷.

Résultat

Tout comme lorsque Jacques Cartier a planté une croix au fond de la baie de Gaspé, la journée du 17 août 1897 était brumeuse et froide. La cérémonie, qui eut lieu quand même, rappelle aussi 1534 par les conséquences qu'elle entraînait.

Désormais, plus personne ne pourrait contester légalement le droit canadien sur cette partie du continent. Elle assurait de plus, comme ce fut le cas pour la France de Cartier, la propriété du pays sur des richesses insoupçonnées, mais dont on découvrirait l'importance avec le temps. Au plan personnel, elle permettait à son officiant, William Wakeham, de se glisser dans les souliers de celui qui avait tant marqué la Gaspésie par son passage et de clôturer un travail commencé 357 ans auparavant.

NOTES

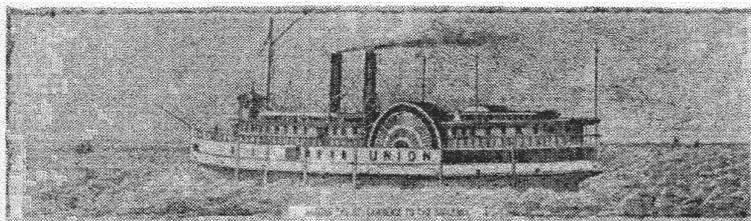
- 1 Lire de l'auteur: «*L'Arctique canadien: W. Wakeham précurseur de J.E. Bernier*», **L'Escale maritime**, (décembre 1985-janvier 1986): 45-48; «*Wakeham, William*», **Dictionnaire biographique du Canada**, vol. XIV, à venir; «*I should not know where to begin or end-Commander William Wakeham and the SS. Diana's Expedition in the Great North in 1897*», **The Northern Mariner/Le Marin du Nord**, vol. VII (1998), à venir. Mario Mimeault a de plus coréalisé avec Marcel Lamoureux une production vidéo sur William Wakeham pour le compte de la Télévision communautaire de Gaspé sous le titre «*Deux hommes- Une mission: Jacques Cartier-William Wakeham*», Gaspé, 1996, 30 minutes.
- 2 William Wakeham dirigera aussi en 1898 une Commission du gouvernement canadien qui étudiera les réclamations des pilotes de la partie supérieure du Saint-Laurent. Il en présidera une autre en 1909 sur la pêche du homard et sur les moyens de préservation de l'espèce. Les ouvrages suivants résument la carrière de Wakeham: Edward Prince, **Fishery Administration in Canada, Transaction of the American Fisheries Society**, Washington, Ward T. Bower, (1920-1921), pp. 177-178; Henry James Morgan, **Men and Women of the Time: A Hand-book of Canadian Biography**, First Edition, (Toronto, 1898), pp. 1045-46; Ken Annett, «*William Wakeham M.D.C.M.*», **SPEC**, (13 mai 1981): 14-15.
- 3 William Wakeham, **Report of the Expedition to Hudson Bay and Cumberland Gulf in the Steamship «Diana» under the Command of William Wakeham, Marine and Fisheries Canada, 1897**, Ottawa, Marine and Fisheries Canada, pp. 74-76.
- 4 Terre-Neuve était alors une colonie distincte du Canada.
- 5 Archives nationales du Canada (désormais A.N.C.), RG 42, Archives du ministère de la Marine, vol. 336, dossier no 13205 A. Lettre du ministre de la Marine et des Pêches, Louis H. Davies, à William Wakeham, le 23 avril 1897. Toutes les archives relatives au voyage du SS. DIANA dans l'Arctique en 1897 sont classées à la cote RG 42, aux volumes 48, 327 et 336. Ces dossiers contiennent la correspondance concernant les préparatifs du voyage, le choix du navire, le recrutement du personnel, la nomination de Wakeham comme commandant de l'expédition, l'achat de l'équipement scientifique et des instruments de navigation.
- 6 Wakeham, **op. cit.**, pp. 74-75.
- 7 A.N.C., RG 42, vol. 336, dossier 13 205 A: William Wakeham to the Minister of Marine and Fisheries, St. John's, Newfoundland, september, 28th 1897.

Rivière-du-Loup, une escale sur la ligne du Saguenay de 1842 à 1907

LYNDA DIONNE ET GEORGES PELLETIER

La chaloupe à vapeur

Le fleuve Saint-Laurent a toujours été, pour le Québec, sa plus grande voie de communication. Depuis le début de la colonisation européenne, la circulation maritime n'a pas cessé d'y croître et les bateaux à voile de différents tonnages assuraient le trafic et les échanges. La construction en 1808¹ du bateau l'**Accommodation** par le brasseur John Molson permit d'utiliser un autre moyen que le vent puisque celui-ci se déplaçait à l'aide de deux roues à aubes latérales actionnées par un engin à vapeur. En novembre 1809, il fut ainsi le premier vapeur canadien à effectuer un voyage entre Montréal et Québec. Par la suite, de nombreux bateaux à fumée furent construits pour transporter des passagers et des marchandises sur ce même trajet, avec parfois des voiliers en remorque². Ainsi, la navigation fut grandement facilitée entre les deux villes, ce qui permit à Montréal de prendre une part du trafic d'outre-mer qui s'arrêtait avant cela à Québec.



Premières excursions des bateaux à vapeur en bas de Québec

L'air pur et les plages d'eau salée de Kamouraska attirèrent bien des visiteurs. Déjà en 1815, ce village était connu comme une place d'eau depuis quelques années. Un aubergiste, William Croft, y ouvrit un café en 1822 pour accueillir les voyageurs venus aux bains de mer. Ce lieu de villégiature aux abords du fleuve a été le premier endroit en bas de Québec à être visité

par les bateaux à vapeur, principalement ceux de la Ligne Molson. C'est le **New Swiftsure** qui effectua le premier voyage en 1821, avec à son bord, des passagers provenant de Montréal et de Québec. Il y accosta les 12 et 19 juillet ainsi que le 28 août de l'année suivante. Quelques voyages d'agrément furent par la suite organisés et annoncés dans les journaux. Ainsi, un autre bateau à vapeur, le **Laprairie**, s'y rendit pour un seul voyage, le 25 juin 1826.

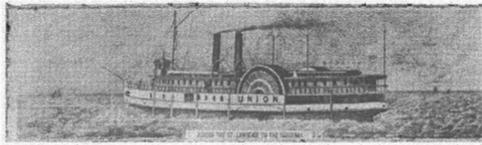
Face à Kamouraska, Murray Bay (La Malbaie) sur la rive nord devint en 1828 le nouveau point d'attrait et la destination des passagers du **New Swiftsure** le 28 août. Une semaine plus tard, ce bateau récidiva et ajouta une escale à Kamouraska. L'été suivant, soit le 15 juin, il se rendit uniquement à La Malbaie. Ce périple était annoncé comme pouvant être très pratique pour les familles descendant à leurs lieux de séjour pour la belle saison puisqu'il y retournait une semaine plus tard en y ajoutant un voyage d'une journée à Kamouraska. Il fut remplacé sur le même trajet, quelques semaines après, par un autre bateau, le **Waterloo** de la ligne Molson, la **St. Lawrence Steamboat**



La baignade à l'eau salée, Cacouna vers 1890 (photo: Ernest Mercier, collection famille Antonio Sirois).

Company. En 1830, ce dernier annonça quelques voyages pour La Malbaie, avec la possibilité de faire un aller-retour à Kamouraska à condition que le temps le permette. Les voyageurs de cette époque étaient des gens aisés et des militaires anglais en garnison à Québec. L'arrivée en grand nombre d'immigrants dans les années qui suivirent bouleversa les habitudes. Avec eux apparurent, entre 1832 et 1834, des épidémies de typhus et de choléra asiatique³. Durant cette période, aucun voyage ne fut annoncé pour ces premières stations balnéaires.

En août 1836, les falaises et la nature sauvage du Saguenay devinrent la nouvelle destination des voyages d'agrément offerts par le **British America**. Mais les années suivantes ne favorisèrent pas ce genre d'excursion vu l'instabilité politique et le marasme économique. Il fallut attendre trois ans pour qu'un autre bateau, le **Lady Colborne**, en partance du port de Montréal, visitât le fjord de la rivière Saguenay.



1842 destination Rivière-du-Loup

L'air sain des abords du fleuve en fit, plus que jamais, un lieu de prédilection pour le citadin après ces terribles épidémies qui ravagèrent les villes. Malgré la longueur du trajet, ces gens n'hésitaient pas à s'éloigner et à parcourir les campagnes du Bas du Fleuve.

Le vapeur **North America** annonça, en août 1842, un voyage pour le Saguenay, avec arrêts à Kamouraska et Rivière-du-Loup. À l'automne, des gens d'affaires s'intéressèrent à instaurer un lien maritime entre Québec, le Saguenay et Rimouski avec un «steamboat» arrêtant aux villages des deux bords du Saint-Laurent. Pour faciliter les accostages, on devait installer, à la plupart de ces endroits, des petits quais sur des chevalets. À Rivière-du-Loup, c'est à l'embouchure

de la rivière qu'on aménagea un débarcadère. Par contre, les bateaux ne pouvaient s'y rendre qu'à partir de la mi-marée.

**VOYAGE D'AGRÉMENT
AU SAGUENAY**

**LE Bateau à Vapeur
NORTH AMERICA** partira pour le Saguenay vers le 23 courant, pourvu qu'il se présente un nombre suffisant de passagers, avant le 23 courant, et remontera le Saguenay une centaine de milles, touchant à Kamouraska et à la Rivière du Loup en allant et revenant. Le voyage prendra quatre jours.

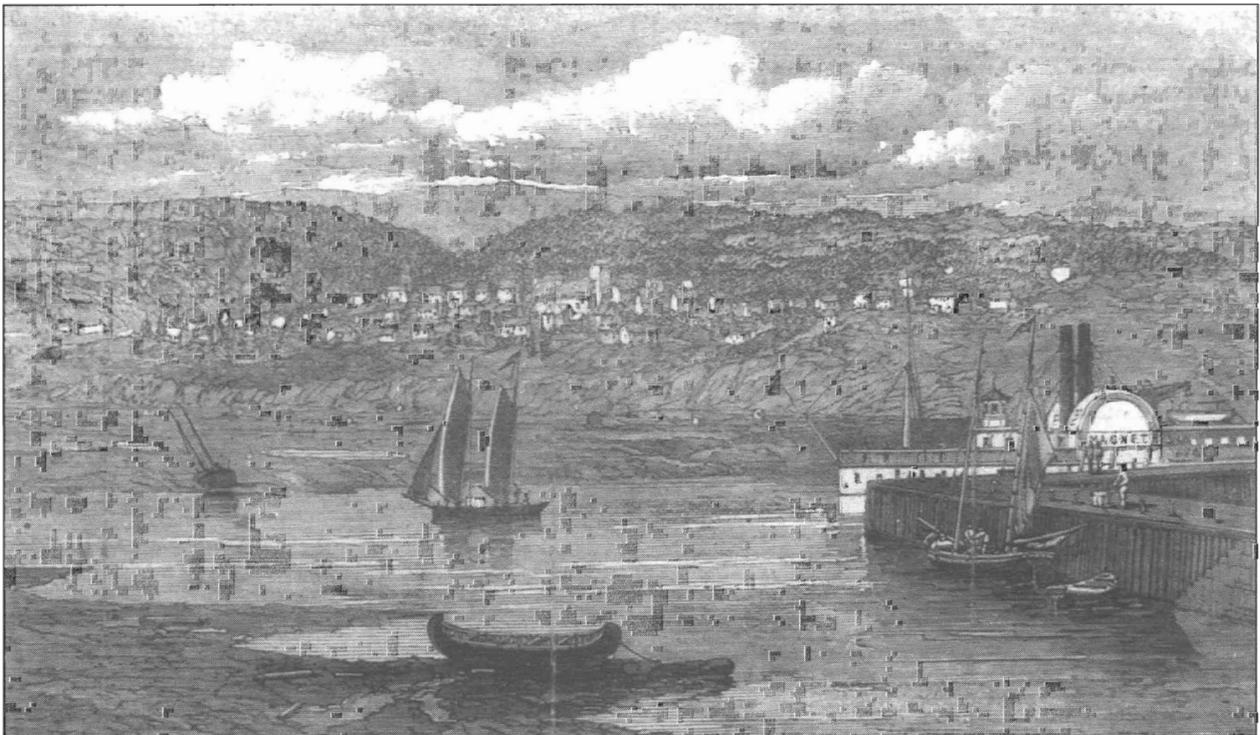
PRIX DES PASSAGE

Au Saguenay et le retour	£ 3-0	} Repas inclus
A Kamouraska et le retour	1-0	
A la Rivière du Loup et le retour	1-5	

Pour passage s'adresser au Bureau de la Malle Royale.
Québec, 18 Août 1842.

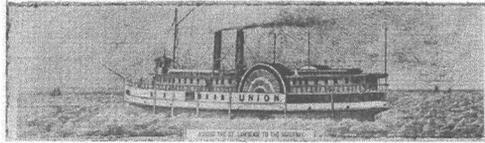
Quebec Gazette/La Gazette de Québec 1842

Le premier à s'y accoster régulièrement fut le **Pocahontas** de la compagnie Price. Ainsi à chaque semaine entre le 16 juin et le 22 septembre 1843, ce petit vapeur-sabot d'une longueur de 80 pieds partait de Québec avec 20 à 40 passagers et faisait escales à Rivière-Ouelle et à La Malbaie. Déjà cet été-là, d'autres compagnies essayèrent d'accaparer ce parcours et des vapeurs comme l'**Alliance**, le



Le premier débarcadère pour les vapeurs, à l'embouchure de la rivière du Loup (source: Musée du Bas-Saint-Laurent).

Charlevoix et le North America, de plus grandes dimensions, de 150 à 200 pieds de long, offrirent également quelques excursions.



des bateaux. À Rivière-du-Loup, c'est au bout de la Pointe qu'on projeta d'aménager l'ouvrage. Au début des travaux de construction du quai en 1852, le capitaine J. B. Ryan du **Rowland Hill** préférait débarquer en face de Cacouna, les voyageurs à destination de ce village, dans des petites chaloupes qui les transféraient ensuite dans des voitures de ferme⁴. Cacouna était déjà en voie de devenir la station balnéaire la plus courue par l'élite de la haute société du Canada. L'utilisation de la jetée de la Pointe de Rivière-du-Loup améliora les services et regroupa tous les débarquements de voyageurs pour Cacouna, Rivière-du-Loup et Saint-Patrice, cela, même si en 1860, les capitaines se plaignaient encore de son accès difficile à marée basse.

Compétition sur la ligne du Saguenay

Avec le marché très florissant des voyages au Saguenay et des déplacements vers les stations balnéaires, certains hommes d'affaires québécois trouvaient important de former une compagnie de bateaux à vapeur pour desservir le Bas du Fleuve. Le 18 janvier 1844, ils tinrent même une assemblée de formation à l'hôtel Blanchard de Québec. Mais plusieurs autres compagnies de vapeurs et plus d'une trentaine de bateaux se firent la compétition sur la ligne du Saguenay connue aussi comme la «Salt Water Line» entre 1842 et 1872. Certaines fonctionnaient même à perte, mais toutes ces entreprises maritimes vantaient leurs propres attributs et mettaient tout en œuvre pour attirer les clients: qualité des matériaux de construction, (bois ou de fer, avec caissons étanches); aménagement de

première classe avec des beaux meubles; des repas gratuits à l'achat d'un billet de passage; variété de divertissements offerts sur le bateau; engagement du capitaine qui avait le plus d'expérience de cette partie du fleuve. Certaines compagnies firent faillite mais elles étaient aussitôt remplacées par d'autres qui espéraient prendre aussi une partie de la clientèle de ces voyages d'agrément.

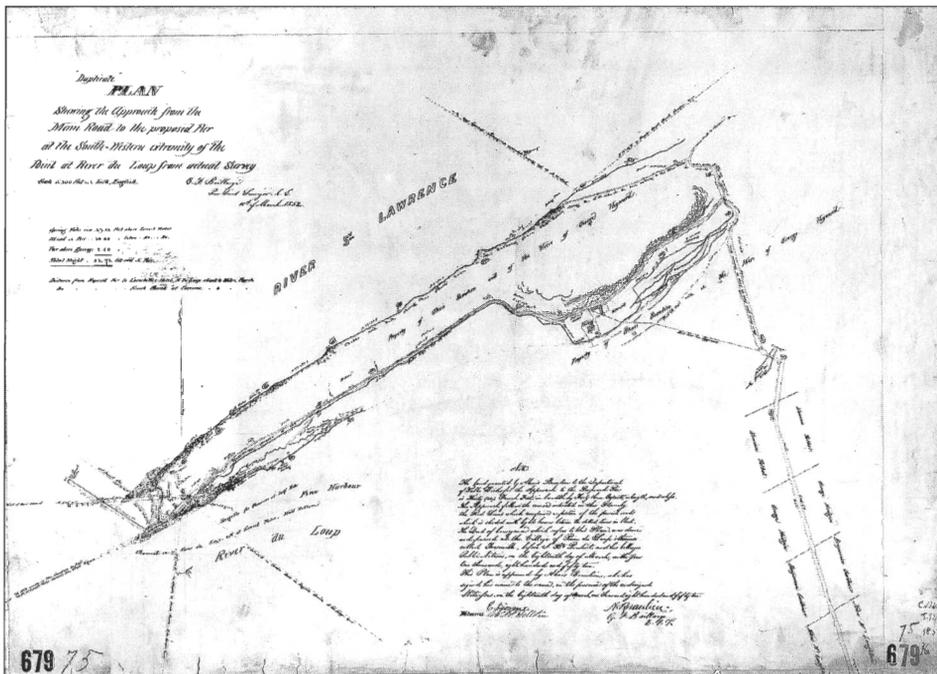
Amélioration des services maritimes aux stations balnéaires

Pour ces nombreux vapeurs, le premier débarcadère de Rivière-du-Loup ne faisait pas toujours l'affaire puisqu'il était impossible d'y accoster ou d'en repartir à marée basse. Comme à d'autres endroits, soit la Rivière-Ouelle, Kamouraska, La Malbaie, etc., les ingénieurs du gouvernement proposèrent, en 1847, de construire des jetées pour faciliter les manœuvres

L'escale de Rivière-du-Loup et changement de parcours

La plupart des compagnies avaient leur port d'attache à Québec. Quelques-unes, ayant essayé de faire le service en partance de Montréal, l'abandonnèrent par la suite pour laisser à d'autres le trajet en haut de Québec. Rivière-du-Loup fut une des escales sur la ligne du Saguenay de même qu'un arrêt sur le trajet pour Métis en 1866, ou encore pour les bateaux à destination de Rimouski de 1871 à 1873. Même les vapeurs desservant la Gaspésie, les îles du Golfe et les provinces de l'Atlantique s'y arrêtaient avant 1860. Le choix des trajets variait d'une compagnie à l'autre. Certaines choisissaient de faire escale à l'Islet, Saint-Jean-Port-Joli, Rivière-Ouelle, Kamouraska et Rivière-du-Loup. Mais la plupart rejetaient plutôt, comme destinations, La Malbaie, Rivière-du-Loup, Tadoussac, la Baie des Ha! Ha! et Chicoutimi. Au cours des années, on rajouta d'autres escales comme Baie-Saint-Paul, Les Éboulements, L'Isle-aux-Coudres, Cap-à-l'Aigle et L'Anse-Saint-Jean.

Il y eut par contre une exception puisque, pour l'ouverture de l'hôtel Tadoussac en 1864, les deux à trois voyages par semaine offerts par les



Plan montrant l'emplacement proposé pour un quai à l'extrémité sud-ouest de la pointe de Rivière-du-Loup, G. F. Baillargé, 10 mars 1852 (Archives nationales du Canada, NMC 20673).

bateaux de la ligne du Saguenay ne suffirent pas. Les propriétaires de l'hôtel affrétèrent donc le traversier d'hiver de Québec-Lévis, l'**Artic**, pour faire un voyage aller-retour entre Rivière-du-Loup (terminal du chemin de fer du Grand Tronc depuis 1860) et Tadoussac, tous les jours de la semaine entre le 15 juin et la fin d'août de cette année.



à la mi-septembre. En ajoutant, après 1869, le service du transport du courrier pour la *Royal Mail Line*, les bateaux circulaient de l'ouverture de la saison de navigation, soit fin avril-début mai, à

St. Lawrence de la Baie des Chaleurs pour prendre le service le 25 juillet.

Richelieu and Ontario Navigation Company

À l'ouverture de la saison de 1886, la ligne du Saguenay, avec ses bateaux et son personnel, faisait maintenant partie de la *Richelieu and Ontario Navigation Company*. Cette compagnie n'en était pas à ses premières armes dans le transport maritime. Elle avait été fondée en 1845 pour donner un service de transport efficace aux agriculteurs sur la rivière Richelieu⁵. Après plusieurs fusions et rachats de lignes, la compagnie *R&O* offrait le service de transport de passagers, de marchandises et de courrier, *Royal Mail Line*, sur deux routes majeures, soit de Québec à Montréal et de Montréal à Toronto. L'acquisition de la ligne du Saguenay lui permettait d'offrir à ses clients des voyages de Toronto à Chicoutimi sur ses propres vapeurs.

Voyages spéciaux

Au début de l'été, il y avait des voyages spéciaux pour les familles descendant séjourner, pour la belle saison, dans leurs résidences d'été à La Malbaie, à Cacouna, à Saint-Patrice ou à Tadoussac. Ces familles aisées emmenaient souvent leurs chevaux, leurs carrioles et même parfois leurs vaches pour que les enfants n'aient pas à changer d'habitudes⁶. Tout cela était sous la charge de nombreux serviteurs qui suivaient leurs maîtres. À la fin d'août, pour la rentrée scolaire, les compagnies de navigation organisaient des départs de Rivière-du-Loup et de La Malbaie. Ces voyages se faisaient de jour avec départ tôt le matin pour avoir les correspondances à Québec avec les bateaux pour Montréal et Toronto.

L'évolution des horaires après 1872

Pour l'horaire du printemps et de l'automne, un seul bateau assurait un départ une fois par semaine. À partir de 1889, c'était deux fois par



Vue en 1892 du quai de la pointe de Rivière-du-Loup construit entre 1852-1855 (photo: Fred C. Würtele, Archives nationales du Québec).

Fin de la compétition, augmentation du service et Royal Mail Line

À partir de 1868, il n'y avait plus que deux compagnies qui offraient une desserte de la ligne du Saguenay. Ce sont la *Canadian Navigation Company* avec ses deux bateaux, le **Magnet** et l'**Union**, et la *St. Lawrence Tow-Boat Company* avec le **Clyde**. Ces deux compagnies fusionnèrent leurs activités en juillet 1872 et offrirent ainsi un meilleur service avec leurs navires. Cette nouvelle compagnie prit le nom de *Saint-Lawrence Steam Company* en 1874.

La durée de la desserte s'échelonnait en général du début juin

sa fermeture vers le 15 novembre. Au printemps de certaines années, le Saguenay se libérait tard de son couvert de glace, alors les vapeurs n'allaient pas plus loin que Tadoussac. À l'automne, parfois des tempêtes de neige et de vent rendirent difficiles les départs, obligèrent à les retarder et même à les annuler. Il ne faut pas oublier que ces bateaux se propulsaient encore avec des roues latérales à aubes de bois.

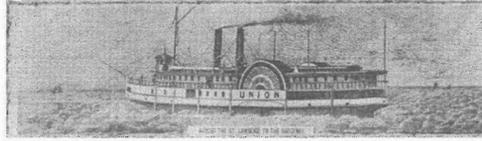
Durant l'été 1882, des réparations majeures à la machinerie de l'**Union** et des retards dans la livraison de pièces firent qu'il n'y eut qu'un seul vapeur sur cette ligne. Les nombreuses plaintes des voyageurs et des hôteliers sur ce système de bateau unique obligèrent la compagnie à rappeler le

semaine, le mardi et le vendredi (remplacé par le samedi après 1897). Du mois de juin et jusqu'en septembre, deux bateaux assuraient quatre départs par semaine (le mardi, le mercredi, le vendredi et le samedi). En 1897, on ajouta un bateau et deux voyages de plus par semaine, le lundi et le jeudi. Enfin, il y eut un départ de Québec tous les jours de la semaine à partir de l'été 1899.

Le trajet habituel d'un vapeur de la ligne du Saguenay

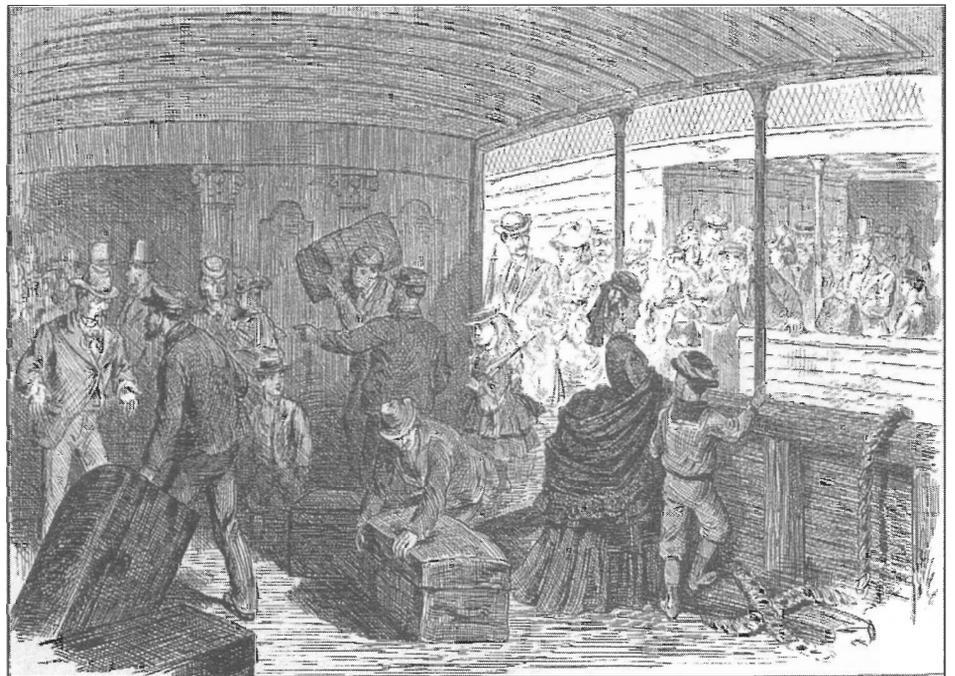
Tôt le matin, par une journée achalandée de l'été 1883, l'*Union* quittait le quai Saint-André de Québec, rempli à pleine capacité avec 773 personnes. Certaines d'entre elles étaient arrivées de Montréal et transféraient de navire. On larguait les amarres à 7h:30 et, plus tard dans l'avant-midi, le vapeur arrêta une première fois à Baie-Saint-Paul et en deuxième lieu à La Malbaie pour y débarquer et embarquer les voyageurs, ainsi que le courrier et les marchandises.

De là, le bateau traversait le fleuve pour se rendre à Rivière-du-Loup afin d'y faire descendre et monter à nouveau

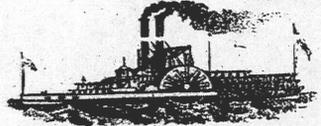


gens montaient la passerelle tandis que le courrier, les bleuets et les marchandises étaient descendus dans la cale. L'*Union* repartait et faisait à l'inverse le chemin qu'il avait fait en venant ici et les passagers arrivaient tard en soirée à Québec.

des passagers, certains d'entre eux venus en train. Le quai, comme aux autres escales, était un lieu de rencontre très animé. En plus du tumulte



Une promenade à l'eau salée, voyageurs passant d'un vapeur à un autre à Québec (d'après un croquis par E. Jump, *L'Opinion Publique*, (1872): 390).



**RETOUR DE
Cacouna et Murray Bay**

POUR la commodité des familles qui reviennent des places de bains :

Mercredi le 3 Sept.—Le vapeur *CLYDE* partira de Kamouraska à 11.30 P. M., et de Murray Bay, le 4 sept. à 8 A. M.

Jeudi, 4 Sept.—Le vapeur *UNION* partira de la Rivière-du-Loup à 8 A. M.

Vendredi, 5 Sept.—Le vapeur *ST. LAWRENCE* partira de la Rivière-du-Loup, à 8 A. M.

Dimanche, 7 Sept.—Le vapeur *CLYDE* partira de la Rivière-du-Loup à 7 A. M.

Lundi, 8 Sept.—Le vapeur *UNION* partira de la Rivière-du-Loup à 8 A. M.

Ils arrêteront aux ports intermédiaires.

APRÈS LE 9 SEPTEMBRE.

Le vapeur *ST. LAWRENCE* partira de Rimouski le mercredi, à midi.

Et il partira de la Rivière-du-Loup le mercredi, à 5 P. M.

Le vapeur *CLYDE* partira de la Rivière-du-Loup le jeudi, à 5 P. M.

Le vapeur *ST. LAWRENCE* partira de la Rivière du Loup le samedi, à 5 P. M.

Le vapeur *CLYDE* partira de Kamouraska le lundi, à la marée du matin.

Arrêtant aux ports intermédiaires.

Pour plus amples informations s'adresser au bureau de la compagnie des Remorqueurs du St. Laurent.

A. GABOURY,
Secrétaire.
198

Québec, 29 Août 1873.

Le Courrier du Canada 1873.

engendré par les voyageurs, il y avait aussi beaucoup de visiteurs venus saluer des connaissances ainsi que de nombreux vendeurs de souvenirs, promeneurs et curieux. À haute voix, les cochers offraient leurs services pour transporter des clients vers leur lieu de séjour tandis que le conducteur de l'omnibus du *St. Lawrence Hall* de Cacouna affichait sa destination. Puis le sifflet à vapeur du bateau appelait les derniers retardataires pour le départ vers Tadoussac. L'après-midi s'achevait bientôt et le quai retrouvait son calme.

Le *steamer* remontait le Saguenay en soirée avec encore quelques arrêts, pour finalement arriver à Chicoutimi dans le milieu de la nuit. Le lendemain matin, très tôt, les

La longévité des bateaux et les risques du parcours

Le bateau à vapeur l'*Union* fit la plus longue carrière sur la ligne du Saguenay et cela pour quatre compagnies différentes. Il a été construit en bois au chantier maritime de Pierre Duclos, à Québec, en 1866⁷ et mis en opération l'année suivante. Il mesurait 218 pieds de long, avait 28 pieds de large et près de 12 pieds de cale. Un engin à vapeur d'une puissance de 200 hp servait à actionner les roues à aubes latérales qui le propulsaient. Ce navire fut rebaptisé le *Saguenay*, vingt-cinq ans plus tard, après des travaux majeurs à sa machinerie et à ses ponts supérieurs. Il changea à nouveau de nom en 1905 pour s'appeler

le Chicoutimi.

Certains des vapeurs de cette ligne ne furent pas employés durant d'aussi longues années. Ainsi le premier **Saguenay**⁸, construit à Sorel en 1853 pour le capitaine J. B. Armstrong, fut vendu deux ans plus tard à la *Québec and Trois-Pistoles Steam Navigation Company*, et revendu en 1860 lors de la faillite de la compagnie.



Il reprit la route du Saguenay en 1873, mais frappa une roche au mois d'août 1877 près de Chicoutimi, pour finalement brûler en face du quai de Pointe-au-Pic durant la soirée du 24

septembre 1884. D'autres vapeurs ont connu quelques avaries, bris ou échouements. Ainsi, le **Carolina** heurta aussi une roche près de Tadoussac en 1903 et s'échoua l'année suivante près de Saint-Alphonse. Quant au **Canada**, il se retrouva pris sur les rochers Percés en face de Cacouna en 1903 lors d'une brume épaisse et sombra l'année suivante lors d'un accident maritime, en face de Sorel. Durant toutes ces années et malgré quelques accidents, on ne déplora aucune perte de vie sur cette ligne.

Les capitaines

Ces bateaux ne naviguèrent pas seuls; un équipage compétent les mena à bon port. Sur cette ligne du Saguenay, deux capitaines expérimentés dirigèrent plusieurs vapeurs pendant de nombreuses années. Le capitaine Michel Lecours de Québec, après une incursion sur ce parcours en 1858, y servit 24 ans entre 1869 et 1892. Il a eu, pendant toutes ces années, le commandement du **Voyageur**, du **Clyde**, du premier **Saguenay**, du **St. Lawrence** et de l'**Union** devenu le **Saguenay**. L'autre capitaine fut Alexandre Barras de Lévis, qui pendant plus de 20 ans à partir de 1875, a aussi mené son bateau d'une main de maître. Et au dire du capitaine Joseph-Elzéar Bernier, le vieux capitaine Barras du **Saguenay** suivait religieusement le même parcours depuis des années⁹ entre les différents ports du Bas-Saint-Laurent.

Il ne faut pas aussi oublier de mentionner le capitaine René Simard, un résidant de Rivière-du-Loup, qui commanda le premier **Saguenay**. Ce maître-pilote assermenté «*pour et au-dessous du havre de Québec*», connaissait parfaitement la route pour y avoir dirigé de nombreux navires d'outre-mer. De 1854 à 1860, il assura donc la sécurité des voyageurs à destination du Saguenay. Puis en 1866 et 1867, il commanda l'**Advance** qui se rendait à Métis et débarquait des passagers à Rivière-du-Loup.



Le vapeur **Union** au quai Saint-André de Québec, 1889 (Archives nationales du Québec).

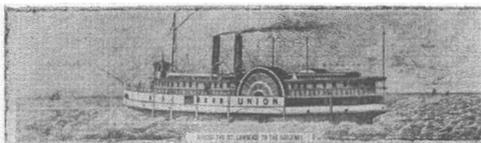


L'arrivée du **Carolina** de la Richelieu & Ontario Navigation company au quai de Rivière-du-Loup en 1903 (photo: Paul-Emile Martin no 25, Musée du Bas-Saint-Laurent). «*Bientôt on arrive à la Rivière-du-Loup, lieu de réunion des touristes stationnés à Cacouna, à Notre-Dame et à la Riv. du Loup (sic). Le quai est ici long, solide, et parfaitement disposé sur la pointe qui contourne la jolie baie formée par la rivière. Il y a quelque chose de grandiose dans l'accostage de ces grands vapeurs à trois étages, qui s'avancent majestueusement et sûrement vers l'endroit destiné. Et aussi quels solides marins les conduisent! ... L'on eut cru qu'ils n'avaient en charge qu'une légère chaloupe*» (**Le Courrier du Canada**, (30 juillet 1873).

1907 abandon de l'escale de Rivière-du-Loup

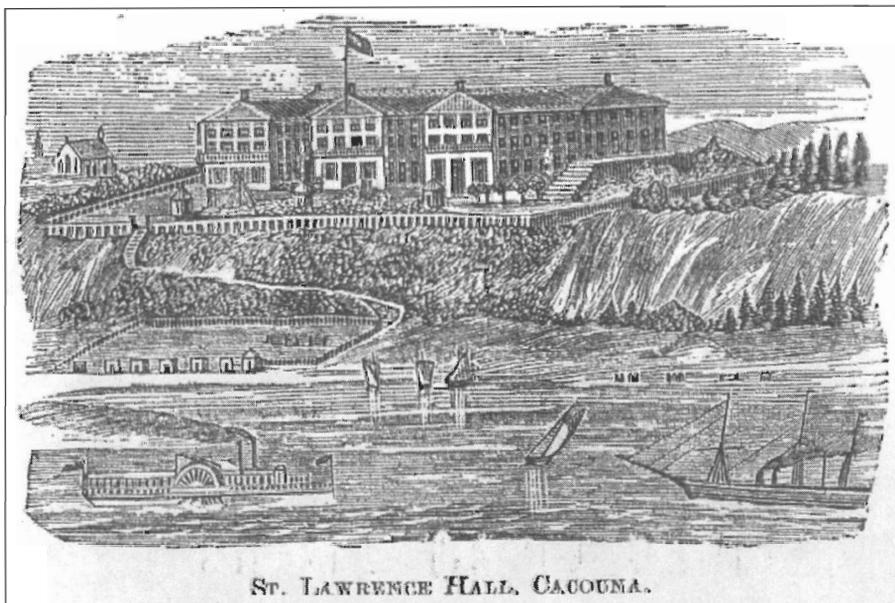
La compagnie *Richelieu and Ontario*, en plus de voyager des gens, choisit de leur offrir aussi le logement après qu'elle eut fait l'acquisition de l'hôtel Tadoussac dans les années 1890 et eut construit en 1899 à Pointe-au-Pic

le manoir Richelieu. À partir de ces années, elle concentra de plus en plus ses activités sur la rive nord du Saint-Laurent. De plus, un changement



important pour Cacouna et Rivière-du-Loup se fit au début du 20^e siècle. L'hôtel *St. Lawrence Hall* de Cacouna était rasé, au mois d'août 1903, par un terrible incendie et n'a pas été reconstruit. Plusieurs de ses 600 pensionnaires voyageaient à bord des bateaux. À l'automne 1905, il y eut des rumeurs qui laissaient entendre que la *R&O* allait abandonner l'escale de Rivière-du-Loup. On en reporta la décision puisque l'été suivant, les vapeurs de la compagnie offrirent un service réduit à 4 jours par semaine. Cette escale fut complètement délaissée après le premier octobre 1907, au profit de celles de Cap-à-l'Aigle et Saint-Siméon. Cet abandon définitif suscita, en 1909¹⁰, les premiers efforts d'un groupe de citoyens de Rivière-du-Loup pour établir un nouveau lien entre les deux rives du Saint-Laurent et une compagnie fut formée le 27 avril sous le nom de Compagnie Trans-Saint-Laurent.

En 1914, la *Richelieu and Ontario* se fusionna avec d'autres lignes de vapeurs pour former la compagnie *Canada Steamship Lines*. Cette nouvelle entreprise maritime reprit en juillet et août de la même année, l'escale au quai de la Pointe, 2 jours par semaine. Par contre, on diminua de moitié la fréquence des arrêts durant les étés 1915 et 1917. Dans les années subséquentes, seuls des voyages organisés pour des groupes allant en pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupréne ramenèrent que très rarement les vapeurs de la ligne du Saguenay à Rivière-du-Loup.



Représentation fantaisiste de l'hôtel *St. Lawrence Hall* de Cacouna, avec en avant-plan, à droite, un vapeur transatlantique (ligne Allan) et à gauche, un vapeur de la ligne du Saguenay (tiré d'un dépliant annonçant la ligne du Saguenay en 1879, Bibliothèque nationale du Québec).



Promenade au quai de la Pointe vers 1904 (photo: J. Wesley Swan, tiré de la brochure touristique **Through the Maritime Provinces-Rivière du Loup Province of Quebec** by J. Wesley Swan.

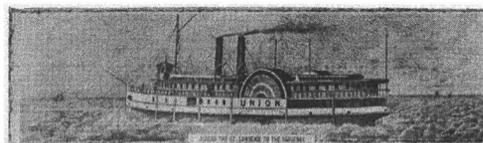


Tableau 1: Liste des vapeurs à destination de Rivière-du-Loup ou ayant fait escale à Rivière-du-Loup sur la ligne du Saguenay entre 1842 et 1907

Nom du vapeur	Période
North America	1842-1843
Pocahontas	1843-1845
Charlevoix	1843
Alliance	1843-1844, 1848-1850 et 1853
Lady Colborne	1844-1847
Saint George (premier)	1846-1847
Lady Elgin	1842 et 1852-1853
Neptune	1847-1848
Rowland Hill	1849-1853
Lotbinière	1849
Saguenay	1853-1860 et 1873-1884
Lord Sydenham	1852
Crescent	1852-1853
Willmington	1854
May Flower	1854 et 1857
Princess Royal	1854 et 1856-1857
Admiral	1854-1856
Advance	1854-1856
Voyageur	1857-1858 et 1860
Arabian	1857
Magnet (premier)	1860-1871
Bowmanville	1862
Artic	1865
Saint George (second)	1866
Champion	1866
Union *	1867-1878 et 1881-1907
Clyde	1868-1873 et 1879
St. Lawrence	1873-1882 et 1885-1889
Spartan	1886
Magnet (second)	1886
Canada **	1890-1903 et 1905
Corinthian	1890-1892
Carolina ***	1893-1907
Bohemian	1893
Virginia ****	1903-1907

- * prit le nom de **Saguenay** en 1891 et celui de **Chicoutimi** en 1905.
- ** prit le nom de **St-Irénée** en 1905.
- *** prit le nom de **Murray Bay** en 1905.
- **** prit le nom de **Tadoussac** en 1905.

Pour avoir bien voulu nous relire et nous donner de judicieux conseils, nous tenons à remercier Jacqueline Desjardins et Laurent Banville. Nous

remercions également Michel Pelletier pour nous avoir procuré certaines photographies.

Notes

- 1 Shirley E. Woods, Jr., **La Saga des Molson, 1763-1983**, Montréal, Éditions de l'Homme 1983, p. 51.
- 2 **Ibid.**, p.120.
- 3 **Ibid.**, pp. 122-123.
- 4 Alphonse Leclaire, **Le Saint-Laurent, historique, légendaire et topographique**, Montréal, Revue canadienne, 1906, p. 244.
- 5 Christian Gariépy, «Transporteurs de bétail, de marchandises et de passagers», **Le Carignan**, vol. V, no 3 (1992): 5-8.
- 6 André Dionne et al., **Essai sur l'histoire civile et sociale de Kakouna**, Cacouna, Perspectives Jeunesse Kakouna 1825, 1975, p.140.
- 7 Ivan S. Brooks, **The Lower Saint-Lawrence**, Cleveland, Freshwater Press inc., 1974, p. 312.
- 8 Linda Dufault et Christian Gariépy, «Incendies, naufrages et autres incidents», **Le Carignan**, vol. V, no 3 (1992): 19.
- 9 J. E. Bernier, **Les mémoires de J. E. Bernier, le dernier des grands capitaines**, Montréal, Les Quinze, 1983, p. 145.
- 10 René Viel, **La navigation d'hiver en 1919**, p. 3.

Journaux consultés:

Gazette de Québec et **The Quebec Gazette**, Québec, 1821 à 1860.
Le Canadien, Québec, 1831 à 1848.
Morning Chronicle, Québec, 18 mai 1847 au 2 novembre 1850.
Morning Chronicle and Commercial and Shipping Gazette, Québec, 4 novembre 1850 au 3 février 1888.
Morning Chronicle, Québec, 4 février 1888 au 3 mai 1888.
Quebec Morning Chronicle, Québec, 4 mai 1888 au 15 octobre 1898.
Quebec Chronicle, Québec, 17 octobre 1898 à 1918.
Le Soleil, Québec, 1897 à 1918.

.....

Olivar Asselin: Les contraintes du savoir au Séminaire de Rimouski (suite)

HÉLÈNE PELLETIER-BAILLARGEON

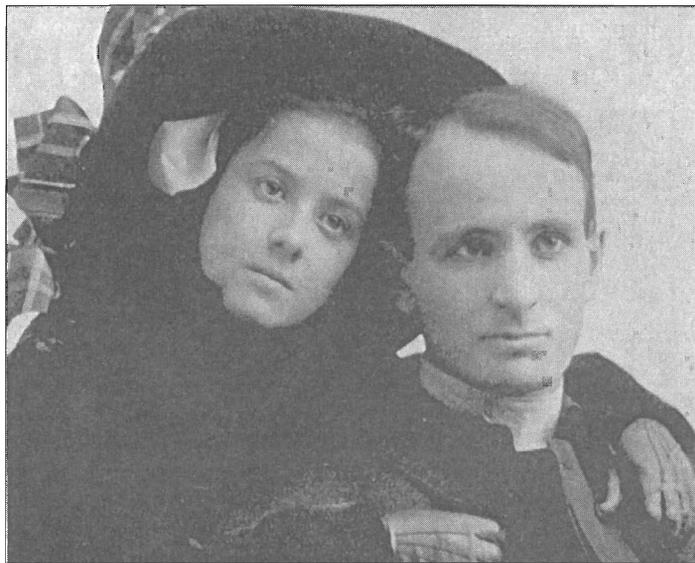
7 andis que Raoul, un bon vivant s'il en est, se disperse quelque peu dans les activités théâtrales et musicales, Olivar se concentre entièrement sur les rigoureux paramètres émis par l'Académie. Il y sera ultimement reçu «Académicien» après une présentation remarquée d'un «magnifique travail de vers latins en hexamètres»¹ qui impressionnera fort le jury. Avant de partir à la conquête du monde, le «Petit caporal», à l'instar de tous les adolescents de son époque, fera des vers...

Dès le départ, Olivar et Raoul savent en effet que, simples fils d'artisan, ils doivent redoubler d'efforts pour s'imposer auprès des fils de notables et de commerçants. Dès le premier jour d'ailleurs, le vêtement les distingue les uns des autres. Les premiers se présentent en classe avec leurs rudes capots tissés d'étoffe du pays, taillés et cousus main par leurs mères. Les autres, plus fortunés, ont déjà revêtu l'uniforme du Séminaire «un capot de drap

bleu avec nervures blanches, descendant plus bas que le genou, une ceinture en laine verte, pantalon noir, casquette bleue avec nervure blanche». En hiver, on complète le règlement, «on permet l'usage de casques ordinaires»².

À l'époque, le prestige de l'uniforme jouissait encore d'un énorme crédit auprès des étudiants pauvres. Peu accoutumés aux élégances de ces habits de drap à nervures, bran-

debourgs ou passementeries qui évoquaient immanquablement les gloires militaires de leurs cours d'histoire, ils rêvaient presque tous de le revêtir un jour. Olivar verra son rêve se réaliser vers la fin de ses humanités lorsque son «protecteur», Mgr Blais, coadjuteur, puis successeur de Mgr Langevin, le lui offrira en récompense de succès académiques particu-



Olivar Asselin à vingt ans avec l'une de ses jeunes soeurs (collection privée André P. Asselin, tirée du livre de Hélène Pelletier-Baillargeon, **Olivar Asselin et son temps**).

lièrement remarquables. Notre «Petit caporal» a déjà le goût du vêtement qui distingue et qu'il faut illustrer par des actions d'éclat. Après avoir conquis, en fin de course, l'uniforme tant convoité de son Alma Mater, Olivar s'engagera dans deux guerres, au cours de sa vie, fier de pouvoir revêtir celui des armées et d'en faire claquer les bottes... Certes, le fils du tanneur affichera toujours un mépris superbe

pour l'argent. Mais il éprouvera très tôt un goût instinctif pour les beaux vêtements qu'on ne peut, hélas, se procurer sans lui.

Il a non seulement le goût, mais surtout l'estomac délicat. Cédulie a particulièrement veillé, jusque-là, à l'alimentation de ce rejeton qui masque sa fragilité en provoquant au tire-au-poignet, ou à la course à pied, ses condisciples les plus costauds. À Rimouski, les laitages et les viandes délicates lui font cruellement défaut. Ses entrailles rejettent malgré lui les brouets gris et les sauces aigrettes du réfectoire. Olivar est à l'infirmerie où le «Père Sapin»³ (qui n'a de l'infirmier que son tablier blanc) s'efforce en vain de dénicher dans «le trésor des nourrices»⁴ le sirop ou la «sirouenne» qui le remettra sur pied. Loin de Cédulie, l'adolescent vient de recevoir du plomb dans l'aile pour la première fois de sa vie. Il est atteint du scorbut.

Alertés par Raoul, les parents consultent rapidement le docteur Ross, le parrain d'Auguste, et conviennent bientôt d'un arrangement à l'amiable avec le Séminaire. Vu sa faible constitution, Olivar sera autorisé à prendre dorénavant chambre et pension dans une maison du voisinage agréée par les prêtres du Séminaire. Conscients des rudes conditions d'existence auxquelles sont soumis leurs pensionnaires, les autorités se montrent ouvertes aux requêtes des familles plus exigeantes. Les Asselin,

.....

d'ailleurs, ont fourni un certificat médical à l'appui de leur demande.

Chez la mère Sirois, à quelques minutes de marche du collège, Olivar, désormais séparé de Raoul, ne sera pas le seul à bénéficier d'un menu d'exception. Autour de la table vont le retrouver, chaque jour, pour former bientôt une bande de six inséparables complices: Louis Voyer, originaire comme lui de Sainte-Flavie, John Morran, orphelin irlandais élevé par un avocat de Rimouski, Joseph Gauvreau⁵, et deux Franco-Américains hâbleurs et péroreurs, Willie Lapalme et Frédéric Pelletier. «*Ces derniers, écrit Marcel A. Gagnon, viennent des «États»; ils sont bien mis, portent montre à breloques, dépensent sans compter et vantent à coeur de jour leur patrie d'adoption, la Nouvelle-Angleterre, dans le plus beau «slang» qu'on puisse imaginer*»⁶. Séduit et amusé, Olivar boit leurs paroles. Celles de Pelletier, surtout.

Ces fils de familles émigrées ne constituent pas une exception au Séminaire de Rimouski. Commencé depuis plusieurs décennies déjà, le lent mais progressif exode des populations rurales de la région vers les filatures de la Nouvelle-Angleterre a suscité l'établissement de nombreux liens de solidarité et d'entraide entre les familles séparées par l'exil. Par-delà les collines et les boisés des Appalaches, la frontière, d'ailleurs, n'est pas si éloignée qu'on ne puisse, surtout depuis l'arrivée de l'Intercolonial, se rendre mutuellement visite année après année. Souvent, les aspirants-travailleurs d'usine partent en groupe avec leur prêtre, leur médecin et leur avocat.

Bientôt, si l'importance numérique de leur petite communauté le justifie, des religieuses hospitalières ou enseignantes du Québec iront les rejoindre pour y établir de nouvelles fondations. Plus tard, si la fortune leur sourit, les travailleurs «enrichis» par la mise en commun du salaire familial enverront un de leurs fils ou de leurs filles étudier, avec les enfants de notables et de commerçants, dans les meilleurs collèges et couvents du Québec. Parvenus à l'université, ces

étudiants franco-américains pourront toujours compter, à Québec, sur quelque parrain, oncle ou tante, religieux ou laïc, pour les héberger le temps de leurs études. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le Séminaire de Rimouski comptera, chaque année, plusieurs Franco-Américains parmi ses élèves, tant étaient encore vivants, jusque-là, les liens familiaux unissant Québécois et Franco-Américains d'origine rimouskoise.

C'est cet appel de l'Eldorado américain qu'Olivar entendra précocement, dès le début de ses études, attablé autour du bon bouilli de légumes de la mère Sirois, en compagnie de Willie Lapalme et de Frédéric Pelletier. Tout au loin, seul désormais dans sa tannerie du deuxième rang de Sainte-Flavie, Rieule grisonnant se raidit tant qu'il peut, en entendant ce même chant des sirènes se répercuter chez ses voisins. Demain, ce seront les Untel qui s'embarqueront à leur tour pour le Rhode Island. Car Cédulie est à nouveau enceinte et Oscar vient de demander à Augustine Gosse, qui ne lui a pas dit non, de lui accorder désormais ses «bons soirs»⁷...

Avec l'insouciance de leur âge, les copains de la mère Sirois vont et viennent, bras-dessus bras-dessous, quatre fois par jour de la pension au Séminaire. Joseph Gauvreau, qui loge «en ville» chez ses parents, les rejoint par un raccourci. Bientôt Olivar et lui deviennent inséparables. Joseph, qui talonne pourtant Olivar de près dans ses résultats scolaires, s'étonne de la facilité déconcertante avec laquelle son ami rafle sans vergogne tous les premiers prix sans avoir l'air de travailler, se fiant uniquement «à ses exploits de mémoire et à ses coups de collier la veille des examens»⁸. La trop grande facilité d'un élève n'en fait pas forcément un modèle de discipline. Les élèves trop brillants perturbent souvent les classes: ils ont toujours compris la leçon avant les autres, expédié l'exercice en un temps record, quand ils ne devancent pas, à voix basse, d'un paragraphe, l'exposé du professeur pour mieux le narguer. Tel

était un peu au collège, la situation du «Petit caporal».

À Rimouski, Olivar manifeste très tôt, en effet, un don diabolique pour les langues mortes et vivantes. En français et en anglais, aussi bien qu'en latin et en grec, thèmes, versions, compositions, discours, prosodie, rien ne lui résiste. Mois après mois, ses bulletins attestent, dès sa deuxième année de séjour au Séminaire, que seule la marge subjective de l'évaluation, quand il s'agit d'un texte de création, retient le professeur de lui accorder, à chaque fois, la note maximale. Quant aux prix d'excellence qui couronnent l'ensemble des résultats scolaires, il semble, bulletin après bulletin, n'y en avoir que pour lui⁹.

En classes de syntaxe, belles-lettres et rhétorique, Olivar, suivi de près par son aîné, s'installe au sommet de la pyramide d'où personne ne parviendra plus à le déloger. Un talent aussi exceptionnel ne pouvait passer inaperçu: en dépit de son caractère frondeur et indiscipliné, Olivar jouira toujours de l'estime et de l'indulgence de ses professeurs. Dès 1887, ce ne sera plus un mystère pour ses condisciples que de considérer Mgr Blais, le nouveau coadjuteur, comme le protecteur avoué des deux frères Asselin. Ces derniers constituent des «espoirs» pour le diocèse.

Malgré le statut particulier dont il bénéficie au collège, Olivar, pourtant, ronge son frein. Les grands espaces de Sainte-Flavie, de même que la chaleur et l'affection du milieu familial lui font cruellement défaut. La discipline tatillonne et l'insignifiance de certains règlements lui pèsent. La pauvreté de l'enseignement ne satisfait pas son insatiable curiosité d'esprit. Dès les premières années, il a parcouru tous les volumes que les deux bibliothèques du Séminaire mettent à la disposition des élèves. À travers un fatras d'ouvrages de spiritualité de second ordre, Olivar s'est cependant taillé un robuste programme de lectures classiques, françaises et gréco-latines. À l'étude, ses devoirs expédiés, ou seul dans le parc, il lit Plutarque, Tacite,

Virgile, Horace, Cicéron, Homère et Thucydide dans leur texte d'origine, comme un écolier désœuvré d'aujourd'hui s'enfoncerait, des heures durant, dans la lecture des bandes dessinées... Mgr Sylvain, qui viendra remplacer Mgr Langis au supérieurat du Séminaire durant les études d'Olivar, se plaira à stimuler dans toutes les directions cet élève inassouvi. Avec lui, Olivar s'initiera à la botanique, loisir scientifique qu'il conservera toute sa vie et qui lui vaudra plus tard l'amitié et la collaboration du Frère Marie-Victorin. À la numismatique également, science qui a peut-être conforté, en lui, son goût enfantin de conquérir un jour croix et médailles sur les champs de bataille?

Mais contrairement à bien d'autres «forts en thème» Olivar ne se complaît nullement dans l'isolement orgueilleux d'une quelconque supériorité intellectuelle. C'est un camarade éminemment respectueux de l'égalitarisme rigoureux qui régit, dans ces institutions fermées, les relations entre condisciples. Au pensionnat, le cancre intrépide qui a fomenté un chahut particulièrement réussi au dortoir, jouit de la reconnaissance de ses pairs à l'égal du premier de classe. Olivar, on s'en doute un peu, s'emploiera à exceller à ces deux niveaux... Il se fera, au séminaire, des amitiés solides qui survivront aux fidélités successives et aux volte-face de sa vie orageuse.

À Rimouski, Raoul et Olivar versifient à qui mieux mieux avec Samuel Bellavance, un fils d'habitant prospère de Saint-Fabien, jeune lutteur à la mâchoire carrée qui, devenu Jésuite, regroupera les Ligues du Sacré-Coeur et les Commis-voyageurs en troupes de choc nationalistes, avant de rassembler la jeunesse étudiante au sein de l'Association catholique de la jeunesse canadienne. Au plus fort de ses conflits idéologiques avec les fils de saint Ignace, Olivar pourra compter, plus tard, sur la discrète influence de son ami «Sam» pour temporiser, en haut lieu, des ripostes ecclésiastiques lourdes de conséquences pour la sécurité d'emploi du journaliste de

combat. Ernest Lapointe, originaire de Saint-Éloi-du-Témiscouata, plus tard avocat à Rivière-du-Loup et futur ministre de la Justice dans le gouvernement libéral de William Lyon Mackenzie King, sera lui aussi à tu et à toi avec Olivar dans les salles d'étude et de récréation du Séminaire de Rimouski. Quant à Eugène Marie-Joseph Fiset¹⁰, petit Rimouskois, fils de sénateur mais fort en gueule, Olivar le retrouvera également sur son chemin durant son épopée militaire de 1916.



Sevrés d'affection familiale et de présence féminine, les étudiants de ces petits séminaires de campagne investissent énormément dans les amitiés viriles. Les surveillants redoublent donc de précautions et de règlements pour éviter que, d'exclusives et sentimentales, certaines de ces amitiés ne deviennent «particulières». Impitoyablement dépitée et réprimée, l'homosexualité demeure, semble-t-il, une manifestation plutôt exceptionnelle chez les élèves¹¹. Ce qui n'empêche pas les garçons d'échanger entre eux des alexandrins douloureux sur le thème de l'amitié indéfectible d'Achille et de Patrocle. Quand ce ne sont pas des pactes secrets, paraphés de son sang, où l'on se jure mutuellement une franchise totale et une fidélité jusqu'à la mort... De son temps de séminaire, Olivar conservera dans ses papiers personnels, à titre de souvenirs,

quelques quatrains émus et quelques lettres remplies de promesses qui avaient dû, en leur temps, le reconforter à ses heures d'inguérissable mélancolie.

À ces adolescents séparés de leurs familles, les prêtres du Séminaire suggèrent, en outre, retraite après retraite, l'éventualité, sinon la probabilité, de l'appel au sacerdoce pour un grand nombre d'entre eux. Pour discrète, la pression n'en est pas moins constante. Ces années, qui se voudraient insouciantes, sont trop souvent assombries par l'angoissante perspective d'une vie réclamée par Dieu et à jamais sevrée «d'affections terrestres». Bien peu d'entre ces jeunes esprits échapperont totalement au dilemme auquel les confronte cette incontournable invitation à «la vocation parfaite». Les programmes d'études, d'ailleurs, semblent taillés sur mesure pour de futurs prêtres. Mais tandis que Raoul, plus tard, «succombera à l'appel», Olivar, selon ses premiers biographes, «résiste». Ses photos de collégien montrent le fils du «rouge» les lèvres serrées, les bras croisés sur la poitrine, le regard chargé de défi narquois; avec cet air de dire: «*Vous ne m'aurez pas...*» qu'il conservera toute sa vie.

Réalistes dès leur entrée au séminaire, ces fils de familles laborieuses connaissent d'ailleurs parfaitement les règles non écrites en vigueur dans les séminaires diocésains. Les supérieurs acceptent d'éduquer quasi gratuitement les plus brillants de ces élèves, dans l'espoir secret d'en faire un jour les prêtres dont leur diocèse éprouve un si pressant besoin. À défaut de prêtres, les autorités seront, en revanche, très fières de compter, parmi leurs anciens élèves, quelque notable influent qui se souviendra de son Alma mater et de sa région, une fois parvenu aux échelons supérieurs de sa carrière politique.

De leur côté, les familles de cultivateurs demeurent conscientes du risque certain qu'elles courent de voir leurs fils séminaristes détournés à jamais de l'entreprise familiale. Par

ailleurs, un fils prêtre peut toujours entretenir sa famille dans l'espoir secret de se voir un jour décerner une cure. Une cure, c'est-à-dire un presbytère assez vaste pour y accueillir, le cas échéant, des parents vieillissants ou des soeurs célibataires. Perspective non négligeable, à l'époque où le bien-être social et les centres d'accueil n'existaient pas. L'honneur, tant célébré auprès des mères, de compter un prêtre dans chaque famille, était donc assorti de certaines considérations d'où l'esprit de prévoyance n'était pas totalement exclu. Olivar, pour sa part, aura de multiples fois l'occasion, au cours de sa carrière impécunieuse, d'apprécier l'accueil du pauvre presbytère gaspésien que son frère Raoul ouvrira tout grand, l'été venu, à sa belle-soeur et à ses neveux dans le besoin.

Quand ils rentrent dans leur famille aux grandes vacances de 1887, les deux frères Asselin ne parlent pas encore de «vocation». Mais ils trouvent Rieule littéralement enthousiasmé par la toute récente accession de Me Wilfrid Laurier au poste de chef de l'opposition libérale aux Communes. Ce poste venait tout juste d'être rendu vacant par la démission subite d'Edward Blake dont le parti avait essuyé une nouvelle défaite aux élections. C'était la première fois, expliquait Rieule à ses fils, qu'un Canadien français s'approchait d'aussi près du pouvoir suprême! Tous les espoirs n'étaient-ils pas permis?

D'entrée de jeu, Laurier s'était déjà illustré en revendiquant, avec la dernière énergie, le droit de ses compatriotes à maintenir officiellement l'usage de la langue française où qu'ils se trouvent au Canada. Ce droit était présentement contesté, en Chambre, par le projet de loi d'Alton MacCarty qui proposait d'abolir, au nom de l'unité canadienne, l'usage du français dans les Territoires du Nord-Ouest, alors sous dépendance du Parlement fédéral. Laurier avait multiplié les discours enflammés, affirmant qu'il considérait le projet comme «une déclaration de guerre contre la race française»¹². Rieule, oubliant pour un instant ses charges et

ses soucis de famille, se frottait les mains de satisfaction. Laurier, croyait-il, était le guide tant attendu qui allait enfin inaugurer une ère de changement où l'obscurantisme des curés de Charlevoix ne pourrait plus, désormais, se mettre en travers de l'irréversible marche des Canadiens français vers la réappropriation de leurs droits et de leur dignité perdus.

Aux vacances de Noël 1888, c'est une nouvelle petite soeur que Raoul et Olivar découvrent, dans le ber, en rentrant célébrer les Fêtes à la maison. Marie-Berthe-Aurélia est née fin octobre et c'est Marie-Caroline et Charles-Aurélien qui ont été choisis comme parrain et marraine. Devant ses collégiens, qu'à chaque congé elle retrouve transformés, mûris et plus secrets, Cédulie, cette fois, demeure songeuse. Quelle éducation pourra-t-elle donner, désormais, à cette ribambelle d'enfants dont la liste s'allonge chaque année? Déjà, les filles aînées ont dû renoncer à poursuivre leurs études au couvent des Soeurs pour pouvoir la seconder à la maison. Pour Sophie et Malvina, les plus jeunes, elle n'a cependant pas encore renoncé tout à fait. Et il reste tant de garçons à établir: Charles-Aurélien, Joseph-Wilfrid, Auguste, Tancrede... Mais à la tannerie, les temps ne sont plus ce qu'ils étaient. L'exode des familles vers les États-Unis se fait déjà sentir. Dans la clientèle de Rieule, il est continuellement question de projets de départ. Et puis il y a le train qui, de plus en plus fréquemment, apporte au village des produits manufacturés qui viennent faire concurrence à la production artisanale du tanneur.

Avec les années de collège qui s'additionnent, les deux étudiants rapportent à la maison de plus en plus de prix et de médailles. Mais l'indépendance, l'esprit caustique d'Olivar et la distance critique qu'il affiche à l'endroit de ses maîtres causent parfois bien du souci à son père. Tant d'investissement dans le savoir va-t-il bientôt rapporter des dividendes à la famille aux abois? Sans la protection de Mgr Blais, Rieule, à

certaines heures, serait porté au scepticisme. Mais il doit se rendre à l'évidence: avec une constitution aussi fragile que la sienne, Olivar ne saura jamais manier la hache et la charrue. Autant alors qu'il s'instruise et qu'on en fasse plus tard un avocat ou un maître de poste.

Le collégien encaisse les douces remontrances qu'on lui prodigue à la maison. En ces années-là, un enfant de pauvre sait bien, au fond de son coeur, qu'il n'a aucune chance de s'instruire s'il se coupe des faveurs de l'Église. Lucide, Olivar promet à chaque fois de s'amender. Homme assez ouvert, Mgr Blais, d'ailleurs, a deviné depuis longtemps qu'on n'attrappe pas ce genre de moucheron avec le vinaigre de la soumission. Après l'uniforme du collège, il vient de lui offrir, en récompense, une belle paire de bottes hautes que le fils du tanneur convoitait depuis longtemps et qui le distinguera davantage, s'il en était encore besoin, de ses camarades en brodequins lacés.

Il a seize ans et Raoul dix-neuf, quand le plus grand des malheurs frappe à Sainte-Flavie. En une nuit, l'incendie rase la tannerie paternelle et Rieule se voit brusquement dépossédé de son véritable métier. Que peuvent alors les dérisoires chaînes humaines porteuses de seaux, quand le brasier est pris dans d'aussi vastes bâtiments? Outils, cuves, moulin, perchis, cuirs consignés, réserves d'alun, entrepôts d'écorce, tout est réduit en cendres en quelques heures, malgré les invocations du curé. Point d'assurances non plus pour aider les sinistrés à rebâtir maison... Reste la corvée de village. Mais le tanneur aux trop nombreux enfants n'a plus, devant lui, les capitaux nécessaires pour racheter outillage et matériaux. En une nuit, Rieule, le notable aux belles causes, et qui signait «écuyer» au bout de son nom, est devenu un pauvre habitant démuni aux prises avec d'insurmontables problèmes de survie. L'agriculture n'a jamais vraiment été son affaire. Tout au plus une activité d'appoint. Le tanneur ruiné n'est plus, d'ailleurs, d'une prime jeunesse pour

INDEX (1973-1997)

Index de tous les articles à caractère historique, patrimonial et culturel, parus depuis le no 1 de la Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent jusqu'au numéro 50 inclusivement soit d'octobre 1973 à janvier 1997.

Compilation : **Pierre Collins.**
 Traitement de texte : **Lise Gagné**

Note : * À la fin d'un numéro signifie que ce dernier est encore disponible auprès du secrétariat de la Société d'histoire.

Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent

- **Volume I, no 1 (no 1) * octobre 1973 (30 pages) (1.50 \$)**
 - (1) Voisine, Nive Jules A. Brillant et les buts de l'École de Marine pp. 5 et 6
 - (2) Fortin, Alphonse Les seigneuries du comté de Rimouski pp. 7 à 10 incl.
 - (3) Levasseur, Joseph-Marie En vue d'une étude de la Matapédia pp. 12 et 13
 - (4) Bélanger, Noël Mgr Courchesne et la vie rurale pp. 14 à 17 incl.
 - (5) Bérubé, Léo Ouverture du Bas St-Laurent à la colonisation pp. 18 à 21 incl.
 - (6) Gagnon, Antoine La pêche et les pelleteries à Matane pp. 21 à 23 incl.
 - (7) Anonyme Documents :
 - Textes d'explorateurs sur la région p.23
 - Les "dires" d'une centenaire pp. 24 et 25
 - (8) Bérubé, Léo Paroisses centennaires en 1973 pp. 25 et 26

- **Volume I, no 2 (no 2) * juin 1974 (30 pages) (1.50 \$)**
 - (9) Bérubé, Léo La première église de pierre à Rimouski pp. 2 à 5 incl.
 - (10) Plourde, Normand Le collège-séminaire de Rimouski pp. 6 et 7
 - (11) Desjardins, Jeanne La maison-mère d'une communauté diocésaine pp. 8 à 10 incl.
 - (12) Héroux, Liliane Le couvent "gris" pp. 10 à 14 incl.
 - (13) Morin, Lisette Le Musée régional de Rimouski pp. 15 à 17 incl.
 - (14) Lamontagne, Armand En fouillant les vieux papiers... pp. 18 à 20 incl.
 - (15) Massicotte, Guy Cyprien Tanguay : du collège de Rimouski à l'érudition québécoise pp. 21 à 24 incl.
 - (16) Voisine, Nive Un curé, la guerre et le monument aux braves pp. 25 à 29 incl.

- **Volume I, no 3 (no 3) * décembre 1974 (30 pages) (1.50 \$)**
 - (17) Pineau, Lionel Le naufrage de l'Empress of Ireland pp. 2 à 6 incl.
 - (18) Bérubé, Léo Ce que Rimouski doit à sa rivière pp. 7 et 8
 - (19) Garon, Gérald Deux Rimouskois à la Société des Nations : biographie sommaire de deux fils de la région pp. 9 à 11 incl.
 - (20) Massicotte, Guy Entre le rêve et la réalité : les transports et le développement de l'Est du Québec au début du siècle pp. 12 à 16 incl.
 - (21) Lechasseur, Antonio Joseph-Charles Taché, député de Rimouski. pp. 17 à 20 incl.
 - (22) Harvey, Fernand Les débuts du syndicalisme dans le Bas St-Laurent, 1941-1950 pp. 21 à 25 incl.
 - (23) Voisine, Nive Un écrivain dans les forêts du Témiscouata pp. 26 à 28 incl.

- **Volume II, no 1 (no 4) * avril 1975 (28 pages) (1.50 \$)**
 - (24) Lamontagne, Gilles Vu et imaginé par André Breton : le Rocher Percé pp. 2 à 7 incl.
 - (25) Gauvin, André-A. Recherches généalogiques dans le Bas Saint-Laurent pp. 8 à 10 incl.
 - (26) Bérubé, Léo Il y a cent ans des Carmélites vivaient à Rimouski pp. 11 à 13 incl.
 - (27) Massicotte, Guy De la promotion régionale aux conflits sociaux : un débat sur la question de l'heure pp. 14 à 18 incl.
 - (28) Lechasseur, Antonio Soumission et dissidence religieuse à Rimouski pp. 19 à 21 incl.
 - (29) Voisine, Nive « Les élections ne se gagnent pas ... avec des prières » pp. 22 à 25 incl.

- **Volume II, no 2 (no 5) * octobre 1975 (26 pages) (1.50 \$)**
 - (30) Pineault, Roger Urbanisation d'une localité rurale pp. 6 à 9 incl.
 - (30) Lagacé, Louise Les goélettes à voiles pp. 10 et 11
 - (31) Bérubé, Léo Vingt cinq après :
 - (32) Bélanger, Noël
 - L'incendie de Rimouski
 - L'incendie de Cabano
 - (32) Laplante, Jean-Pierre pp. 12 à 16 incl.
 - (33) Massicotte, Guy Au début des années quarante : Gabrielle Roy et les deux visages de la Gaspésie pp. 17 à 21 incl.

(34)	Dumas, Silvio	Une dramatique chasse aux loups-marins à Trois-Pistoles en 1841	pp. 22 à 26 incl.
- Volume II, nos 3 et 4 (no 6) * décembre 1975 (38 pages) (1.50 \$)			
(35)	Pineau, Lionel	En feuilletant les vieux procès-verbaux...	pp. 6 à 8 incl.
(36)	Gauvin, André-A.	Un pionnier du Bic : Jean-Pierre Arseneault	pp. 9 et 10
(37)	Ouellet, Jacques	La maison "Collin" ... une des vieilles maisons de chez-nous	pp. 11 et 12
(37)	Pineau, Ghislaine		
(38)	Lechasseur, Antonio	Prémises à une histoire locale	pp. 13 à 16 incl.
(38)	Côté, Marie		
(39)	Lemay, Jacques	La Société Saint-Jean-Baptiste des années 40 et son implication dans le milieu régional	pp. 17 à 19 incl.
(40)	Bélangier, Noël	Portrait d'un homme libre : Mgr Georges Courchesne (1880-1950)	pp. 20 à 38 incl.
(40)	Voisine, Nive		
- Volume III, no 1 (no 7) mai 1976 (28 pages) (1.50 \$)			
(41)	Lechasseur, Antonio	Une œuvre de pionnier : M. Gérard Roussel et le développement du Mouvement Desjardins	pp. 4 à 8 incl.
(41)	Massicotte, Guy		
(42)	Desrosiers, Rigobert	Un moulin peu banal	pp. 9 à 11 incl.
(43)	Voisine, Nive	Il y a cent ans... une bénédiction ... difficile !	pp. 12 à 16 incl.
(44)	Bérubé, Léo	Nos tourtes d'autrefois	pp. 17 à 19 incl.
(45)	Simard, Guy	Petite histoire de mots, petits mots d'histoire	pp. 20 et 21
(46)	Lechasseur, Antonio	Les pèlerinages de Sainte-Anne-de-la-Pointe-au-Père : reflet d'une mentalité religieuse	pp. 22 à 26 incl.
- Volume III, no 2 (no 8) * novembre 1976 (28 pages) (1.50 \$)			
(47)	Pelletier, Jean-Marie	La petite histoire de l'électricité dans le Bas St-Laurent	pp. 3 à 10 incl.
(47)	Michaud, Ghislain		
(47)	Lavoie, Jacques		
(48)	Larocque, Paul	La pêche morutière en Gaspésie en 1931	pp. 11 à 13 incl.
(49)	Lechasseur, Antonio	Arthur Buies et l'état de la colonisation de la vallée de la Matapédia à la fin du XIXe siècle	pp. 14 à 17 incl.
(50)	Massicotte, Guy	L'avenir économique de la région de Rimouski	pp. 18 à 20 incl.
(51)	Auclair, Gabriel	Val-Brillant : la colonisation d'un territoire par l'exploitation forestière	pp. 21 à 23 incl.
(52)	Pineau, Lionel	Textes d'histoire régionale : - Le Rocher Percé - Toussaint Cartier	pp. 26 à 28 incl.
- Volume III, nos 3 et 4 (no 9) * décembre 1976 (32 pages) (1.50 \$)			
(53)	Voisine, Nive	Le transport du courrier par le Portage du Témiscouata	pp. 4 à 7 incl.
(54)	Bérubé, Léo	Échec d'une grande artère dans les terres de l'intérieur : le chemin Taché	pp. 8 à 11 incl.
(55)	Garon, Gérald	Chemin Kempt. Chemin Matapédia	pp. 12 à 14 incl.
(56)	Ouellet, Jacques	La venue du chemin de fer dans l'Est du Québec	pp. 14 à 19 incl.
(57)	Pineau, Lionel	Coup d'oeil sur les moyens de transport d'autrefois	pp. 20 et 21
(58)	Lechasseur, Antonio	Mentalités et réactions au changement : l'avènement de l'automobile dans le Bas Saint-Laurent	pp. 22 à 26 incl.
(59)	Côté, Marie	La construction de la moto-neige : les premiers essais de M.J. Adalbert Landry	pp. 27 et 28
(60)	Garon, Marguerite	Un port de mer à Pointe-au-Père, Bic ou Rimouski ?	p. 29
(61)	Lindsay, Charles	L'île Verte où la tyrannie des moyens de transport	pp. 30 à 32 incl.
(62)	Caron, Marie-Ange	Trois générations de commerçants, trois générations de maires	[p.33]
- Volume IV, no 1 (no 10) * mai 1977 (28 pages) (1.50 \$)			
(63)	Pineau, Lionel	Les chantiers d'autrefois	pp. 3 à 5 incl.
(64)	Levasseur, Joseph-Marie	Les obligations d'un "gars" de chantier	pp. 6 à 8 incl.
(65)	Lemay, Jacques	Il y a quarante ans quand les "barons" du bois tenaient un pays sous leur loi	pp. 9 à 13 incl.
(66)	Gauvin, André-A.	Un projet audacieux : Hubert Gagnon au fond d'Ormes	pp. 14 et 15
(67)	Poirier, Normand	Une chronique : 1907 à Lac-au-Saumon	pp. 16 et 17
(68)	Jean-Bouchard, Noëlla	Histoire d'une peur : la vision du communiste dans "Le Progrès du Golfe"	pp. 18 à 22 incl.
(69)	Lechasseur, Antonio	Débats politiques et moeurs électorales dans le comté de Rimouski en 1891	pp. 23 à 26 incl.
(70)	Claveau, Robert	Jean-Bernard Pelletier écuyer, notaire assure ses vieux jours.	pp. 27 et 28
- Volume IV, no 2 (no 11) * juin 1977 (28 pages) (1.50 \$)			
(71)	Ouellet, Jacques	La ruée vers l'or en Californie	pp. 3 et 4
(72)	Rioux, Sévérin	Récit de voyage en Californie des frères Sévérin et Martial Rioux	pp. 5 à 28 incl.
(72)	Rioux, Martial		
- Volume IV, nos 3 et 4 (no 12) * septembre 1977 (36 pages) (1.50 \$)			
(73)	Lebel, Monique	Le téléphone dans le Bas Saint-Laurent	pp. 4 à 18 incl.
(74)	Jean-Bouchard, Noëlla	Entrevue avec Monsieur Jean-Paul Legaré, ex-rédacteur en chef de l'Écho du Bas St-Laurent	pp. 23 à 26 incl.
(74)	Ouellet, Jacques		
(74)	Pineau, Ghislaine		
(75)	Emond, Bertrand	CKBL : une station régionale (1948-1972)	pp. 27 à 30 incl.
(76)	Lechasseur, Antonio	Un journal par lui-même : "Le Progrès du Golfe" de 1904 à 1954	pp. 31 à [37] incl.

- **Volume V, no 1 (no 13) * février 1978 (28 pages) (1.50 \$)**
- | | | | |
|------|-------------------------|---|-------------------|
| (77) | Levasseur, Joseph-Marie | Le Séminaire de Rimouski, une multirégionale de la culture | pp. 3 à 8 incl. |
| (78) | Pineau, Lionel | La complainte, un écho de la tradition orale | pp. 9 à 12 incl. |
| (79) | Jean-Bouchard, Noëlla | Entretien avec Roger Fournier, écrivain d'ici | pp. 13 à 20 incl. |
| (80) | Ouellet, Jacques | Le cinéma à Rimouski | pp. 21 et 22 |
| (81) | Pineault, Suzanne | Toponymie de Notre-Dame-de-Sacré-Coeur de Rimouski | pp. 23 à 26 incl. |
| (82) | Viel, André | Court historique du Syndicat des producteurs de bois du Bas Saint-Laurent [...] | pp. 27 et 28 |
- **Volume V, no 2 (no 14) * juin 1978 (28 pages) (1.50 \$)**
- | | | | |
|------|---------------------------|--|-------------------|
| (83) | Massicotte, Guy | Jules Brillant et l'université du Bas St-Laurent | pp. 3 à 6 incl. |
| (84) | Bélanger, Noël | Les origines du collège-séminaire de Rimouski | pp. 7 à 10 incl. |
| (85) | Parent-Pineault, Mariette | Le Cégep de Rimouski : un collège de la région | pp. 11 et 12 |
| (86) | Bernier, Jean | Les Ursulines à Rimouski (1906-1977) | pp. 13 à 16 incl. |
| (87) | Pelletier, Rollande | À l'oeuvre dans l'Est du Québec : les Soeurs Notre-Dame du St-Rosaire | pp. 17 à 21 incl. |
| (88) | Fortin, Alphonse | Mon école d'il y a cinquante ans ... | p. 22 |
| (89) | Claveau, Robert | La généalogie | pp. 23 à 26 incl. |
| (90) | Emond, Bertrand | C.H.N.C. New-Carlisle, la première station de radio française dans l'Est du Québec | pp. 27 et 28 |
- **Volume V, nos 3 et 4 (no 15) * décembre 1978 (36 pages) (1.50 \$)**
- | | | | |
|------|--|---|-------------------|
| (91) | Michaud, Jacqueline | Rencontre avec Annemarie Dumais | pp. 4 à 10 incl. |
| (92) | Beaulieu, Céline | Souvenirs d'une infirmière | p.11 |
| (93) | Vézina-Parent, Monique | Mère | pp. 12 et 13 |
| (94) | Pineau, Ghislaine | Les femmes vues à travers les journaux rimouskois | pp. 14 à 21 incl. |
| (95) | Roy-Harvey, Louise | Madeleine Villeneuve | pp. 22 et 23 |
| (96) | Lavoie, Stella | Les Cercles de fermières de la province de Québec dans la région | pp. 24 à 26 incl. |
| (97) | Rioux, Huguette et autres collaborateurs | On parle du monde ... de chez nous ... le JAL | p. 27 |
| (98) | Morin, Lisette | Madeleine Gleason-Huguenin : un demi-siècle d'écriture au féminin | pp. 28 à 31 incl. |
| (99) | Dumais, Monique | Perspectives pour les femmes telles que proposés par un évêque entre 1928 et 1950 | pp. 33 à 36 incl. |
- **Volume VI, no 1 (no 16) * janvier-avril 1979 (48 pages) (2.00 \$)**
- | | | | |
|-------|------------------|---|-------------------|
| (100) | Aubut, Claude | L'Est du Québec au 19e siècle : | |
| (100) | Brien, Lucie | 1- Historique du peuplement du Bas Saint-Laurent et de la Gaspésie | pp. 4 à 8 incl. |
| (100) | Côté, Marie | 2- L'exploitation agricole | pp. 9 à 21 incl. |
| (100) | Dubé, Richard | 3- L'exploitation forestière | pp. 22 à 30 incl. |
| (100) | Roy, Louise | 4- En annexe ... le rapport Taché | pp. 31 à 38 incl. |
| (100) | Turbide, Gilbert | | |
| (101) | Harvey, Fernand | La vieille tannerie de Luceville : un témoin des débuts de la mécanisation manufacturière | pp. 39 à 48 incl. |
- **Volume VI, no 2 (no 17) * mai-décembre 1979 (56 pages) (3.00 \$)**
- | | | | |
|-------|--------------------|--|-------------------|
| (102) | Aubut, Claude | Quelques jalons historiques de notre développement | pp. 3 à 16 incl. |
| (102) | Collins, Pierre | | |
| (102) | Dubé, Richard | | |
| (103) | Beaulieu, Jean-Guy | L'Est du Québec se rappelle du mouvement de colonisation des années trente | pp. 18 à 29 incl. |
| (104) | Dumais, Monique | L'Église de Rimouski et le développement régional (1963-72) | pp. 31 à 40 incl. |
| (105) | Beaulieu, Jean-Guy | Entrevue avec Pierre Jobin du CRDEQ | pp. 42 à 45 incl. |
| (106) | Côté, Richard | L'OPDQ et le développement régional | pp. 47 à 49 incl. |
| (107) | Anonyme | La naissance d'un mouvement populaire dans l'Est du Québec | pp. 50 à 53 incl. |
- **Volume VII, no 1 (no 18) * janvier-avril 1981 (40 pages) (3.50 \$)**
- | | | | |
|-------|-----------------------------|---|-------------------|
| (108) | Lemay, Jacques | Défis et impasses de la colonisation des années trente dans le diocèse de Rimouski | pp. 2 à 12 incl. |
| (108) | Bouchard, Jean-François | | |
| (109) | Bouchard, Gaétan | L'abbé Léo-Pierre Bernier, missionnaire-colonisateur. (La colonisation au Témiscouata dans les années trente) | pp. 13 à 18 incl. |
| (110) | Dionne, Rosaire | Les églises de l'Est du Québec | pp. 19 à 23 incl. |
| (111) | Bérubé-Sasseville, Jocelyne | Des archives de folklore à l'Université du Québec à Rimouski | p. 24 |
| (112) | Therrien, Jean-Pierre | Les archives nationales du Québec ... soixante ans déjà ! | pp. 25 et 26 |
| (113) | Collins, Pierre | Le Service des archives régionales de l'Université du Québec à Rimouski | pp. 27 et 28 |
| (114) | Lechasseur, Antonio | Index de la revue d'histoire du Bas Saint-Laurent (1973-1979) | pp. 29 à 39 incl. |
- **Volume VII, no 2 (no 19) * mai-août 1981 (56 pages) (3.50 \$)**
- | | | | |
|-------|-----------|-------------------------------------|------------------|
| (115) | Collectif | Les Ursulines à Rimouski, 1906-1981 | pp. 1 à 56 incl. |
|-------|-----------|-------------------------------------|------------------|
- **Volume VIII, no 1 (no 20) * janvier-mars 1982 (28 pages) (3.50 \$)**
- | | | | |
|-------|-----------------------------|--|------------------|
| (116) | Ouellet, Adrien | La paroisse de Saint-Mathieu | pp. 4 à 6 incl. |
| (116) | Dionne, Rosaire | | |
| (117) | Paradis, Ovíla | Souvenirs matapédiens | p. 7 |
| (118) | Bérubé-Sasseville, Jocelyne | Un conteur de Saint-Donat : Ernest Deschênes | pp. 8 à 17 incl. |

(119)	Massé, Yvon	Rivière-du-Loup : les deux premières chapelles	pp. 18 et 19
(120)	Samson, Denis	Rivière-du-Loup : Rivière-du-Loup en 1850	pp. 19 et 20
(121)	Denis, Ghislain	Rivière-du-Loup : une question de morale en 1930 : l'ouverture des théâtres le dimanche	pp. 20 et 21
(122)	Gaudreau, Madeleine	L'archevêché de Rimouski	pp. 22 et 23
(123)	Therrien, Jean-Pierre	Le Centre régional d'archives Bas-Saint-Laurent/Gaspésie/Îles-de-la-Madeleine	pp. 24 et 25
(124)	Caron, Jean-Baptiste	Les Caron à Val-Brillant	pp. 26 et 27
- Volume VIII, no 2 (no 21) * avril-septembre 1982 (24 pages) (3.95 \$)			
(125)	Lévesque, France	Le Musée régional de Rimouski, 1972-1982	pp. 30 à 33 incl.
(126)	Anonyme	Le passé du Musée régional : notes chronologiques	pp. 34 et 35
(127)	Lemay, Jacques	Les débuts de la coopération agricole dans le Bas-Saint-Laurent	pp. 36 à 43 incl.
(128)	Paradis, Ovila	Faits vécus dans la Vallée de la Matapédia	p. 44
(129)	Bouchard, Gaétan	Le patrimoine archivistique de la région du Témiscouata	pp. 45 à 47 incl.
(130)	Anonyme	Document : Rimouski en 1938 : population et économie	pp. 48 à 52 incl.
- Volume VIII, no 3 (no 22) * octobre-décembre 1982 (40 pages) (3.95 \$)			
(131)	Fortin, Jean-Charles	La grande navigation et les installations de Pointe-au-Père	pp. 53 à 92 incl.
(131)	Trépanier, Louis		
(131)	Bourassa, Annemarie		
- Volume IX, no 1 (no 23) * janvier-avril 1983 (28 pages) (3.95 \$)			
(132)	Nadeau, Louise	La maison Lamontagne	pp. 2 à 5 incl.
(133)	Paradis, Ovila	Faits vécus dans la Vallée de la Matapédia	pp. 6 et 7
(134)	Lemay, Jacques	L'histoire du Bas-Saint-Laurent, un projet de synthèse	pp. 8 à 10 incl.
(135)	Trebaol, Charles	Le Progrès du Golfe et la réalité internationale, 1904-1940	pp. 11 à 28 incl.
- Volume IX, no 2 (no 24) * mai-août 1983 (28 pages) (3.95 \$)			
(136)	Roberge, Yves	Les Archives nationales du Québec déménagent ...	pp. 30 et 31
(137)	Bérubé, Véronique	Les Filles de Jésus : - Notre histoire - Le foyer de Rimouski	pp. 32 à 40 incl.
(138)	Vanay, Maurice	Colonisation et monopole forestier : le cas des cantons Biencourt et Auclair durant la crise	pp. 41 à 56 incl.
- Volume IX, no 3 (no 25) * octobre-décembre 1983 (40 pages) (3.95 \$)			
(139)	Morin, Yvan	L'utilisation des greffes de notaires dans les études historiques concernant le XIXe siècle québécois	pp. 59 à 61 incl.
(140)	Ouellet, Bernard	La région du Transcontinental à l'heure de la prohibition	pp. 62 à 71 incl.
(140)	Caron-Robichaud, Charlotte		
(141)	Fillion, Jean-Pierre	Le Musée de la mer	pp. 72 et 73
(142)	Lemieux, Paul	Les installations maritimes de Pointe-au-Père en 1910	pp. 74 à 79 incl.
(143)	Fortin, Jean-Charles	Les vaisseaux naufragés et échoués dans le fleuve et le golfe Saint-Laurent entre 1840 et 1849	pp. 80 à 84 incl.
(144)	Trépanier, Louis	La bataille du Saint-Laurent	pp. 85 à 96 incl.
- Volume X, no 1 (no 26) janvier-avril 1984 (32 pages) (3.95 \$)			
(145)	Dionne, Yves-Marie	Ernest Lepage, prêtre, et ses explorations botaniques	pp. 3 à 6 incl.
(146)	Lechasseur, Antonio	Histoire d'une belle rimouskoise : la maison Gauvreau	pp. 7 à 12 incl.
(147)	Lemay, Jacques	Joseph Gauvreau	pp. 12 et 13
(148)	Boucher, Jean-Marie	Le canon du Bic	pp. 14 et 15
(149)	Boivin, Lorraine	Cacouna, paradis du tourisme au XIXe siècle	pp. 16 à 27 incl.
(150)	Jean, Bruno	Les agronomes et le développement régional : sociologie de l'action agronomique dans le Bas-St-Laurent	pp. 28 et 29
- Volume X, nos 2 et 3 (no 27) * mai-décembre 1984 (126 pages) (7.95 \$)			
(151)	Plante, Michel	Introduction à l'histoire de la presse périodique dans le Bas-Saint-Laurent (1867-1983)	pp. 39 à 41 incl.
(152)	Voisine, Nive	Histoire de la presse religieuse du diocèse de Rimouski	pp. 42 à 49 incl.
(153)	Morin, Yvan	Les débuts de la presse périodique à Rimouski : La Voix du Golfe et la famille Langevin	pp. 50 à 59 incl.
(154)	Roy, Gilles	La naissance de la presse à Rivière-du-Loup	pp. 60 à 65 incl.
(154)	Pelletier, Daniel		
(155)	Boutin, André	Les médias d'information de la Mitis	pp. 66 à 73 incl.
(156)	Pelletier, Romain	Naissance et évolution de la presse périodique à Matane	pp. 75 à 82 incl.
(157)	Auclair, Gabriel	Évolution de la presse écrite dans la Vallée de la Matapédia	pp. 83 à 88 incl.
(158)	Rioux, Emmanuel	La naissance et l'évolution de la presse dans les Basques	pp. 89 à 94 incl.
(159)	Laplante, Claire	La presse écrite dans le Témiscouata	pp. 95 à 99 incl.
(160)	Lamontagne, Gilles	Le feuilleton, mode de diffusion populaire de la littérature bas-laurentienne (1861-1950)	pp. 100 à 107 incl.
(161)	Bélanger, Noël	Sandy Burgess : le journaliste que j'ai connu	pp. 109 à 113 incl.
(162)	Bérubé, Beauvais	Mes vingt-cinq années de journalisme au Saint-Laurent	pp. 115 à 123 incl.
(163)	Gauthier, Andrée	Une entrée à petits pas dans le journalisme régional	pp. 124 à 129 incl.
(164)	Morin, Lisette	Dix-sept ans dans la vie du Progrès du Golfe	pp. 130 à 134 incl.
(165)	Gagné, Gilles	Ma carrière de journaliste à Matane de 1955 à 1984	pp. 135 à 139 incl.
(166)	Lechasseur, Antonio	Le projet d'indexation des journaux du Bas-Saint-Laurent	pp. 141 à 146 incl.

(167)	Plante, Michel	Répertoire des journaux du Bas-Saint-Laurent (1867-1983)	pp. 147 et 148
- Volume XI, no 1 (no 28) * janvier-mars 1985 (30 pages) (3.95 \$)			
(168)	Boutin, André	Le Estevan Lodge et les Jardins de Métis	pp. 3 à 9 incl.
(169)	Boutin, André	L'écomusée métissien	pp. 10 à 12 incl.
(170)	Lavoie, Fernand	Témoignage d'un artisan des Jardins de Métis	pp. 13 à 18 incl.
(171)	Lechasseur, Antonio	Le Régiment de Gaspé - Bonaventure, le lieutenant-colonel Joseph Pineault et la défense des côtes gaspésiennes durant la seconde guerre mondiale	pp. 19 à 28 incl.
(172)	St-Pierre, Michel	Le comité du patrimoine : premier bilan	pp. 29 et 30
- Volume XI, no 2 (no 29) * décembre 1985 (36 pages) (3.95 \$)			
(173)	Deschênes, Gaston	Printemps 1909 : notes de la "drive" des billots de Squateck à Cabano	pp. 35 à 40 incl.
(174)	Martin, Paul-Louis	Le classement de la maison Gauvreau à Rimouski : origines et significations d'une action collective	pp. 41 à 46 incl.
(175)	St-Pierre, Michel	Regards sur l'architecture à Rimouski : le patrimoine bâti	pp. 47 à 58 incl.
(176)	Gosselin, Sylvain	L'opposition entre Mgr Langevin et le clergé de Bonaventure lors de l'élection provinciale de 1890	pp. 58 à 68 incl.
- Volume XI, no 3 (no 30) * février 1986 (28 pages) (3.95 \$)			
(177)	Massicotte, Guy	Les études régionales	pp. 71 à 80 incl.
(178)	Collins, Pierre	Le Crédit Foncier Canadien et les origines du peuplement du canton Estcourt (1908-1912)	pp. 81 à 95 incl.
- Volume XI, no 4 (no 31) * juin 1986 (32 pages) (3.95 \$)			
(179)	Massicotte, Marie-Andrée	Au gré du fleuve et de l'histoire : la petite navigation côtière dans notre région	pp. 99 à 123 incl.
(180)	O'Farrell, Donald	À propos des archives	pp. 124 à 128 incl.
- Volume XII, no 1 (no 32) * novembre 1986 (28 pages) (3.95 \$)			
(181)	Bellamare, Louise	Aux origines de l'électrification rimouskoise (1895-1905)	pp. 3 à 15 incl.
(182)	Tremblay, Yves	L'enquête diocésaine de 1945	pp. 16 à 21 incl.
(183)	Gallant, Vianney	Le Nouvelliste de Rimouski : analyse du contenu littéraire de l'édition du 13 septembre 1877	pp. 22 à 25 incl.
(184)	O'Farrell, Donald	Fastes historiques	pp. 26 à 28 incl.
- Volume XII, no 2 (no 33) * février 1987 (32 pages) (3.95 \$)			
(185)	Brillant, Lise	La jeune Chambre de Rimouski : 50 ans d'histoire	pp. 31 à 60 incl.
(185)	Vignola, Lise		
- Volume XII, nos 3 et 4 (no 34) * septembre 1987 (60 pages) (5.00 \$)			
(186)	Ross, Claude	La grande histoire de CJBR	pp. 65 à 69 incl.
(187)	Voisine, Nive	Jules-A. Brillant et poste CJBR	pp. 70 à 72 incl.
(188)	Gauthier, Andrée	Avec CJBR, un bond en avant pour le Bas-Saint-Laurent	pp. 73 à 76 incl.
(189)	Raymond, François	CJBR, l'école	pp. 77 à 79 incl.
(190)	Ross, Guy	L'annonceur : un éducateur populaire	p. 80
(191)	Bélangier, Noël	Sandy Burgess : le journaliste que j'ai connu	pp. 81 à 83 incl.
(192)	Derome, Bernard	"Ce pays qui est le mien !" (Brel)	P. 84
(193)	Maltais, Robert	Un demi-siècle d'information : que de nouvelles !	p. 85
(194)	Maltais, Robert	Journaliste de père en fils à CJBR	p. 86
(195)	Ross, Claude	Le théâtre à CJBR	pp. 88 et 89
(196)	Leblond, Laurent	50 ans de musique à CJBR, le château fort de la mélodie française	pp. 90 et 91
(197)	Ross, Claude	Poésie, théâtre, jazz et originalité avec Michel Garneau	pp. 92 à 94 incl.
(198)	Plourde, Normand	Les "chroniques du dimanche", l'âge d'or de la critique culturelle à CJBR	pp. 95 à 97 incl.
(199)	Laplante, Raymond	"Si CJBR m'était conté ..."	pp. 98 à 100 incl.
(200)	Morin, Claude	L'évolution technologique : un élément-cléf de l'histoire des 50 ans de radiodiffusion	pp. 101 à 105 incl.
(201)	Tremblay, Robert	La publicité à CJBR, quarante ans de croissance	pp. 106 et 107
(202)	St-Pierre, Suzanne	Des pionnières à CJBR	pp. 108 à 110 incl.
(202)	Jean, Danièle		
(203)	Beaumont, Denys	Le sport et son enracinement dans le milieu régional	pp. 111 et 112
(204)	Morin, Claude	"De bout c'est l'heure!" c'est Jean Brisson qui sonne le réveil	pp. 113 et 114
(205)	Chamberland, Pierre	"Par une belle journée de tempête"	pp. 115 et 116
(206)	Asselin, Yvan	Et on repart vers le centenaire	pp. 117 et 118
- Volume XIII, no 1 (no 35) * hiver 1988 (28 pages) (5.00 \$)			
(207)	Migneault, Yvon	Que devons-nous à Frances Brooke, 1724-1789, au sujet de Toussaint Cartier, l'ermite de l'île St-Barnabé, 1707-1767?	pp. 3 à 11 incl.
(208)	Collins, Pierre	Un roman de "par chez-nous" : Napoléon Tremblay d'Angus Graham	pp. 12 à 16 incl.
(209)	Soucy, Claire	Elize Belzile : une femme de lettre chez les agriculteurs	pp. 17 à 21 incl.
(210)	Tanguay, Léona	Une poète pour la Métis	pp. 23 à 27 incl.

Volume XIII, no 2 (no 36) * printemps 1988 (40 pages) (5.00 \$)

(211)	Larrivée, Jean	Tourisme et loisirs dans le Bas-Saint-Laurent, 1960-1986	pp. 31 à 44 incl.
(212)	Soucy, Claire	Le tourisme dans le Bas-Saint-Laurent : le circuit de 1930	pp. 45 à 61 incl.
(213)	Lemieux, Paul	Le B.A.E.Q., l'entente Canada-Québec et le tourisme dans l'Est	pp. 62 à 66 incl.

- Volume XIII, no 3 (no 37) printemps 1990 (32 pages) (5.00 \$)

(214)	Collins, Pierre	La difficile naissance de la paroisse Saint-Juste-du-Lac (Saint-Dominique-du-Lac)	pp. 71 à 82 incl.
(215)	Cimon, Jean	L'histoire du Parc Biencourt dans le Haut Rimouski	pp. 83 à 90 incl.
(216)	Dornier, François	Des bombardiers au-dessus du fleuve	pp. 91 à 97 incl.

- Volume XIV, no 1 (no 38) décembre 1990 (48 pages) (7.50 \$)

(217)	Bélanger, Jean-Pierre	Les Clarke et la compagnie de transport du Bas St-Laurent (1921-1970) : perspectives inter-régionales	pp. 3 à 10 incl.
(218)	Hêtu, Bernard	Des arbres, des cailloux et des hommes ...	pp. 11 et 12
(219)	Gagnon, Brigitte	Criminalité féminine dans le Bas-Saint-Laurent durant la grande crise : une affaire de morale féminine ou de justice	pp. 13 à 19 incl.
(220)	Thivierge, Nicole	Souvenirs, mémoire et histoire orale ou comment donner la parole aux acteurs de l'histoire	pp. 20 à 22 incl.
(221)	Mimeault, Mario	La légende Toussaint Cartier : critique des sources	PP. 23 à 30 incl.
(222)	Morin, Jacques	Chroniques rimouskoises : les établissements Price	pp. 31 et 32
(223)	Collins, Pierre	Chronique des archives :	
(223)	O'Farrell, Donald	- Présentation générale du secteur des archives régionales de la bibliothèque de l'UQAR	
		- Les Archives nationales du Québec	pp. 35 et 36
(224)	Morin, Euchariste	Chronique du patrimoine : la protection du patrimoine : une responsabilité partagée	pp. 37 à 41 incl.

- Volume XIV, no 2 (no 39) * juin 1991 (52 pages) (7.50 \$)

(225)	Dumais, Pierre	L'archéologie de la période pré-contact dans le Bas-Saint-Laurent : une science en développement	pp. 4 à 8 incl.
(226)	Leblanc, Marcel	Mont Commis ou Mont Camille ?	pp. 9 à 13 incl.
(227)	Mimeault, Mario	Joachim Vautour, pêcheur résidant à Rimouski au XVIIIe siècle	pp. 14 à 17 incl.
(228)	Stanek, Oleg	La guerre du bois	pp. 18 à 20 incl.
(229)	Boyer, Bruno	L'incorporation de Trois-Pistoles a donné lieu à une série de conflits (1916-1924)	pp. 21 à 27 incl.
(230)	Langlois, Gabriel	En 1936, une Société d'histoire a été fondée à Rimouski	pp. 28 et 29
(231)	Morin, Jacques	L'homme d'affaires Michel Ringuet (1848-1906) a contribué à l'éclairage des rues de Rimouski	pp. 30 et 31
(232)	Langlois, Gabriel	Ovilar Asselin a été un enfant de Sainte-Flavie	p. 31
(233)	Thivierge, Nicole	Les souvenirs d'une cuisinière de chantiers forestiers durant la grande crise : éléments de la pratique d'un métier féminin traditionnel en milieu non traditionnel	pp. 32 et 33
(234)	Morin, Euchariste	Le recyclage des bâtiments patrimoniaux	pp. 35 et 36
(235)	Gosselin, Sylvain	L'archidiocèse de Saint-Germain-de-Rimouski	pp. 37 à 39 incl.

- Volume XV, no 1 (no 40) * décembre 1991 (52 pages) (8.00 \$)

(236)	Thivierge, Nicole	Les Messagères de Notre-Dame, un mouvement d'action catholique dans l'est du Québec sur la modestie féminine	pp. 3 à 16 incl.
(237)	Saindon, Richard	Le port de mer de Gros-Cacouna	pp. 17 à 24 incl.
(238)	Stanek, Oleg	La chasse aux faux colons : Awantjish et Nemtayé	pp. 25 à 29 incl.
(239)	Bélanger, Jean-Pierre	Tourisme chez les Montagnais, 1864 à 1950	pp. 30 à 38 incl.
(240)	Morin, Jacques	Le tenace notaire Désiré Morin (1832-1911)	pp. 39 à 41 incl.
(241)	Langlois, Gabriel	Histoire des corps musicaux du Séminaire de Rimouski	pp. 42 à 44 incl.
(242)	Frégeot, Chantal-Marguerite	Le musée "privé" de la gare de Rivière-Blanche	pp. 45 et 46
(243)	Morin, Euchariste	Les ponts couverts	pp. 46 et 47
(244)	Crevier, Gilles	Rimouski révèle un site archéologique vieux de 8150 ans	p. 48

- Volume XV, no 2 (no 41) * juin 1992 (52 pages) (8.00 \$)

(245)	Mimeault, Mario	Les Basques et la chasse à la baleine dans le Saint-Laurent sous le régime français	pp. 3 à 8 incl.
(246)	Leblanc, Marcel	L'ouverture du chemin Taché dans le comté de Rimouski	pp. 9 à 13 incl.
(247)	Dornier, François	Soldats de côte	pp. 14 à 21 incl.
(248)	Larrivée, Jean	Évolution de la population des municipalités régionales de comté (MRC) du Bas-Saint-Laurent : le déclin rural 1951-1986	pp. 22 à 25 incl.
(249)	Leclerc, Richard	Le traversier-rail Baie-Comeau/Matane : une ouverture sur l'Amérique	pp. 30 et 31
(250)	Morin, Jacques-Carl	Monsieur l'inspecteur d'écoles fait rapport ...	pp. 32 et 33
(251)	Langlois, Gabriel	1901-1991 : la Fanfare de Rimouski ou l'Harmonie de Rimouski fêtera ses 90 ans de fondation cette année	pp. 34 à 36 incl.
(252)	Langlois, Gabriel	L'abbé Antoine Perreault (1902-1986)	p. 37
(253)	Saindon, Richard	Les fouilles archéologiques de l'Île-aux-Basques	pp. 38 et 39
(254)	Kolish, Evelyn	La politique dans les archives judiciaires	pp. 40 à 43 incl.
(254)	O'Farrell, Donald		
(255)	Bernatchez, Gino	La maison du notaire Pierre-Louis Gauvreau	pp. 44 et 45

- **Volume XVI, no 1 (no 42) * décembre 1992 (52 pages) (8.00 \$)**

(256)	Roy, Louise	La colonisation dans la vallée de la Matapédia de 1850 à 1900 : le rôle du clergé et des compagnies forestières	pp. 3 à 7 incl.
(257)	Bélanger, Jean-Pierre	Les mentions relatives au Bas-Saint-Laurent et à la Gaspésie dans les archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson (1834-1910)	pp. 8 à 19 incl.
(258)	Leblanc, Marcel	Exploration sur "Les Hauteurs" à l'arrière de la seigneurie Lepage-Thibierge	pp. 20 à 24 incl.
(259)	Saindon, Richard	Saint-Germain de Rimouski ou la guerre des Saints !	pp. 25 à 28 incl.
(260)	Langlois, Gabriel	Le congrès pédagogique des institutrices du diocèse de Rimouski tenu à Rimouski du 8 au 13 juillet 1912	pp. 29 et 30
(261)	Morin, Jacques	La Société St-Vincent-de-Paul de Rimouski (1872)	pp. 31 à 34 incl.
(262)	Simard, Guy	Le fonds Léo-Pierre Bernier : une mine d'informations linguistiques	pp. 35 à 38 incl.
(263)	Morin, Euchariste	Des presbytères à vendre	pp. 39 et 40
(264)	Larrivée, Jean	Propriété et familles : les Brand-Larrivée à Grand-Métis, 1822-1992	pp. 41 et 42
(265)	Dorion, Nicole	Où s'en va notre patrimoine industriel?	pp. 43 et 44

- **Volume XVI, no 2 (no 43) * juin 1993 (50 pages) (8.00 \$)**

(266)	Gosselin, Sylvain	Les 125 ans du diocèse de Rimouski (1867-1992)	pp. 3 à 8 incl.
(267)	Hyde, Cynthia	Métis-sur-mer, un lieu unique de découvrir	pp. 9 à 17 incl.
(267)	Zambrano, Gustavo		
(267)	Lemieux, Denis		
(268)	Jean, Régis	Au Bas-Saint-Laurent, un paysage modelé par l'habitat ...	pp. 18 à 22 incl.
(269)	Larrivée, Jean	L'évolution démographique de l'est du Québec durant la crise des années trente	pp. 23 et 24
(270)	Leblanc, Marcel	Les paroisses "des Hauteurs" durant les années 1870	pp. 25 à 30 incl.
(271)	Derome, F.M.	Un écho des rivages du Saint-Laurent : St-Germain de Rimouski	pp. 31 et 32
(272)	Langlois, Gabriel	Une institutrice prend mari à l'automne 1912	pp. 33 et 34
(273)	Morin, Jacques	Un zouave généreux : Joseph Gagné (1839-1915)	pp. 35 et 36
(274)	Saindon, Richard	La maison Lavoie : un des fleurons de notre patrimoine bâti	pp. 37 à 41 incl.
(275)	Michaud, Yves	Collection de microfiches de cartes anciennes à la cartothèque de l'UQAR	pp. 42 et 43
(276)	Saindon, Richard	Découvertes archéologiques au phare de Pointe-au-Père	pp. 44 et 45

- **Volume XVII, no 1 (no 44) * janvier 1994 (48 pages) (6.95 \$)**

(277)	Saindon, Richard	Et J.A. Landry inventa l'auto-neige ...	pp. 3 à 6 incl.
(278)	Morissette, Jacques	Maison hantée ou la première auberge des pilotes du Bas-Saint-Laurent : l'histoire ... et la légende	pp. 7 à 10 incl.
(279)	Stanek, Oleg	Forêt et colonisation au Témiscouata I : la fondation des paroisses du JAL et les années difficiles	pp. 11 à 20 incl.
(280)	Leblanc, Marcel	Épidémies à Saint-Gabriel	pp. 21 à 24 incl.
(281)	Tremblay, Yves	Le monde rural et l'électricité	pp. 25 à 29 incl.
(282)	Larrivée, Jean	1951-1991 : quarante ans d'exode rural	pp. 30 à 33 incl.
(283)	Langlois, Gabriel	L'abbé Charles Guay (1845-1922) curé de Notre-Dame-du-Sacré-Coeur (Rimouski)	pp. 35 et 36
(284)	St-Pierre, Raymond	Une belle d'autrefois	p. 37
(285)	Morin, Euchariste	"Une gare, un train et c'est déjà la fin" (Louise Forestier)	pp. 38 à 40 incl.
(286)	Michaud, Yves	Collection de photographies aériennes de la Compagnie aérienne franco-canadienne	pp. 41 et 42
(287)	Collins, Pierre	Recherche sur l'exploitation forestière dans la région de Rimouski (1825-1850)	p. 43

- **Volume XVII, no 2 (no 45) * juin 1994 (52 pages) (6.95 \$)**

(288)	Santerre, Renaud	Les familles souches de Squatec	pp. 3 à 8 incl.
(289)	Labonté, Jean-Noël	La polyvalente de Squatec : vingt cinq ans d'histoire, 1969-1994	pp. 9 à 12 incl.
(290)	Couturier, Mildred	Matamajaw Salmon Club	pp. 13 à 16 incl.
(291)	Martin, Roger	La pêche à l'anguille sur la Côte-du-Sud	pp. 17 à 21 incl.
(292)	Vignola, Ghislaine	Saint-Narcisse-de-Rimouski : hier et aujourd'hui	pp. 22 à 26 incl.
(293)	Saindon, Richard	Quand les curés s'arrachaient les colons : le cas de l'abbé Antoine-Philippe Bérubé	pp. 27 à 31 incl.
(294)	Leblanc, Marcel	Le Club Leblanc des Eaux Mortes	pp. 32 à 35 incl.
(295)	Collins, Pierre	La bibliothèque municipale de Rimouski : 50 ans déjà !	pp. 36 à 38 incl.
(295)	Gagnon, Nicole		
(296)	Jessop-Dembowski, Yolande	James-J. Jessop (1892-1939) : avocat et maire de Rimouski	p. 39
(297)	Authier, Chantal	Une tournée historique : le patrimoine architectural de la région de Rivière-du-Loup	pp. 40 à 42 incl.
(298)	Coulombe, Nadine	Maison Hamel : la petite histoire d'une Rimouskoise plus que centenaire	p. 43
(299)	St-Pierre, Michel	La maison Gauvreau : une sauvegarde difficile	p. 44
(300)	Collins, Pierre	Naufrage du trois-mâts Amanda à Petit-Métis en 1841	p. 45

- **Volume XVIII, no 1 (no 46) * janvier 1995 (42 pages) (6.95 \$)**

(301)	Stanek, Oleg	Forêt et colonisation au Témiscouata II : la fondation du JAL : les luttes	pp. 3 à 9 incl.
(302)	Larrivée, Jean	Pointe-au-Père : du village à la ville	pp. 10 à 12 incl.
(303)	Mimeault, Mario	Louis-Olivier Gamache, le sorcier de l'île d'Anticosti : du mythe à la réalité	pp. 13 à 18 incl.
(304)	Coulombe, Nadine	La maison Dubé, reconstruction d'un modèle ancien	p. 19
(305)	Bélanger, Jean-Pierre	Théodore-Jean Lamontagne, marchand et entrepreneur (1833-1909) (La corresponsance comme source d'investigation du passé : 1 ^{re} partie)	pp. 20 à 26 incl.
(306)	Chassé, Béatrice	L'aveu et dénombrement des seigneuries de Rimouski et de Rivière-Métis (25 août 1724)	pp. 27 à 29 incl.
(307)	Buies, Arthur	Rapport sur le comté de Rimouski (1890) : 1 ^{re} partie	pp. 30 à 34 incl.

Volume XVIII, no 2 (no 47) * Juin 1995 (52 pages) (6.95 \$)		
(308) Mimeault, Mario	Louis-Olivier Gamache, témoin et artisan du développement régional	pp. 3 à 10 incl.
(309) Leblanc, Marcel	Légende inédite de la Pointe Sauvage	pp. 11 à 15 incl.
(310) Bélanger, Jean-Pierre	Théodore-Jean Lamontagne, marchand et entrepreneur (1833-1909) (La correspondance comme source d'investigation du passé : 2 ^e partie)	pp. 16 à 21 incl.
(311) Langlois, Gabriel	Gabriel Nadeau, curé de Sainte-Luce (1841-1869)	pp. 22 et 23
(312) Paradis, Luce	La forêt, la surexploitation et la conscience de conservation : le cas du Bas-Saint-Laurent entre 1930 et 1950	pp. 24 à 32 incl.
(313) Voisine, Nive	Les rendez-vous de Rimouski de Mgr Georges Courchesne	pp. 33 à 39 incl.
(314) Coulombe, Nadine	La maison Leclerc : un modèle québécois authentique	p. 40
(315) Buies, Arthur	Rapport sur le comté de Rimouski (1890) : 2 ^e partie	pp. 41 à 46 incl.
Volume XIX, no 1 (no 48) * janvier 1996 (48 pages) (6.95 \$)		
(316) Larocque, Paul	Le Bas-Saint-Laurent, une région au passé mieux connu	pp. 3 à 8 incl.
(317) Lessard, Michel	La maison Louis-Bertrand de l'Isle-Verte : le parfum tenace du XIX ^e siècle	pp. 9 à 11 incl.
(318) D'Amours, Max	Patrimoine et culture locale : les vieux moulins	pp. 12 à 17 incl.
(319) Bourget, Monique	Le patrimoine religieux : une véritable richesse collective dans le Bas-Saint-Laurent	pp. 18 et 19
(320) Coulombe, Nadine	La maison Letendre : "un oasis de tranquillité au centre-ville"	p. 20
(321) Vallée, Françoise	Le photographe L.O. Vallée implante le premier cinéma à Rimouski	pp. 21 à 23 incl.
(322) Larrivée, Jean	Travailler dans le Bas-Saint-Laurent : les modifications de l'emploi de 1951 à 1981	pp. 24 à 27 incl.
(323) Leblanc, Marcel	Conventum de la rhétorique 1911-1912 au Séminaire de Rimouski	pp. 28 à 30 incl.
(324) Savard, Luc	La chasse aux loups-marins de Trois-Pistoles : de la construction d'une légende à un mythe de fondation	pp. 31 à 35 incl.
(325) Buies, Arthur	Supplément au rapport sur le comté de Rimouski (1890)	pp. 36 à 39 incl.
Volume XIX, no 2 (no 49) juin 1996 (108 pages) (12.95 \$)		
(326) Livernoche, Claude	Géomorphologie du territoire urbain de Rimouski et utilisation de l'espace	pp. 5 à 13 incl.
(327) Hêtu, Bernard	Rimouski vu du ciel : une sélection de photos aériennes verticales commentées	pp. 14 à 24 incl.
(328) Gagné, Alexandre	La seigneurie de Rimouski	pp. 25 à 30 incl.
(329) Gosselin, Sylvain	Hiver 1837 : le récit de l'abbé Pierre Beaumont	pp. 31 à 35 incl.
(330) Michaud, Yves	L'extension du territoire urbanisé de Rimouski de 1860 à nos jours	pp. 36 à 43 incl.
(331) Buies, Arthur	Rimouski en 1877	pp. 44 à 47 incl.
(332) Proulx, Louise	L'exploitation forestière dans le bassin de la Rimouski	pp. 48 à 53 incl.
(333) Ouellet-Boucher, Jeannine	Un témoin se souvient du feu de Rimouski de 1950	pp. 54 à 56 incl.
(334) Massicotte, Marie-Andrée	Une île au large de la ville	pp. 57 à 62 incl.
(335) Tremblay, Yves	La scène politique municipale entre 1945 et 1960	pp. 63 à 69 incl.
(336) Marquis, Lise	Le cinéma à Rimouski (1939-1960)	pp. 70 à 76 incl.
(337) Fortin, Jean-Charles	La genèse d'une capitale régionale : Rimouski avant 1960	pp. 77 à 83 incl.
(338) Bruneau, Pierre	Rimouski, ville moyenne et capitale régionale	pp. 84 à 91 incl.
(339) Béllisle, Nicole	Une perception du quartier Saint-Robert	pp. 92 à 96 incl.
(340) Thivierge, Nicole	Les femmes dans l'histoire de Rimouski : la face cachée du développement	pp. 97 à 103 incl.
(341) Collins, Pierre	Bibliographie relative à la ville de Rimouski	p. 104
Volume XX, no 1 (no 50) * janvier 1997 (52 pages) (6.95 \$)		
(342) Pelletier-Bailargeon, Hélène	Olivar Asselin : les contraintes du savoir au Séminaire de Rimouski (1 ^{re} partie)	pp. 3 à 9 incl.
(343) Chassé, Béatrice	Une seigneurie en bois debout (1 ^{re} partie)	pp. 10 à 14 incl.
(344) Fortin, Clément	À Matane, au Pied-de-la-Côte	pp. 15 à 21 incl.
(345) Fortin, Clément	Vieux écrits : - Institutrices à Saint-Simon - Un voyage de noces mouvementé en 1894	pp. 22 à 27 incl.
(346) Mimeault, Martin	Critique d'un document : le premier voyage de Jacques Cartier ... ou Jacques Cartier entre les lignes	pp. 28 à 31 incl.
(347) Mimeault, Mario	Où Jacques Cartier a-t-il planté sa croix ?	pp. 32 à 34 incl.
(348) Rioux, Emmanuel	La vie scolaire pistoloise révélée par les rapports des inspecteurs des écoles	pp. 35 à 40 incl.
(349) Beauchesne, Gaston	De la Société Saint-Jean-Baptiste diocésaine (1945-1971) à la Société nationale du Québec (1971 à 1996)	pp. 41 à 44 incl.
(350) Larrivée, Jean	Des Rimouskois investissent au Bic et à Pointe-au-Père (1940-1970)	pp. 45 et 46
(351) Saindon, Richard	L'étrange sépulture du docteur Gauvreau	pp. 46 et 47
(352) Coulombe, Nadine	Un édifice à bureaux par ordinaire ...	pp. 48 et 49

INDEX DES AUTEURS

A

Anonyme : (7), (107), (126), (130)
Asselin, Yvan : (206)
Aubut, Claude : (100), (102)
Auclair, Gabriel : (51), (157)

Authier, Chantal : (297)

B

Beauchesne, Gaston : (349)
Beaulieu, Céline : (92)

Beaulieu, Jean-Guy : (103), (105)
Beaumont, Denys : (203)
Bélanger, Jean-Pierre : (217), (239), (257), (305), (310)
Bélanger, Noël : (4), (32), (40), (84), (161), (191)
Bélisle, Nicole : (339)
Bellemare, Louise : (181)
Bernatchez, Gino : (255)
Bernier, Jean : (86)
Bérubé, Beauvais : (162)
Bérubé, Léo : (5), (8), (9), (18), (26), (31), (44), (54)
Bérubé, Véronique : (137)
Bérubé-Sasseville, Jocelyne : (111), (118)
Boivin, Lorraine : (149)
Bouchard, Gaétan : (109), (129)
Bouchard, Jean-François : (108)
Boucher, Jean-Marie : (148)
Bourassa, Annemarie : (131)
Bourget, Monique : (319)
Boutin, André : (155), (168), (169)
Boyer, Bruno : (229)
Brien, Lucie : (100)
Brillant, Lise : (185)
Bruneau, Pierre : (338)
Buies, Arthur : (307), (315), (325), (331)

C

Caron, Jean-Baptiste : (124)
Caron, Marie-Ange : (62)
Caron-Robichaud, Charlotte : (140)
Chamberland, Pierre : (205)
Chassé, Béatrice : (306), (343)
Cimon, Jean : (215)
Claveau, Robert : (70), (89)
Collectif : (115)
Collins, Pierre : (102), (113), (178), (208), (214), (223), (287), (295), (300), (341)
Côté, Marie : (38), (59), (100)
Côté, Richard : (106)
Coulombe, Nadine : (298), (304), (314), (320), (352)
Couturier, Mildred : (290)
Crevier, Gilles : (244)

D

D'Amours, Max : (318)
Denis, Ghislain : (121)
Derome, Bernard : (192)
Derome, F.M. : (271)
Deschênes, Gaston : (173)
Desjardins, Jeanne : (11)
Desrosiers, Rigobert : (42)
Dionne, Rosaire : (110), (116)
Dionne, Yves-Marie : (145)
Dorion, Nicole : (265)
Dornier, François : (216), (247)
Dubé, Richard : (100), (102)
Dumais, Monique : (99), (104)
Dumais, Pierre : (225)
Dumas, Silvio : (34)

E

Emond, Bertrand : (75), (90)

F

Fillion, Jean-Pierre : (141)
Fortin, Alphonse : (2) (88)
Fortin, Clément : (344), (345)
Fortin, Jean-Charles : (131), (143), (337)
Frégeot, Chantal-Marguerite : (242)

G

Gagné, Alexandre : (328)
Gagné, Gilles : (165)
Gagnon, Antoine : (6)
Gagnon, Brigitte : (219)
Gagnon, Nicole : (295)
Gallant, Vianney : (183)
Garon, Gérald : (19), (55)

Garon, Maraguerite : (60)
Gaudreau, Madeleine : (122)
Gauthier, Andrée : (163)
Gauvin, André-A. : (25), (36), (66)
Gosselin, Sylvain : (176), (235), (266), (329)

H

Harvey, Fernand : (22), (101)
Héroux, Liliane : (12)
Hêtu, Bernard : (218), (327)
Hyde, Cynthia : (267)

I

Nil

J

Jean, Bruno : (150)
Jean, Danièle : (202)
Jean, Régis : (268)
Jean-Bouchard, Noëlla, : (68), (74), (79)
Jessop-Dembowski, Yolande : (296)

K

Kolish, Evelyn : (254)

L

Labonté, Jean-Noël : (289)
Lagacé, Louise : (30)
Lamontagne, Armand : (14)
Lamontagne, Gilles : (24), (160)
Langlois, Gabriel : (230), (232), (241), (251), (252), (260), (272), (283), (311)
Laplante, Claire : (159)
Laplante, Jean-Pierre : (32)
Laplante, Raymond : (199)
Larocque, Paul : (48), (316)
Larrivée, Jean : (211), (248), (264), (269), (282), (302), (322), (350)
Lavoie, Fernand : (170)
Lavoie, Jacques : (47)
Lavoie, Stella : (96)
Lebel, Monique : (73)
Leblanc, Marcel : (226), (246), (258), (270), (280), (294), (309), (323)
Leblond, Laurent : (196)
Lechasseur, Antonio : (21), (28), (38), (41), (46), (49), (58), (69), (76), (114), (146), (166), (171)
Leclerc, Richard : (249)
Lemay, Jacques : (39), (65), (108), (127), (134), (147)
Lemieux, Denis : (267)
Lemieux, Paul : (142), (213)
Lessard, Michel : (317)
Levasseur, Joseph-Marie : (3), (64), (77),
Lévesque, France : (125)
Lindsay, Charles : (61)
Liveroche, Claude : (326)

M

Maltais, Robert : (193), (194)
Marquis, Lise : (336)
Martin, Paul-Louis : (174)
Martin, Roger : (291)
Massé, Yvon : (119)
Massicotte, Guy : (15), (20), (27), (33), (41), (50), (83), (177)
Massicotte, Marie-Andrée : (179), (334)
Michaud, Ghislain : (47)
Michaud, Jacqueline : (91)
Michaud, Yves : (275), (286), (330)
Migneault, Yvon : (207)
Mimeault, Mario : (221), (227), (245), (303), (308), (347)
Mimeault, Martin : (346)
Morin, Claude : (200), (204)
Morin, Euchariste : (224), (234), (243), (263), (285)
Morin, Jacques : (222), (231), (240), (261), (273)
Morin, Jacques-Carl : (250)
Morin, Lisette : (13), (98), (164)

Morin, Yvan : (139), (153)
Morissette, Jacques : (278)

N

Nadeau, Louise : (132)

O

O'Farrell, Donald : (180), (184), (223), (254)
Ouellet, Adrien : (116)
Ouellet, Bernard : (140)
Ouellet, Jacques : (37), (56), (71), (74), (80)
Ouellet-Boucher, Jeannine : (333)

P

Paradis, Luce : (312)
Paradis, Ovila : (117), (128), (133)
Parent-Pineault, Mariette : (85)
Pelletier, Daniel : (154)
Pelletier, Jean-Marie : (47)
Pelletier, Rollande : (87)
Pelletier, Romain : (156)
Pelletier-Baillargeon, Héliène : (342)
Pineau, Ghislaine : (37), (74), (94)
Pineau, Lionel : (17), (35), (52), (57), (63), (78)
Pineault, Roger : (30)
Pineault, Suzanne : (81)
Plante, Michel : (151), (167)
Plourde, Normand : (10), (198)
Poirier, Normand : (67)
Proulx, Louise : (332)

Q

Nil

R

Raymond, François : (189)
Rioux, Emmanuel : (158), (348)
Rioux, Huguette : (97)
Rioux, Martial : (72)
Rioux, Sévérin : (72)
Roberge, Yves : (136)
Ross, Claude : (186), (195), (197)
Ross, Guy : (190)
Roy, Gilles : (154)
Roy, Louise : (100), (256)
Roy-Harvey, Louise : (95)

S

Saindon, Richard : (237), (253), (259), (274), (276), (277), (293), (351)
Samson, Denis : (120)
Santerre, Renaud : (288)
Savard, Luc : (324)
Simard, Guy : (45), (262)
Soucy, Claire : (209), (212)
Stanek, Oleg : (228), (238), (279), (301)
St-Pierre, Michel : (172), (175), (299)
St-Pierre, Raymond : (284)
St-Pierre, Suzanne : (202)

T

Tanguay, Léona : (210)
Therrien, Jean-Pierre : (112), (123)
Thivierge, Nicole : (220), (233), (236), (340)
Trebaol, Charles : (135)
Tremblay, Robert : (201)
Tremblay, Yves : (182), (281), (335)
Trépanier, Louis : (131), (144)
Turbide, Gibert : (100)

U

Nil

V

X

Vallée, Françoise : (321)
Vanay, Maurice : (138)
Vézina-Parent, Monique : (93)
Viel, André : (82)
Vignola, Ghislaine : (292)
Vignola, Lise : (185)
Voisine, Nive : (1), (16), (23), (29), (40), (43), (53), (152), (187), (313)

W

Nil

X

Nil

Y

Nil

Z

Zambrano, Gustavo : (267)

.....

travailler la terre. On serre donc temporairement les coudes. Oscar, qui vient d'épouser Augustine Gosse, s'installe auprès d'eux et prend définitivement en main l'exploitation des champs de pommes de terre. Mais comment espérer, dans les circonstances, qu'une entreprise aussi modeste puisse prétendre un jour faire vivre, autrement que dans la misère, deux familles à la fois?

À Rimouski, Mgr Blais s'engage à faire sa part pour que les études des deux frères Asselin ne soient pas écourtées par le drame. Désormais, il les prendra à sa charge, puisque leur famille éprouvée n'est plus en mesure de le faire. Olivar et Raoul sont en rhétorique. Le cadet cumule les prix et l'aîné les accessits, comme pour mieux se montrer solidaires du malheur familial et dignes des faveurs qu'on leur octroie au collège. Raoul, particulièrement affecté par le drame des siens, ne fait plus mystère de son projet de prendre la soutane l'année suivante¹³. Olivar, rebelle à l'idée du malheur, continue ses allées et venues quotidiennes chez la mère Sirois en compagnie de ses amis franco-américains.

Ce n'est pas du côté des consolations célestes que, pour l'heure, lorgne l'ambitieux. C'est du côté de ce pays de Cocagne d'Amérique où, lui répète-t-on, une famille aux bras si nombreux aurait tôt fait de se refaire une petite fortune... Cette tentation à laquelle le père éprouvé tente encore de résister, le fils s'en grise avec l'insouciance de son âge. Toute l'horreur qu'il ressent déjà pour ce mot à peine dissimulé de «misère» et qu'il a surpris, chez lui, dans les chuchotements alarmés des adultes, le conduit, de rêves en projets, tout droit dans cette direction.

L'année 1891 se termine par un double baccalauréat remporté par les frères Asselin avec tous les honneurs académiques. Mais quand les bacheliers regagnent leur village, c'est pour découvrir, avec une stupeur douloureuse, qu'un malheur ne vient jamais seul. Le dix-neuf juillet, Raoul et Olivar,

accablés, descendent à Sainte-Flavie, avec leur père, mettre en terre leur petite soeur Auréa. Ils creusent eux-mêmes la fosse et y descendent en silence la petite tombe de bois blanc garnie d'une croix. Aucun autre membre de la famille n'est venu les accompagner dans leur triste besogne. L'avoine et le blé ondulent sous un vent léger dans les champs étoilés de marguerites. Le fleuve ardoisé étincelle sous le soleil d'été. Et pourtant, toute cette beauté radieuse s'insinue dans le coeur de Rieule comme une blessure nouvelle : celle de l'exil et de la séparation que chaque nouveau coup du sort lui fait désormais apparaître comme inévitables. Le destin du tanneur serait-il donc de s'arracher des plus beaux villages du monde en y laissant, à chaque fois derrière lui, des petites tombes muettes, refermées sur le mystère du Mal?

L'été s'achève dans l'attente et la tristesse. En septembre, définitivement orienté vers la prêtrise, Raoul reprend le chemin du Séminaire, le coeur tourmenté par l'avenir des siens. Olivar, en sursis, l'accompagne encore pour le prochain semestre. Mais Rieule l'a prévenu qu'il pourrait bien devoir interrompre sa première année de philosophie en cours de route, si la situation familiale continuait à se dégrader. Une petite fille, Marie-Joséphine-Cédule, est déjà née, chez Oscar et Augustine, peu avant la mort d'Auréa. Une bouche de plus à nourrir. Amanda, dix-huit ans, est déjà promise à Théophile Saindon. Le mariage est prévu pour l'été. Marie-Caroline reste encore à la maison, mais demeure de santé fragile. De plus, elle songe vaguement à prendre le voile.

À peine Olivar est-il installé au collège pour la nouvelle année, que Rieule lui apprend avoir trouvé pour lui, grâce à ses relations, un emploi de clerc dans une étude juridique de Québec, chez Amyot et Pineault. À l'époque, beaucoup d'étudiants pauvres entreprenaient ainsi, par la voie pratique, leurs études de droit, en assumant des tâches de commissionnaire ou de secrétaire dans un

bureau d'avocat. Les émoluments sont maigres, mais les ressources familiales plus maigres encore. Olivar part donc, enchanté à l'idée de s'échapper enfin des murs humides et inhospitaliers du Séminaire pour aller «vivre sa vie» dans la capitale.

Ses illusions seront de courte durée. Entre les tâches paperassières, qui l'occupent de longues heures chez Amyot et Pineault, et les mornes soirées qu'il passe dans sa minable chambre d'étudiant, Olivar goûte pour la première fois aux affres de la solitude. Finie la bruyante promiscuité de la maison familiale et la camaraderie chahuteuse du Séminaire. Les salons de la Haute-Ville, dont il entrevoit les fenêtres brillamment illuminées au cours de ses interminables promenades solitaires, n'entrouvent pas leurs portes au premier venu, fût-il premier de classe d'un séminaire de campagne. À plus forte raison à un campagnard qui ne possède même pas un habit! Certes, les filles de Québec sont aussi belles qu'on le lui a dit; elles accordent même assez volontiers leur attention à ce petit jeune homme au teint bistré qui sait si bien tourner un madrigal ou un compliment. Mais les mères veillent au grain et ses premières amours seront sans lendemain.

L'ambitieux déraciné, l' amoureux éconduit, sombre bientôt dans un profond découragement dont, comme à l'accoutumée, sa santé éprouve les contrecoups douloureux. Il écrit aussitôt à son ancien supérieur, Mgr Sylvain, et à son ami Samuel Bellavance pour se décharger le coeur¹⁴. À Rieule et à Cédule, il n'ose sans doute rien dire, conscient des espoirs que les siens ont placé sur ses faibles épaules en ces temps difficiles. Tel est déjà, tel restera ce tempérament déchiré: débordant d'enthousiasme et d'audace devant un projet, bohème et insouciant à l'égard des coûts et des dangers qu'il comporte. Mais au plus secret de lui-même, homme d'ordre et de devoir, désespérant de ne pouvoir jamais assumer, comme il le voudrait, des obligations familiales qui ne cesseront de peser lourdement sur lui sa vie durant.

.....

De Rimouski, touché par la confiance inattendue d'Olivar, Mgr Sylvain tente de le réconforter par une lettre affectueuse au ton moralisateur bien dans le goût de l'époque:

Votre lettre, écrit-il, m'a causé autant de surprise que de plaisir car j'étais loin de m'attendre à recevoir de vous une communication aussi intime et d'apprendre que vos illusions ont été de si courte durée. Vos bons sentiments me causent une grande joie et me font espérer que vous serez ferme dans la lutte que vous aurez à soutenir. Bénissez Dieu, mon cher, de ce qu'il a fait tomber le bandeau qui vous empêchait de voir le danger qui vous menaçait (...) Défiiez-vous de votre coeur, c'est un étourdi qui n'entend pas toujours raison. Il a besoin d'aimer: donnez-lui pour aliment la céleste nourriture qui rend les jeunes gens forts, généreux, qui en fait des hommes¹⁵...

Quant à l'ami «Sam» Bellavance, il expédie à Olivar des quatrains si larmoyants et si douloureux sur le thème de la consolation des coeurs inassouvis, que l'exilé de Sainte-Flavie dut boucler sur-le-champ ses bagages pour rentrer au bercail¹⁶! L'aventure juridique et québécoise d'Olivar venait de prendre fin. En décembre, il est de retour au Séminaire pour tenter d'y rattrapper une année écourtée par sa mésaventure. À défaut de «la céleste nourriture» proposée par son directeur, il a retrouvé la potée quotidienne de la mère Sirois et, surtout, les encouragements de ses inséparables amis franco-américains. Chez lui, parmi les siens, le déraciné reprend aussitôt vie.

Son échec à Québec n'a rien fait pour améliorer les finances de la famille. En décembre, Rieule lui écrit la situation désespérée à laquelle il se sent de plus en plus acculé. Le tanneur travaille désormais à gauche et à droite, souvent loin de Sainte-Flavie, à de petites besognes épuisantes, mal rémunérées et sans lendemain, dans l'espoir de permettre à ses fils de terminer leurs études et de retarder encore l'échéance de l'exil américain:

Si je ne réussis pas à cette entreprise, je serai forcé de prendre les États-Unis (sic) avec les plus vieux de la famille, c'est pourquoi je vous prie de prier pour moi afin d'éviter ce nouveau partage qui certainement sera plus funeste que le premier¹⁷.

Notes

- 1 A.S.R., **Annuaire du Séminaire de Rimouski pour les années 1886-1914.**
- 2 **Ibid.** Il s'agit de casques de fourrure, la plupart du temps en raton-laveur pour les habitants, en loutre ou en castor pour les notables.
- 3 Surnom de l'abbé Ouellet.
- 4 Nom donné, dans les campagnes du Bas du Fleuve, à la petite pharmacie domestique des fa-milles.
- 5 Devenu médecin, le docteur Gauvreau exerça quelques années sa profession à Rimouski. Ayant dû subir l'amputation de l'avant-bras gauche, il rejoignit Asselin à Montréal en 1909 où il fut registraire, puis gouverneur du Collège des médecins. Engagé dans l'action communautaire, il milita en faveur de différentes mesures d'hygiène publique et mit sur pied l'hôpital militaire Laval à l'occasion de la Guerre 1914-1918. Militant nationaliste, il fut membre fondateur de la Ligue des droits du français en 1913, tandis qu'Asselin était porté à la présidence de la Société Saint-Jean-Baptiste. On le retrouve également à la fondation du Cercle universitaire de Montréal et de l'École sociale populaire. Son fils aîné, Jean-Marie Gauvreau, devait fonder plus tard l'École du meuble, tandis que sa fille Marcelle deviendra l'une des premières femmes dirigeantes du Jardin botanique de Montréal. Le cinéaste Claude Jutra était également l'un des nombreux petits-enfants du compagnon de luttés nationalistes d'Olivar Asselin.
- 6 Marcel-Aimé Gagnon, **La vie orageuse d'Olivar Asselin**, Montréal, Éditions del'Homme, 1962, tome 1, pp. 17-18.

-
- 7 Après entente avec ses parents, une jeune fille en âge de se marier était autorisée à recevoir un amoureux à la maison les mardi, jeudi, samedi et dimanche soirs. Quand son choix était définitivement arrêté, celle-ci plaçait une pelle devant la porte pour signifier aux autres prétendants qu'il était inutile de demeurer plus longtemps sur les rangs.
- 8 **Ibid.**
- 9 A.S.R., **op. cit.**, pour les années 1886-1891.
- 10 Après des études médicales, Eugène Fiset embrassera la carrière militaire en 1899 à l'occasion de la Guerre des Boers. Il deviendra sous-ministre de la Milice et de la Défense en 1906 et participera, en cette qualité, à la Première Guerre mondiale. À sa retraite, en 1939, il deviendra Lieutenant-gouverneur de la Province de Québec. Croulant sous les honneurs, les titres et les décorations, Sir Eugène n'en avait pas moins conservé toute sa vie un vocabulaire de garnison qui ne laissait pas de stupéfier son entourage.
- 11 Selon le témoignage de Gérard Filion, lui-même originaire de l'Île-Verte et ancien étudiant au Séminaire de Rimouski dans les années 1920 et 1930. Voir de cet auteur **Fais ce que peux**, en guise de mémoires, Boréal, Montréal 1989.
- 12 Cité par Réal Bélanger dans **Wilfrid Laurier, quand la politique devient passion**, Québec et Montréal, P.V.L.-E.R.C., 1986, p.164.
- 13 Les futurs séminaristes revêtaient souvent l'habit ecclésiastique dès le début de leurs classes de philosophie.
- 14 Les lettres d'Olivar à ses correspondants ne nous sont pas parvenues. Mais il a conservé leurs réponses.
- 15 F.O.A., Lettre de Mgr Sylvain à Olivar Asselin, le 9 octobre 1891.
- 16 F.O.A., Lettre de Samuel Bellavance à Olivar Asselin, le 7 novembre 1891.
- 17 F.M.A.G., Lettre de Rieule Asselin à son fils Olivar, le 10 décembre 1891.

Une seigneurie en bois debout

BÉATRICE CHASSÉ

Deuxième partie

Les premiers Rimouskois

Il n'est pas bien long de faire la nomenclature des familles venues à Rimouski, avec le seigneur René Lepage. Pendant une quinzaine d'années, il n'y en eut que deux : celle de Pierre Laurent (devenue Saint-Laurent) et celle de Pierre Gosselin, fils de Gabriel Gosselin et de sa seconde épouse Louise Guillot.

C'est seulement avec l'année 1701, date de l'ouverture des registres de Rimouski, que l'on a la preuve formelle que le petit groupe était installé dans la seigneurie. Que leur présence soit signalée en 1701 ne signifie pas que les pionniers ne soient pas arrivés quelques années auparavant.

Les trois familles originaires étaient reliées par d'étroits liens de parenté. Pierre Laurent et Pierre Gosselin avaient épousé les deux soeurs, Constance et Marie-Madeleine Guérinette. Celles-ci étaient les filles de François Guérinette et de Constance Lepage, soeur de Louis et de Germain Lepage. Les deux couples Laurent et Gosselin étaient établis sur des terres voisines l'une de l'autre, à l'est de l'avenue de la Cathédrale.

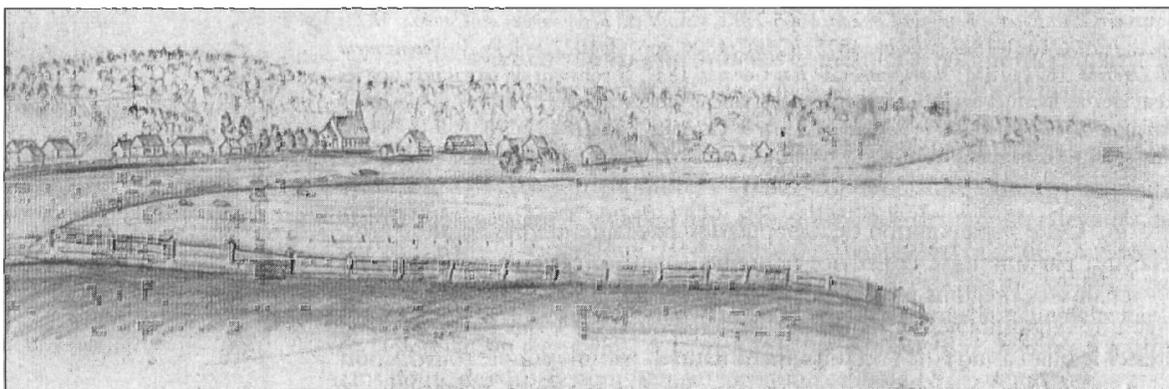
Bernardin Leneuf, Récollet missionnaire, inscrivait les quatre premiers actes au registre de Rimouski, le 31 août et le 1^{er} septembre 1701. Le Père récollet ne s'attardait pas bien longtemps, son principal mandat étant d'évangéliser les Amérindiens de la Baie des Chaleurs et de Miramichi. Les Rimouskois devaient attendre deux ans avant que ne revienne le missionnaire dont la prochaine visite aurait lieu le 7 septembre 1703.

Même laissés à eux-mêmes, les premiers habitants ne manquaient pas de ferveur. Loin de là. Germain Lepage, devenu veuf, vivait alors avec son fils René, dans ce que l'on peut appeler le manoir seigneurial. Très pieux, l'ancêtre, grand-père ou grand-oncle de presque tous les petits Rimouskois, ondoyait les nouveau-nés et assistait les malades à leurs derniers moments. Le dimanche, il réunissait les habitants dans une des salles du manoir, lisait les prières et incitait à l'observation des commandements.

Puis, tous les jours de la semaine, les premiers Rimouskois étaient confrontés à la dure réalité de survivre, surtout pendant les longs hivers laurentiens où ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes. Aucune source ne

mentionne qu'ils aient manqué de quoi que ce soit, au point de vue matériel. Il faut comprendre qu'ils ont vécu dans une abondance toute relative pendant la période des pionniers (± 1700 à ± 1750).

Si, à cette époque, les administrateurs coloniaux désespéraient de la qualité des sols du Bas-Saint-Laurent, les récoltes assuraient tout de même un minimum vital à l'année longue. Puis, il y avait le gibier dans la forêt toute proche et surtout les ressources de la mer. Il est difficile d'imaginer au XX^e siècle l'abondance de la faune maritime dans une nature inaltérée, et cela à la disposition de seulement quelques familles. Tous les premiers Rimouskois ont été des pêcheurs-agriculteurs. Il est souvent fait mention dans les sources de l'époque de la morue, du hareng et du saumon. Très tôt, on mentionne aussi les coques de l'anse aux Coques, encore très abondantes au début du XX^e siècle. De plus, les bois de mer, échoués sur les grèves ou autour de l'île, servaient à chauffer les foyers. Quelquefois, il arrivait aussi que les ressources de la mer étaient pour le moins surprenantes.



Rimouski dans les années 1820. Dessin de Miss Hay (ANC, C 8506).

.....

Le naufrage du navire La Hollande (1709)

Ceux qui connaissaient bien les antécédents de **La Hollande** savaient que ce vieux navire était destiné à faire naufrage, à plus ou moins brève échéance.

La Hollande appartenait à ce genre de voiliers appelés flûtes qui étaient de gros bâtiments de transport aux flancs arrondis. La forme bombée de leur coque permettait d'y entasser une plus grande quantité de marchandises. Mais les flancs de **La Hollande** étaient non seulement arrondis; ils étaient aussi pourris. En 1706, cette flûte ne put rendre son chargement de sel en bon état. Pendant le voyage de la France à Québec, la vétusté du navire entraîna la perte de sa cargaison à cause des trop grandes infiltrations d'eau.

Le gouverneur Vaudreuil et l'intendant Raudot tinrent conseil à ce sujet, **La Hollande** appartenant à la marine française. Consultés, les officiers conseillèrent de ne pas faire repasser leur navire en France; ils ne pouvaient garantir les traversées transatlantiques. Cependant, ils croyaient que le vieux bâtiment était encore bon pour un commerce côtier et se rendrait même jusqu'aux Antilles françaises, mais par beau temps seulement. Les frais des réparations auraient été beaucoup trop onéreux pour le trésor français. Aussi, fut-il décidé de vendre **La Hollande** aux marchands canadiens qui se chargeraient de la radouber.

Antoine Pascault et Philippe Peire faisaient l'acquisition du vieux bâtiment en 1707 et réussissaient à le faire fonctionner pendant deux ans. Mais, le 20 novembre 1709, **La Hollande** venait s'écraser à la pointe de Mille-Vaches, près de ce qui est devenue aujourd'hui la municipalité de Saint-Paul-du-Nord, en face de l'île du Bic, sur la rive nord du Saint-Laurent. Le capitaine Étienne Meunier (Mousnier ou Monnier), les matelots et les passagers sauvèrent leur vie grâce à une chaloupe et à des radeaux sur lesquels ils atteignirent Baie-Saint-Paul. Le curé de cet endroit, Jacques Leblond,

s'employa à secourir les naufragés.

Sur le lieu du naufrage, la coque éventrée laissa échapper sa cargaison consistant en quarts de farine, en paquets de chandelles et en barils de beurre. Le courant se chargea d'éparpiller ces objets jusque sur le cap Chat en Gaspésie. Le seigneur de Rimouski, René Lepage et ses fils s'empressèrent d'aller récupérer les marchandises échappées de l'épave. Ils furent assistés dans les opérations de repêchage par Jean Auger dit le Basque, Étienne Brault dit Pominville, Michel Desrosiers, Michel Dufresne et Guillaume Fortier.

Mais ce n'était pas tout de repêcher les ballots qui flottaient sur le fleuve; il fallait aussi s'assurer d'un droit sur lesdits objets. Louis Lepage de Sainte-Claire, deuxième fils du seigneur de Rimouski, fut très actif pour sauver ses intérêts. Agé de vingt ans à cette époque, il commençait déjà à exercer ses talents d'homme d'affaires. Le 18 mars 1710, il se présentait devant le notaire Chambalon à Québec pour passer un marché avec Antoine Pascault, Philippe Peire et les assureurs de **La Hollande**. Ceux-ci s'engageaient à donner 300 livres en retour des marchandises récupérées et marquées sur une liste préparée par le Sieur Lepage. S'il retrouvait plus d'objets que ceux apparaissant sur la liste, Louis Lepage serait payé en sus des 300\$. Mais celui-ci ne pouvait garantir que les marchandises ne seraient pas gâtées, à cause «*des périls de la mer*». Dans le cas où il se trouverait moins d'objets que ceux énumérés, le prix du marché ne baisserait pas en bas des 300\$. À cet égard, le contrat notarié était très clair et personne ne mettait en doute les qualités d'honnête homme du Sieur Lepage.

Lorsqu'on leur livra les marchandises, les propriétaires du navire et les assureurs furent très mécontents du contrat qu'ils avaient signé. Ils entreprirent des poursuites contre Louis Lepage de Sainte-Claire et contre son père, le seigneur de Rimouski, poursuites qui aboutirent devant le Conseil supérieur et qui ne furent réglées finalement que par une

ordonnance de l'intendant Raudot. De leur côté, les propriétaires soutenaient que les marchandises rapportées étaient de peu de valeur et qu'il y en avait moins que celles énumérées sur la liste (qui n'a pas été conservée). Ils demandaient une diminution sur le prix établi par leur contrat.

Le Conseil supérieur et l'intendant Raudot tranchèrent le litige en faveur de Louis Lepage de Sainte-Claire qui avait représenté son père dans toute cette affaire. Les marchands propriétaires du navire furent condamnés à payer les 300\$, tel que stipulé dans le marché passé devant le notaire Chambalon.

Moins heureux furent les deux habitants Louis et Pierre Boissel, demeurant à Beaumont. Ils avaient été faire la pêche dans le Bas-Saint-Laurent et sur les lieux du naufrage, ils avaient repêché cinq douzaines et demie de chandelles et deux barils de beurre. Comme ils avaient omis d'en faire la déclaration, ils furent accusés d'avoir détourné ces objets à leur profit. Bons princes, les Messieurs du Conseil supérieur leur donnèrent la permission de payer les marchandises repêchées. Les deux frères Boissel furent heureux de régler le litige de cette façon, sur quoi on arrêta toutes les poursuites.

Un troisième frère Boissel avait aussi été impliqué dans cette contestation. Claude Boissel demeurait alors à Mont-Louis et avait repêché six quarts de farine échoués sur le cap Chat, à environ 200 km du lieu du naufrage. Heureusement pour lui, l'affaire ne se termina pas trop mal. Il ne fut l'objet d'aucune poursuite, les farines récupérées «*étant endommagées de pourriture*».

Louis Lepage avait procédé avec beaucoup d'habileté dans cette cause, et en bonne et due forme. D'abord, il avait dressé une liste complète de tous les objets repêchés ou échoués sur les grèves. À ce sujet, sa déclaration assermentée n'a jamais été mise en doute, ses qualités d'honnête homme étant bien établies. Puis il avait été bien inspiré de passer un contrat devant un officier de justice comme le notaire Chambalon. Ce document orienta tous

les débats et amena les membres du Conseil supérieur à trancher le litige en sa faveur.

Louis Lepage de Sainte-Claire devint par la suite prêtre, chanoine et seigneur de Terrebonne. Il ne sera plus question de lui dans cette histoire de la seigneurie de Rimouski. Mais, il mériterait une étude pour lui tout seul, surtout en ce qui a trait à son action dans le développement de la seigneurie de Terrebonne¹.

Il existe beaucoup de documents au sujet de Louis Lepage de Sainte-Claire. Nous ne retiendrons que la concession que lui accordait son père, le 4 août 1711. À cette date, le deuxième fils de René Lepage recevait en partage une terre de douze arpents de front sur toute la profondeur de la seigneurie (2 lieues). Bornée à l'ouest par la rivière Rimouski, cette terre se trouverait aujourd'hui dans la paroisse de Nazareth. Louis Lepage n'y dirigea aucun établissement. Très tôt, il quitta notre région avec son frère Germain qui devint arpenteur. Ces deux fils du seigneur n'eurent aucune influence sur le développement de Rimouski.

Le site du premier manoir seigneurial

La bande de terre située sur la rive droite de la rivière Rimouski était concédée par le seigneur René Lepage à son fils aîné, Pierre Lepage de Saint-Bernabé (sic). (Sans doute, estimait-on à cette époque-là que ça faisait plus chic de dire Saint-Bernabé et non Saint-Barnabé).

La terre de la rive droite, concédée devant le notaire Chambalon le 4 août 1711, avait la même profondeur de deux lieues que la concession de la rive gauche accordée au fils Louis, le même jour. Mais malheureusement, on ne connaît pas précisément la largeur de la concession primitive, à droite de la rivière. L'acte notarié donne comme borne, du côté de l'est, la ligne de séparation avec le domaine seigneurial (où est actuellement le Musée régional). Dans un document subséquent, nous apprenons que le

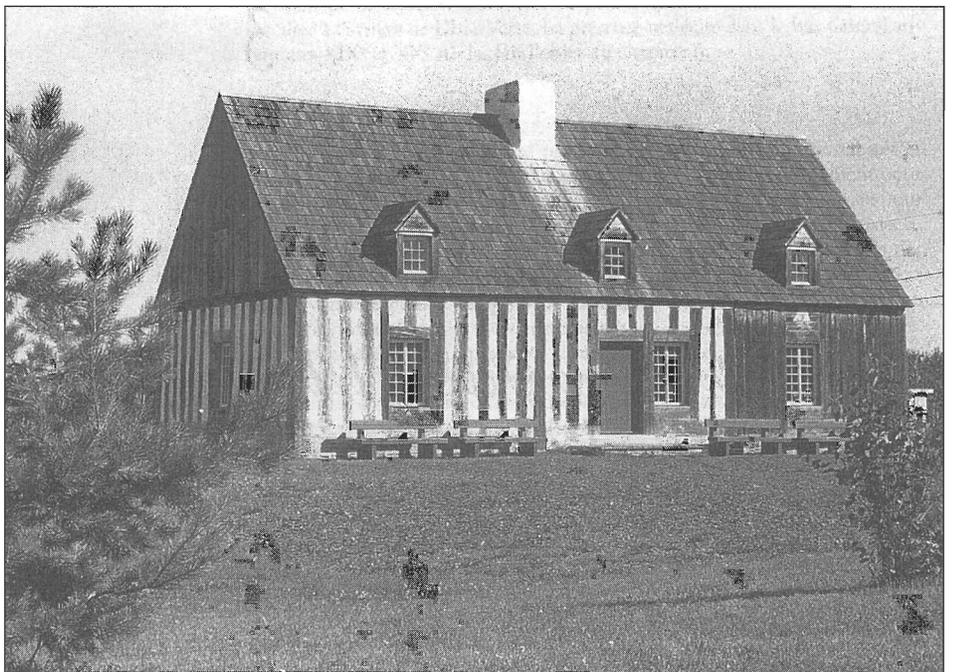
front de cette terre accordée au fils aîné était d'environ vingt arpents. Du côté de l'ouest, cette concession avait comme borne la rivière Rimouski, «*en remontant dans la profondeur des bois*» jusqu'à un ruisseau appelé plus tard le ruisseau Boucher «*précisément jusqu'à la fourche que fait l'ancien cours dudit ruisseau*». Puis la ligne de séparation s'enfonçait dans les bois jusqu'à la profondeur de deux lieues, à partir du bord du fleuve.

Ce terrain a toujours été conçu par les Rimouskois comme étant le site du manoir seigneurial. En fait, il le deviendra, mais seulement à partir de ± 1740. Au moment de la concession, en 1711, le site n'était pas encore bâti. Pierre Lepage de Saint-Barnabé (ou Bernabé) était alors âgé de 24 ans et sur le point d'atteindre sa majorité. Lors de son aveu et dénombrement de 1724, nous apprenons pour la première fois qu'il existait sur le site une maison bâtie certainement entre 1711 et 1724. Par ailleurs, nous savons que le Sieur de Saint-Barnabé épousait Marie Trépanier, le 12 juillet 1716. L'épouse était la fille de François Trépanier et d'Anne Lefrançois de Château-Richer. Il est probable que le futur seigneur de

Rimouski ait fait bâtir maison à l'occasion de son mariage.

Il est facile d'imaginer la beauté du site, à l'époque des pionniers. Avant la construction des ponts, avant les installations de la compagnie Price, la nature était partout maîtresse de l'horizon. Il ne faut pas oublier que le débit des cours d'eau était beaucoup plus important à cette époque-là. À marée haute, le confluent de la rivière devait présenter une image ineffaçable. Au XIX^e siècle, ce terrain est devenu la propriété de la famille Tessier, après avoir servi de domaine aux seigneuressees Drapeau.

L'emplacement occupé par le seigneur René Lepage et sa famille lors de leur arrivée à Rimouski était situé aux alentours du Musée régional. Là se trouve le site le plus ancien, le plus historique de la ville. Nous connaissons pour la première fois la description du manoir par l'aveu et dénombrement de 1724. Cette construction mesurait alors 22 pieds par 52, en pieds français, ce qui donne 23 pieds et demi par 55 et demi, en pieds anglais, (ou 7 m X 17, les mesures des aveux et dénombremments sont exactes, à peu de choses près). C'était un bâtiment de dimensions



La maison Lamontagne à Rimouski-Est constitue peut-être le seul témoignage architectural du Régime français au Bas-Saint-Laurent (tirée du livre **Histoire du Bas-Saint-Laurent**, Québec, IQRC, 1993).

imposantes construit moitié de colompage, moitié de pièce sur pièce. Le terrain attenant à cette résidence mesurait 15 arpents de front à prendre depuis l'avenue de la Cathédrale en allant vers l'ouest, et sur toute la profondeur de la seigneurie. (875 m X 10 km). Il est impossible de préciser l'emplacement du manoir sur cet immense terrain. Je ne crois pas que l'archéologie pourra aider à ce point de vue, étant donné qu'il s'agit d'une construction de bois et que le site a été plusieurs fois remanié.

Les documents manuscrits ne donnent pas tout et quelquefois, nous sommes réduits à faire des extrapolations. Je vais me permettre d'exprimer certaines considérations personnelles basées sur mon expérience alors que je travaillais aux Affaires culturelles à la restauration des monuments historiques, considérations que j'expose ici sous toute réserve.

Le manoir d'origine aurait été situé non loin de la rue Saint-Germain, au sud de celle-ci et un peu plus à l'ouest du Musée régional. À chaque construction sur le site, on aurait tiré un peu plus vers l'est: d'abord le manoir, puis l'église de 1790, puis l'église de 1824 (ou le Musée actuel). L'habitation du seigneur décrite en 1724 aurait été construite en deux temps. La partie de pièce sur pièce serait le premier bâtiment du site, lequel aurait servi aux besoins de la famille dès l'arrivée à Rimouski. Puis, à une date ultérieure (1712?), on aurait ajouté une allonge de colompage. Cette allonge appelée chapelle et même église par les témoins du temps aurait été affectée aux besoins du culte, mais seulement occasionnellement. On sait que le missionnaire passait, le plus souvent, une fois par année. À cette époque-là, les Pères disposaient de chapelles portatives dans lesquelles ils mettaient tout le nécessaire pour célébrer le sacrifice de la messe. Ils auraient utilisé l'allonge pour réunir les fidèles. Mais, cette partie du bâtiment ne pouvait rester désaffectée un an, deux ans et même trois ans. La «chapelle» aurait servi pour

les besoins de la famille, pour les prières dominicales ou pour les rencontres sociales.

En bâtissant sur le site du Musée régional, René Lepage s'établissait juste à côté de la concession primitive de Rimouski. Il devenait de plus en plus évident que celle-ci était bornée à l'est par la rivière. Cependant, cette situation sera corrigée un demi-siècle plus tard, par Pierre Lepage de Saint-Barnabé. En 1751, on ajoutera une lieue et demie aux deux lieues de front que comptait la concession primitive. Comme l'augmentation se trouvait juste en face de l'île, on désignera le petit hameau de Rimouski sous le nom de Saint-Barnabé, pendant tout le régime français.

Le registre de l'état civil

Pendant toute la première décennie (1701-1710), les noms mentionnés au registre de l'état civil sont ceux des Lepage, des Laurent et des Gosselin. Il n'y a qu'une seule exception: on note la présence de Jean Auger dit le Basque. Celui-ci agissait comme parrain, le 26 juillet 1709, au baptême de Cécile âgée de 7 mois, fille de Pierre Gosselin et de Marie Guérinette (ou Garinet). Le Père Florentin de Belleroche, missionnaire récollet, officiait à la cérémonie du baptême. Nous savons que Jean Auger est décédé en 1712, en terre rimouskoise où aucun membre de sa famille ne l'accompagnait.

Le 2 juillet 1710, le Père Florentin conférait le sacrement de baptême à Paul, âgé de six mois, fils du seigneur René Lepage et de Marie-Madeleine Gagnon. Celui qui deviendra Paul Lepage de la Molaie sera un des artisans de la prime histoire de Rimouski. À son baptême, on lui donna comme parrain (Philippe?) Rageot, prêtre, et comme marraine, Constance Guérinette, épouse de Pierre Laurent. Monsieur Rageot était le fils de Gilles Rageot, greffier et notaire royal de Québec.

Au cours de la seconde décennie, les trois premières familles commen-

çaient à avoir de la compagnie. Je donne ici la liste des pionniers, avec la date de la première mention de leurs noms au registre. Il faut considérer qu'ils sont probablement arrivés avant cette date: il faut aussi considérer la présence de certains de ces Rimouskois comme occasionnelle.

1712: Étienne Pominville, François Beaulieu, Louis Laneau, Michel Desrosiers.

1714: Charles de Louvière, Jean Moreau, Marie L'Heureux.

Charles de Louvière était certainement un «occasionnel». Je n'ai pas réussi à rattacher son nom nulle part, que ce soit avec les familles de Rimouski ou d'ailleurs. Le 6 juillet 1714, le Sieur Charles de Louvière agissait comme parrain au baptême de Marie-Anne née le même jour, fille de René Lepage et de Marie-Madeleine Gagnon. M. Auclair, curé de Kamouraska officiait à la cérémonie.

1716: Martin Lamothe et Étienne Rondeau.

1717: Noël Pineau, Gabriel Côté, Charles Trépanier.

1718: Jean Guy et Joseph Saintonge.

1720: Joseph Gasse, Jean-Baptiste Roy, Jean Delasse dit Lafleur.

Pour connaître l'emplacement des terres des premiers concessionnaires, il faudrait voir la carte que j'ai dressée à ce sujet, publiée dans la **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent** de janvier 1995.

Durant les deux premières décennies (1701-1720), 47 baptêmes ont été enregistrés dans la chapelle de Rimouski dont 10 ont été conférés à des Amérindiens qui constituaient certainement une population flottante. Comme il n'y a eu aucun décès d'enfants pendant cette période, 37 jeunes Rimouskois, âgés de 0 à 20 ans, sont venus s'ajouter au contingent des familles immigrantes. Ces jeunes qui ne connaissaient pas d'autres horizons que l'île Saint-Barnabé, avaient emporté avec eux, à leur naissance, un gage d'enracinement sur la terre rimouskoise.

Le nombre des mariages est beaucoup moins impressionnant. Pendant la période que nous étudions, il n'y en eut que six dont trois seulement furent contractés entre Canadiens : Pierre Gosselin et Marie Guérinette (1^{er} septembre 1701), Michel Desrosiers et Marie-Jeanne Moreau (28 mai 1716), Jean Delasse dit Lafleur et Marie-Joseph Gasse (3 décembre 1720).

Le mariage de Michel Desrosiers est intéressant parce qu'il unissait deux Rimouskois pure laine. S'il n'est pas arrivé en même temps que les trois premières familles, Michel Desrosiers dit Dutremble les a suivies de bien près. Nous avons vu qu'il avait rescapé des objets flottants, après le naufrage de **La Hollande**, en novembre 1709. En 1712, il avait assisté aux funérailles de Jean Auger dit le Basque. À son mariage, le 28 mai 1716, il unissait sa

destinée à Marie-Jeanne Moreau, sa petite voisine, fille de Jean Moreau et de Marie-Anne Rodrigue, habitants de Rimouski. Monsieur Auclair, curé de Kamouraska recevait leur consentement mutuel et à la cérémonie se trouvaient réunis des Rimouskois de souche: René Lepage «*seigneur dudit lieu*», Pierre Lepage de Saint-Barnabé, Pierre Laurent et Pierre Gosselin.

Le 4 septembre 1720, le Père Gélase de Lestage, Récollet missionnaire bénissait deux mariages entre Amérindiens que l'on ne désignait que par leur prénom. Ce jour-là, Philippe et Catherine, Antoine et Madeleine «*sauvages malécites*» recevaient la bénédiction nuptiale. Dans les deux cas, les Sieurs Lepage agissaient comme témoins.

Quant à Étienne Pominville que l'on compte parmi les Rimouskois de la

première heure, il n'avait pas attendu la bénédiction de qui que ce soit pour unir sa destinée à Marguerite, «*sauvagesse*». Mais, l'autorité ecclésiastique ne l'entendait pas ainsi, «*son mariage n'ayant pas été célébré selon la forme prescrite par le ST Concile de Trente*». Le 15 octobre 1718, son union était «*ratifiée*» par le Père récollet Michel Bruslé «*selon les ordres de*

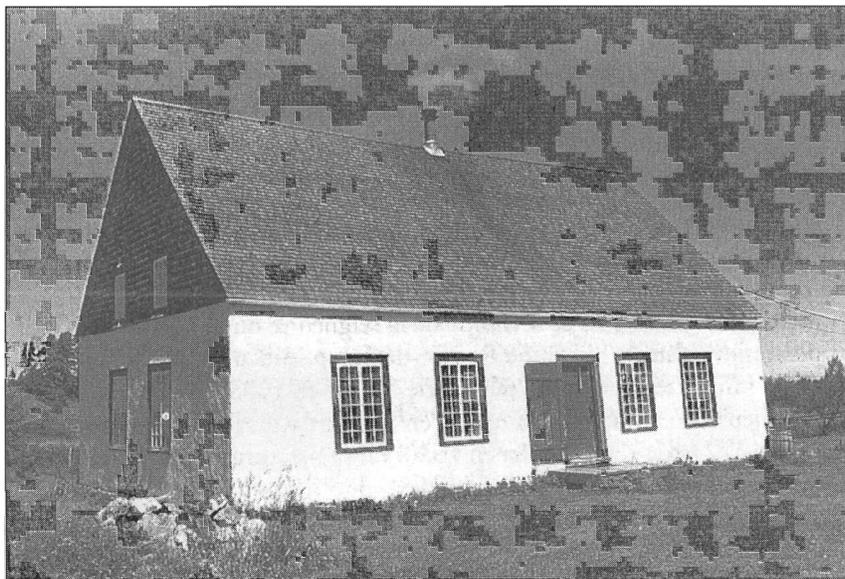
l'hiver de 1702-1703, emporta une partie de la population citadine. En 1713, même la cour de Versailles, avec tous ses médecins, ne réussit pas à sauver le dauphin, la dauphine et l'héritier présomptif. Rimouski qui se trouvait éloigné des centres urbains fut épargné par ces fléaux. On ne connaissait par de remède contre la maladie, mais on savait qu'il fallait fuir les lieux contaminés et respirer l'air pur de la campagne. Ces conseils donnèrent d'excellents résultats à Rimouski, pendant cette période.

La génération des pionniers

Les Pères récollets se sont acquittés de la tâche d'apporter les services religieux à la petite population de Rimouski, pendant toute la période du seigneur René Lepage. Le plus assidu, le Père Michel Bruslé a abordé sur nos grèves en 1706, 1707, 1708,

1712, 1718 et 1719. Le passage du missionnaire donnait lieu à toute une fête. Avec les secours religieux, le Père apportait les nouvelles de Québec; les habitants trouvaient en lui un confident, un ami. Mais le missionnaire ne s'attardait pas longtemps, son principal objectif étant de se rendre à la Baie des Chaleurs et à Miramichi où il s'appliquait à catéchiser les Indiens micmacs. Accompagné de guides canadiens ou amérindiens, le Père récollet gagnait le Nouveau-Brunswick par la rivière Mitis. Puis, au moyen de portages et par un réseau de lacs et de rivières, il atteignait Restigouche, Bathurst et Miramichi où il pouvait séjourner toute une saison.

L'on comprend que cela fut un véritable coup de chance pour René Lepage de Sainte-Claire de pouvoir compter sur l'assistance du Père Michel



La maison Côte à Saint-Anaclet, construite vers 1790 (tirée du livre **Histoire du Bas-Saint-Laurent**, Québec, IQRC, 1993).

«*monseigneur notre Évêque*» (Mgr de Saint-Vallier).

Le nombre des mortalités pour la période de 1701 à 1720 est quasiment providentiel. On ne compte que deux décès d'adultes: celui de Jean Auger dit le Basque (13 janvier 1712), âgé d'environ 30 ans et celui du seigneur René Lepage de Sainte-Claire (4 août 1718), âgé d'environ 58 ans. Ce qui est extraordinaire pour cette époque, c'est qu'il n'y eut aucun décès d'enfants. Comme le registre nous apprend que 37 Rimouskois ont reçu la baptême entre 1701 et 1720, cela donne un bilan de 35 personnes, sans compter les familles immigrantes.

Ce qui est non moins extraordinaire pour les deux premières décennies, c'est qu'il n'y eut pas de maladie épidémique. À Québec, la petite vérole qui se propagea pendant

.....

Bruslé. Celui-ci passait à Rimouski le 4 août 1718, alors que le seigneur était à ses derniers moments. Le Père qui se dit «*récollet missionnaire des sauvages de Miramichy passant par la paroisse ST.Germain de Rimouski*» administra le sacrement d'extrême-onction et procéda à l'inhumation de celui qui était devenu un ami. On ensevelit le corps du seigneur de Rimouski, le même jour, «*dans l'église de la paroisse ST.Germain proche le marche-pied de l'autel au milieu de l'église*».

René Lepage avait réalisé une bonne partie de ses rêves de jeunesse, même s'il n'avait pas accédé à la noblesse. Le seigneur de Rimouski avait ajouté la particule «de» et un second patronyme à son nom. Il ne faisait pas partie pour autant de la classe privilégiée de l'ancienne France, car aucun titre de noblesse n'était attaché à la terre possédée en seigneurie. Pour accéder à la classe sociale supérieure, il fallait des lettres d'anoblissement signées de la main du roi et on méritait ces lettres à la suite des actions d'éclat accomplies au service du souverain. Les Couillard de Lespinay, de la Rivière-du-Sud ont réussi à obtenir de telles lettres, tandis que Nicolas des Bergères de Rigauville, de Bellechasse, n'y est pas parvenu.

Même si les seigneurs Lepage n'ont jamais décroché de titre de noblesse, cela ne leur enlève pas leurs mérites. Bien au contraire, ils tiennent parfaitement bien leur place auprès des seigneurs colonisateurs de notre pays. La seigneurie était tout de même une voie d'accession à la classe privilégiée de l'ancienne France. Elle permettait aussi de gravir quelques marches au-dessus des autres habitants; cela paraissait surtout à l'église où les droits honorifiques étaient le plus marqués.

René Lepage a eu le courage de tenir feu et lieu au milieu de ses censitaires pendant les heures difficiles de l'établissement à Rimouski. Il a profité avec ses habitants d'une bonne sécurité matérielle et il a partagé avec eux un vaste territoire de chasse et de pêche qu'ils n'ont pas manqué

d'exploiter. D'une certaine façon, il y avait des avantages à vivre éloigné du cœur de la Nouvelle-France.

Il est vrai, comme le mentionne Antonio Lechasseur et Jean-Charles Fortin dans **Histoire du Bas-Saint-Laurent**, que «*les termes marginalité et périphérie ne correspondront jamais plus à la réalité bas-laurentienne avec autant de véracité que durant cette période de l'histoire régionale*». Je ne mets pas en doute non plus les vertus de nos ancêtres dont on a beaucoup parlé. Cependant, je crois que les pionniers ont vécu pleinement la vie qu'ils ont choisie de vivre et qu'ils ont été heureux, enfin en autant qu'on peut l'être sur cette terre.

Le genre de vie des premiers Rimouskois se situait entre celui des coureurs de bois et celui des habitants des vieilles seigneuries. Le chemin du roi s'arrêtait alors à Kamouraska. On ne peut compter combien de fois René Lepage a pu faire le trajet entre Rimouski et l'île d'Orléans, mais on peut présumer que ces voyages, en embarcation légère, ont été très nombreux. Les contacts avec les habitants de la seigneurie voisine de Trois-Pistoles, évidemment par la voie maritime, commençaient aussi à être fréquents. Les pionniers vivaient sûrement avec le canot ou la barque sur le bord de la grève.

Mais à l'inverse des coureurs de bois poursuivis par les foudres cléricales, les premiers Rimouskois pouvaient vivre en paix avec leur conscience. Le missionnaire abordait presque annuellement sur nos grèves, et grâce à lui, les pionniers avaient la faculté de goûter les fruits d'une paix spirituelle. Au point de vue matériel, on ne relève aucune mention d'une disette ou d'un manque quelconque des biens essentiels à la vie, pendant les années d'établissement. Avant tout, ce qui nous laisse croire au bonheur des premiers habitants, ce sont les statistiques vitales. Qu'il n'y ait eu que deux décès entre 1701 et 1720, aucune épidémie et aucune mortalité infantile, cela tient presque du miracle. Une population jeune et en santé était

certainement le meilleur gage d'avenir.

René Lepage de Sainte-Claire avait abandonné une petite sécurité matérielle pour conquérir de nouveaux horizons. Après lui, Pierre Lepage de Saint-Barnabé va récolter le fruit des efforts faits par son père et se rendre plus loin ainsi que le destinait sa place de fils aîné de bonne famille.

Notes

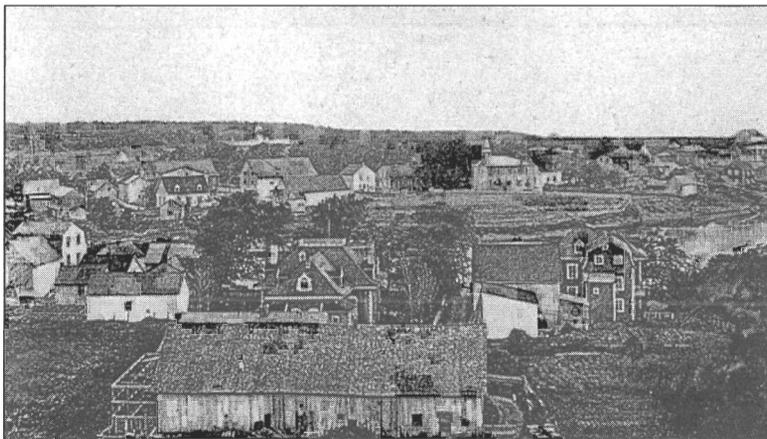
- 1 Voir sa biographie dans le **Dictionnaire biographique du Canada**, vol.III.

.....

Matane en 1882, à l'arrivée de mon grand-père paternel

CLÉMENT FORTIN, AVOCAT*

Au cours de mes recherches sur les origines de ma famille, je me suis demandé ce qui avait amené mon grand-père Fortin à Matane. En remontant à la source, j'ai eu le plaisir d'étudier l'histoire de Saint-Simon, son village natal. J'étais curieux de savoir de quoi avait l'air cette paroisse à l'époque où il l'avait quittée. Et Rimouski, la paroisse d'origine de ma grand-mère. Comment mes grands-parents s'étaient-ils connus?



Carte postale, publiée par Thomas McKinnon, montrant une vue de Matane au début du siècle. À l'arrière-plan, l'école Modèle surplombe la rivière. Au fond, sur la gauche, tout en blanc, le couvent des Soeurs coiffé d'un campanile (collection Clément Fortin).

Qu'en était-il de Matane, leur village d'adoption, à cette époque? Voilà quelques-unes des interrogations auxquelles je tente de répondre dans les pages qui suivent.

La morue abondait sur la côte nord de la Gaspésie et particulièrement aux abords de Matane. À la recherche d'un revenu d'appoint, des gens de la Côte-du-Sud et du Bas-Saint-Laurent¹ profitaient de la montaison pour y pêcher². Ils venaient en goélette. Certains amenaient leur famille. D'autres venaient seuls. Plusieurs épousèrent des filles de la Gaspésie et y établirent leur domicile.

Cette migration avait commencé bien avant le prolongement du chemin du Roi jusqu'à Matane vers 1850. La pêche était encore, à l'époque, l'un des principaux attraits qu'offrait la côte nord de la Gaspésie. Une fois sur place, certains se sont trouvés un gagne-pain autre que la pêche. Par bonheur, il y avait des terres à défricher et à cultiver. Mais l'exploitation des richesses de la

forêt deviendra au tournant du siècle la principale activité économique de Matane.

Natif de Saint-Simon, Achille, le frère aîné et le parrain de mon grand-père, serait arrivé à Matane vers 1870, soit vingt ans après l'ouverture du chemin du Roi jusqu'à Matane. Il ne m'a pas été possible d'établir précisément ce qui l'a amené à Matane.

En 1882, mon grand-père Onésime-Élisée arrive à Matane. Agé de onze ans, c'est chez son frère Achille, déjà installé au Pied-de-la-Côte³, que cet adolescent apprendra le métier de ferblantier (c'était l'école d'Arts et Métiers de l'époque).

Saint-Simon, le village natal d'Onésime-Élisée

Tout comme son frère Achille, Onésime-Élisée est né à Saint-Simon. Cette paroisse a d'abord été créée le 21 juin 1828, sous le nom de la Baie du Ha Ha. Comme Matane, Saint-Simon est

devenu une municipalité en 1845. Avec ses quelque 798 habitants au tournant du siècle⁴, Saint-Simon ne fait pas exception aux autres paroisses qui s'égrènent le long du littoral du Bas-Saint-Laurent. Les Saint-Simonais, comme tous les autres habitants de l'époque, s'occupent principalement d'agriculture. Ce n'est qu'accessoirement qu'ils s'adonnent à la pêche. Ils la pratiquent d'abord pour nourrir leur famille et pour fertiliser

leurs terres. Même si Saint-Simon est avant tout un pays agricole, il s'y trouve quelques scieries et meuneries familiales⁵.

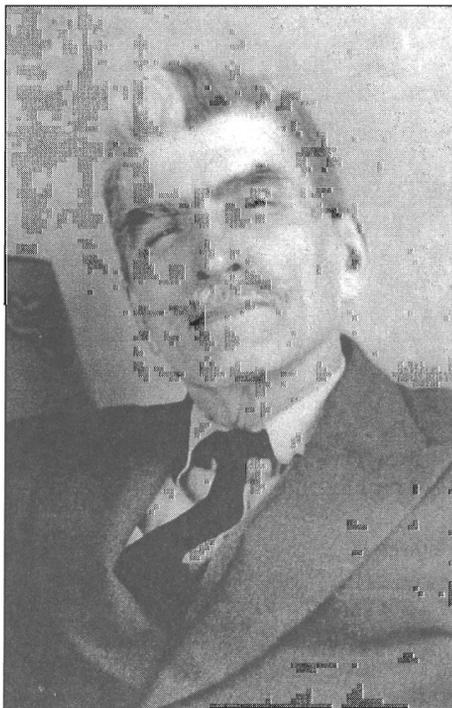
En 1856, le Conseil municipal accorde le droit de passage à l'Intercolonial, mais on ne commencera les travaux qu'en 1869. Enfin, l'Intercolonial traverse le village de Saint-Simon à quelques arpents au sud du chemin du Roi pour arriver à Rimouski le 2 août 1873⁶. Construite vers 1880, la gare de Saint-Simon joue dès lors un rôle important dans l'économie locale. Les producteurs agricoles peuvent plus aisément écouler leurs produits sur les grands marchés.

À cette époque, Saint-Simon bénéficie des services de professionnels et de gens de métier: deux notaires, un huissier, deux forgerons, un tanneur, un charron, un ferblantier, plusieurs menuisiers, etc. Achille aurait vraisemblablement appris son métier dans son village natal avant de s'installer à Matane.

Ma grand-mère Marie-Adèle Lepage⁷ a enseigné à Saint-Simon, vers 1890 jusqu'à son mariage en 1894⁸. Elle avait accompagné sa soeur Emma de neuf ans son aînée. L'école Modèle⁹ où elles ont enseigné était alors située à l'actuel numéro civique 16, rue Principale. C'est à Saint-Simon que mes grands-parents se sont connus.

Mais contrairement à Matane et à Rimouski, Saint-Simon n'est pas né d'une rivière à l'embouchure de laquelle on pouvait établir des scieries. Aussi, Saint-Simon demeurera une paroisse principalement agricole.

Marcel Fortin, le père d'Onésime-Élisée, cultivait la terre. Le jeune Onésime-Élisée ne prisant guère les travaux de la ferme devait chercher ailleurs un gagne-pain. Grâce à son frère qui l'y avait précédé, Matane lui offrait la chance de bien gagner sa vie.



Onésime-Élisée Fortin en 1945 quelques mois avant son décès (collection Clément Fortin).

L'organisation paroissiale de Matane

La mission de Matane bénéficie des services d'un prêtre résidant depuis



La maison qu'Onésime-Élisée Fortin et sa famille habitaient jusqu'à leur déménagement à l'automne de 1905. Elle est sise aux actuels numéros civiques 69 et 71, avenue d'Amours, à l'angle de la rue Saint-Luc (collection Clément Fortin).

1845. Mais ce n'est qu'en 1861 que la paroisse Saint-Jérôme obtiendra son érection canonique. C'est Luc Rouleau qui, à l'arrivée d'Onésime-Élisée, en est le curé. Deux ans plus tard, Narcisse Lévesque le remplacera.

La première église en pierre a été érigée dans le jardin du presbytère actuel et faisait face au fleuve. On ne la paracheva jamais. En 1871, la foudre s'abattit sur le clocher et déchira toute la façade. On décida, en 1886, de reconstruire une deuxième église en pierre sur le même emplacement que l'église actuelle. Matane fait partie de l'évêché de Rimouski. Siège épiscopal depuis 1867, Rimouski accède au statut de ville deux ans plus tard. Avec ses quelque 1800 habitants au tournant du siècle et ses édifices religieux dont un séminaire, cette agglomération, la plus importante après Rivière-du-Loup, prend des allures de centre diocésain.

La mise en place d'une infrastructure

Constitué en municipalité en 1845 et accessible via le chemin du Roi, vers 1850, Matane prend dès lors un essor remarquable. En effet, devenu accessible autrement qu'à pied ou en goélette, Matane connaît une véritable

explosion démographique. En 1882, cette municipalité compte près de 2700 âmes¹⁰.

On aurait construit le premier pont sur la rivière Matane vers 1850 pour le prolongement du chemin du Roi. Ce pont enjambe la rivière en aval du barrage.

L'industrie du sciage

Pour faciliter le flottage du bois, un barrage régularise le débit des eaux de la rivière Matane. Il permet aussi d'utiliser cette force hydraulique pour actionner une scierie construite aux abords de la rivière, sur la rive ouest, et un moulin à carder la laine et à moudre le grain construit, en 1842, sur la rive opposée. La compagnie Price fera l'acquisition de la meunerie vers 1901¹¹.

En 1879, la débâcle emporte ce pont, et un incendie ravage la scierie qu'Élie Généreux exploite pour le compte de la compagnie Price. Cette année s'avère éprouvante pour les habitants de ce village qui voient leur gagne-pain s'envoler en fumée et leur pont emporté par la débâcle.

On rebâtit la scierie sur le même emplacement. Pour l'actionner, on y installe une génératrice. On reconstruit un autre pont au même endroit qui sera

.....

aussi arraché par les glaces au printemps de 1895. Un dégel printanier catastrophique pour les Matanais, car, outre le pont, la débâcle emporte le barrage, la dalle¹² que certains appellent aussi *flume*¹³, des bômes¹⁴ et une grande quantité de billes de bois¹⁵.

La scierie et le moulin à farine incitent des travailleurs à s'installer dans ce voisinage. Ce pôle d'attraction donne naissance à une agglomération dont le poids démographique impose dès lors une nouvelle dimension au village¹⁶.

Tout comme à Matane, les scieries de Price Brothers, notamment, aux abords de l'embouchure de la rivière Rimouski, constitueront un pôle d'attraction pour les journaliers¹⁷.

L'organisation scolaire

Jusqu'à cette époque, Matane n'a qu'une seule école¹⁸. Elle est située dans la rue Édouard (devenue plus tard l'avenue Saint-Jérôme en l'honneur du saint patron de la paroisse) qu'on appelle aussi la grand-rue. Mais pour faire leur cours classique, les garçons de Matane doivent s'inscrire au Séminaire de Rimouski. À l'époque, ce cours est d'abord réservé aux futurs prêtres.

En 1883, soit un an après l'arrivée d'Onésime-Élisée, les Soeurs du Bon-Pasteur fondent un couvent à Matane. En mourant, Laurent-Nazaire Blais, un ancien marchand de Matane qui s'était retiré à Québec, leur lègue, à cette fin, sa maison de style anglo-normand sise à l'est de la rivière et une partie de sa fortune¹⁹. En 1890, Édouard Lacroix, un autre riche marchand de Matane qui s'était retiré à Québec, fait don aux Soeurs de sa maison sise dans l'avenue Saint-Jérôme. En y construisant leur couvent, en 1895, les Soeurs réalisaient leur désir de se rapprocher de l'église. De plus, avec l'établissement d'une bibliothèque paroissiale dès 1869, l'activité culturelle s'intensifie²⁰. Au cours de 1896-1897, on construira une école Modèle sur l'emplacement où se trouve l'ancien bureau de poste²¹.

L'organisation judiciaire et politique

En 1869, on décide de scinder en deux la seconde division d'enregistrement de Rimouski. Matane devient dès lors une division d'enregistrement (qu'on appelle maintenant «circonscription foncière»). On construit un palais de justice pour y loger, à compter de 1870, le bureau d'enregistrement (qu'on désigne maintenant sous le nom de «bureau de la publicité des droits»). La cour de Magistrat vient y siéger à compter de 1873 et la cour de Circuit, en 1879²². La cour d'Échiquier y tient aussi des audiences. Cette structure administrative préparait Matane à assumer le rôle de chef-lieu de comté.

En 1882, Matane fait partie de la circonscription électorale de Rimouski tant au fédéral qu'au provincial. Pour fins de représentation à la législature (qu'on désigne maintenant sous le nom d'Assemblée nationale), Matane s'en détachera en 1890 pour former sa propre circonscription électorale. Il faudra attendre en 1911 pour assister au même phénomène pour fins de représentation électorale au fédéral.

Le télégraphe, le téléphone, l'électricité et la voie ferrée

Le téléphone ne s'implantera pas véritablement à Matane avant 1898²³. On construira les lignes téléphoniques parallèlement à celles de la Great North Western Telegraph qui, comme son nom l'indique, exploitait déjà un service de télégraphie.

En reconstruisant la scierie et en installant une génératrice pour l'actionner on peut alimenter aussi en électricité quelques employés clés. Cependant, les Matanais devront s'éclairer à la lampe à l'huile encore plusieurs années avant de bénéficier des bienfaits de l'électricité, car l'électrification ne se fera qu'à compter de 1921 par la Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent²⁴.

Le prolongement de la voie ferrée jusqu'à Matane ne sera terminé qu'en

1910²⁵ alors que l'Intercolonial dessert Rimouski depuis 1873.

Les maisons de crédit

À l'arrivée de mon grand-père, il n'y a pas de maisons de crédit à Matane. Ce sont les marchands surtout qui jouent les banquiers. La vente à réméré²⁶ constitue l'outil de crédit utilisé à l'époque. Quelques marchands deviennent de riches propriétaires terriens. Ce n'est que le 3 octobre 1906 que la Banque nationale ouvrira une succursale à Matane. Il faudra attendre le 20 août 1911 l'établissement d'une Caisse populaire à Matane dont Onésime-Élisée sera l'un des fondateurs²⁷.

La disette et un cataclysme

Peu de temps après l'arrivée d'Onésime-Élisée, une grande disette sévit en Gaspésie à la suite de mauvaises récoltes²⁸. Celles-ci ne font qu'ajouter aux misères d'une crise économique mondiale qui se fait sentir dans la province de Québec depuis 1874. De 1883 à 1885, le monde occidental connaît une autre crise qui provoque la faillite de banques en France, en Angleterre et aux États-Unis. Comme son économie n'est pas encore entièrement intégrée à celle des autres pays occidentaux, la province de Québec n'est heureusement pas trop touchée par cette crise.

En novembre 1884, soit deux ans après son arrivée, Onésime-Élisée sera témoin d'un raz de marée accompagné d'une grande tempête de neige qui sèmera la désolation sur toute la côte du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie. Pour donner une idée de l'ampleur de ce sinistre, à Baie-des-Sables, vingt-six maisons seront emportées par ce raz de marée²⁹.

L'apprenti-ferblantier

Au décès de son frère Achille, Onésime-Élisée a dix-neuf ans. Comme il n'a pas atteint l'âge de la majorité - elle était fixée à vingt et un ans à



Marie-Adèle Lepage en 1950 (collection Clément Fortin).

l'époque -, son père intervient dans un acte notarié pour lui permettre d'acquérir une maison au pied de la côte Saint-Luc (connue plus tard sous le numéro civique 158 avenue d'Amours, à l'angle de l'avenue d'Amours et de la rue de la Marée). Onésime-Élisée en prend possession le 1^{er} juillet 1890 et y établit une boutique de ferblantier et une quincaillerie³⁰.

Le 8 janvier 1894, Marie-Adèle, âgée de vingt ans, épouse Onésime-Élisée, de deux ans son aîné. En 1895, ils emménagent dans une maison sise à l'angle de l'avenue d'Amours et du pied de la côte Saint-Luc. À l'automne de 1905, ils s'installent dans la rue Édouard (devenue plus tard l'avenue Saint-Jérôme).

Matane doit d'abord son existence à sa rivière qui lui a fait don d'un magnifique havre naturel. Il ne faut pas s'étonner que Cartier et Champlain l'aient décrite avantageusement. Cet accès facile à la mer a favorisé la pêche et a permis surtout l'exploitation des richesses forestières. Avant même d'être relié au reste du pays par le chemin du Roi et la voie ferrée, Matane était déjà formé en municipalité.

Hélas! Matane est à la fois trop près de Rimouski et trop loin de Québec. Pour survivre, il aura toujours à résister à la force d'attraction du siège épiscopal. Comme à l'époque tout s'articulait autour de la structure de l'Église, Matane aura été laissé pour compte dans plusieurs domaines dont celui de l'éducation. En vérité, il lui faudra attendre jusqu'en 1953 pour que s'ouvre une section classique pour les garçons³¹ et jusqu'en 1963 pour que les filles puissent faire une première classe d'éléments latins³². Tous les Matanais de ma génération ont dû s'exiler pour poursuivre leurs études. Quelques-uns seulement sont revenus s'installer à Matane. Les autres sont allés rejoindre la «diaspora gaspésienne», c'est-à-dire toutes ces Gaspésiennes et tous ces Gaspésiens disséminés au quatre coins du monde.

Mon grand-père est décédé en août 1945 au moment où on inaugurait le Congrès eucharistique. Cette grande manifestation religieuse soulignait le 100^e anniversaire de l'arrivée d'un prêtre résidant à Matane et coïncidait avec la fin de la guerre. Il n'a pas connu les difficultés économiques que Matane devait surmonter quand Hammermill Paper et Price Brothers plièrent bagage à la fin des années 1950.

Grâce à l'audace et à la ténacité de ses entrepreneurs, un traversier assure aujourd'hui une liaison maritime avec la Côte-Nord: Matane-Baie-Comeau et Matane-Godbout. De plus, un nouveau port de mer a permis de construire une voie ferrée sur le Saint-Laurent³³. Dès lors, la mise en service d'un traversier-rail reliant Matane à la rive nord marquait la réalisation d'un

projet qui avait pris naissance au milieu des années 1950. Par bonheur, d'autres industries comme les Cartons Saint-Laurent (ci-devant la Compagnie Internationale de Papier) et la Donahue ont pris la relève de Price Brothers et de Hammermill Paper.

Depuis sa naissance, Matane a connu des moments pénibles. Plus que jamais, Matane peut prendre sa place dans le village planétaire. Il lui faudra encore de l'audace. Aujourd'hui, l'autoroute électronique lui fournit l'occasion d'être tout près de Québec et même de toutes les capitales du monde.

* L'auteur remercie de leur collaboration sa cousine Gisèle Fortin, supérieure des Ursulines à Gaspé et son frère Claude, enseignant à la Commission scolaire de Matane.

Notes

- 1 Jean-Charles Fortin et al., **Histoire du Bas-Saint-Laurent**, Québec, Institut de recherche sur la culture, 1993, 862 p. Dans cet ouvrage, on englobe dans la région du Bas-Saint-Laurent une partie de la côte nord de la Gaspésie jusqu'aux Capucins. Pour les fins de cet écrit, la Gaspésie commence à Sainte-Flavie. Voyez Jules Bélanger, Marc Desjardins et Yves Frenette, **Histoire de la Gaspésie**, Montréal, Institut de recherche sur la culture, Les Éditions du Boréal Express, 1981, 785 p.
- 2 Jos-Arthur Richard, **Cap-Saint-Ignace, 1672-1970**, La Pocatière, 1970, pp. 194-195 et Eugène Rouillard, **La colonisation dans les comtés de Matane, Bonaventure, Gaspé**, p. 139. Voyez aussi Léon Boudreault, **Faits nouveaux sur la seigneurie de Matane (1677-1870)**, Publication de la Société d'histoire de Matane, Presse des Ateliers graphiques Marc Veilleux inc., 1982. À la page 202, en se basant sur le recensement de 1851, l'auteur illustre ce mouvement migratoire au moyen d'un plan.
- 3 Clément Fortin, «*À Matane au Pied-de-la-Côte*», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. XX, no 1 (50) (janvier 1997): 15-21.
- 4 Rodier Voisine et Mario Thibault avec la collaboration de Nive Voisine, **Pour les 150 ans de Saint-Simon**, Saint-Simon-de-Rimouski, 1978, p. 127.

- 5 Rodier Voisine et al., **op. cit.**, p. 181.
- 6 Rodier Voisine et al., **op. cit.**, p. 148.
- 7 Marie-Adèle est une descendante de Pierre Lepage, le troisième seigneur de Rimouski. Il était l'arrière-petit-fils de Julien Fortin, l'ancêtre d'Onésime-Élisée. Dans la **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. XX, numéro 1 (50) (janvier 1997): 22-27. Le lecteur peut lire la narration que ma grand-mère fait de son séjour à Saint-Simon comme enseignante.
- 8 Dans la **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol XX, numéro 1 (50) (janvier 1997): 22-27, ma grand-mère raconte son voyage de noces de Rimouski jusqu'à Matane en janvier 1894.
- 9 Je remercie M. et Mme André-Albert Bernier de Rimouski de m'avoir aidé à retracer cette école.
- 10 Léon Boudreault, **op.cit.**, p. 213. Selon un tableau apparaissant à la page 363 de **Histoire du Bas-Saint-Laurent**, Matane ne comptait que 1176 habitants en 1901. Voir Millio Marchioni, «*Démographie matanaise*», **Au Pays de Matane**, vol. XXVII, no 1 (avril 1992). À la page 16 de cet article, un tableau indique que la population matanaise est de 2611 habitants en 1881.
- 11 Ernest, le frère cadet d'Onésime-Élisée en deviendra le meunier en 1909.
- 12 Louis-Alexandre Bélisle, **op.cit.** *Dalle humide*, canal en bois ou en métal dans lequel un courant d'eau permet de transporter les grumes par flottage.
- 13 Louis-Alexandre Bélisle, **op. cit.** (anglicisme) Canalisation sur chevalets servant à flotter du bois, des sables aurifères, etc., sur une certaine distance, le long d'une pente.
- 14 Louis-Alexandre Bélisle, **op.cit.**, Allingue, estacade flottante destinée à retenir les billes qui flottent à un point quelconque d'un cours d'eau. (En ang. *boom*).
- 15 Millio Marchioni, «*Les Ponts de Matane*», **Au Pays de Matane**, vol. XXII, no 1 (avril 1987): 3-7.
- 16 Je réfère le lecteur à une intéressante étude faite par Millio Marchioni, «*Évolution du profil urbain de Matane*», **Au Pays de Matane**, vol. 26, no 1 (avril 1991): 27-33.
- 17 Marie-Ange Caron et al., **Mosaïque rimouskoise, Une histoire de Rimouski**, Rimouski, Le Comité des fêtes du cent cinquantième anniversaire de la paroisse Saint-Germain-de-Rimouski, 1979. En particulier, le lecteur trouvera dans la deuxième partie de cet ouvrage ce qu'était Rimouski au dix-neuvième siècle.
- 18 Antoine Gagnon et coll., **op. cit.**, p. 178.
- 19 Jacqueline Dionne, «*Historique du Couvent Bon-Pasteur de Matane (1883-1983)*», **L'Histoire au Pays de Matane**, vol. XVII, no 1 (juin 1983): 80 p.
- 20 Antoine Gagnon et coll., **op. cit.**, p. 604.
- 21 C.-É. Vézina, «*Les maisons d'enseignement de Matane (2)*», **L'Histoire au Pays de Matane**, vol. 1, numéro ii (juin 1966): 26-28.
- 22 Antoine Gagnon et coll., **op. cit.**, p. 430.
- 23 Monique Lebel, «*Monographie de Québec-Téléphone (district de Matane)*», **Au Pays de Matane**, vol. XXII, no 1 (avril 1988): 21-25.
- 24 C.É. Vézina, «*Matane: Débuts de l'électrification*», **L'Histoire au Pays de Matane**, volume VII, numéro 1 (décembre 1971): 37-38.
- 25 «*Il y a 67 ans, un 29 décembre, le train entra en gare de Matane*», un texte tiré du journal **La Vigie** de Québec, **L'Histoire au Pays de Matane**, vol. XII, no 2 (décembre 1977): 23-38.
- 26 La loi ne permettait pas que la faculté de réméré fût consentie pour un terme excédant dix ans. Pour exercer ce droit de réméré, ou, si l'on veut, celui de reprendre possession de ses biens, le vendeur devait avoir satisfait à toutes les obligations prescrites par la loi dont la restitution du prix, le remboursement à l'acheteur des frais de la vente, ceux des réparations nécessaires, et des améliorations qui en avaient augmenté la valeur jusqu'à concurrence de celle-ci. La seule expiration du délai stipulé au contrat de vente emportait *ipso facto* déchéance du réméré et rendait l'acheteur propriétaire incommutable des biens.
- 27 C.-É. Vézina, «*La Banque nationale 65^e anniversaire*», **L'Histoire au Pays de Matane**, vol. VII, no 1 (décembre 1971): 9-10 et du même auteur, «*La Caisse populaire Desjardins 60^e anniversaire*», **op. cit.**, pp. 13-16.
- 28 Antoine Gagnon et coll., **op. cit.**, p. 606.
- 29 **Ibid.**, p. 606 et Robert Fournier, **Baie-des-Sables 1869-1969**, Rimouski, Les Publications du Comité du centenaire, 1969, p. 227. (Pour la narration qu'en fait Marie-Augustine Larrivée-Gaudreau, un témoin du cataclysme).
- 30 **Ibid.**, p. 380.
- 31 C.-É. Vézina, «*Les maisons d'enseignements de Matane (5)*», **L'Histoire au Pays de Matane**, vol. III, no 1 (décembre 1967): 14-19.
- 32 C.-É. Vézina, «*Les maisons d'enseignement de Matane (4)*», **L'Histoire au Pays de Matane**, vol. II, no 11 (juillet 1967): 28-32.
- 33 Louis Blanchette, **La tradition maritime de Matane**, Rimouski, Histo-Graff enr., 1992, p. 198 et du même auteur, **Histoire de COGEMA, La Compagnie de Gestion de Matane inc.**, Rimouski, Histo-Graff enr., 1994, p. 169.

.....

Patrimoine

Le manoir Fraser de Rivière-du-Loup renaît

MONIQUE BOURGET

Au fil des ans, la région du Bas-Saint-Laurent a démontré à différentes occasions sa sensibilité et son attachement grandissants à son patrimoine naturel et culturel, de même que sa volonté d'y ancrer une partie significative de son développement par des actions concrètes de conservation et de mise en valeur. Le 14 juin dernier, la preuve en était faite à nouveau, alors qu'à la suite d'un vaste chantier de restauration, revivait l'un des plus fiers joyaux d'architecture de la région: le manoir Fraser de Rivière-du-Loup. Le bâtiment, dont le style s'inscrit dans le courant éclectique d'inspiration néo-reine-Anne, arbore çà et là des éléments issus tantôt du mouvement néo-renaissance, tantôt encore de celui du second empire ou du néo-gothique.

Le corps principal du manoir, construit en pièce sur pièce vers 1830 par Alexandre Fraser, seigneur de la rivière du Loup de 1802 à 1837, présentait plusieurs éléments relevant d'une influence néo-classique.

Les fils d'Alexandre, Malcom et Edward, reprennent à sa mort les affaires de la seigneurie. C'est sous la gouverne de Malcom que l'extérieur



Le manoir Fraser est situé au 32, rue Fraser à Rivière-du-Loup et est ouvert aux visiteurs (photo: ministère de la Culture et des Communications, hiver 1997).

du bâtiment fut agrandi et considérablement modifié, en 1888, pour adopter son aspect actuel. À l'intérieur, les deux époques de construction sont perceptibles en différents endroits: rehaussement

marqué du plafond, du côté du grand salon donnant sur les jardins; étage à paliers; portes basses dans la partie la plus ancienne, le tout réalisé de façon à créer, depuis l'extérieur, une continuité que les divers éléments stylistiques contribuent à préciser.

Malcom devient rapidement une figure dominante de la vie économique et politique de Fraserville, dont il fut maire pendant deux mandats. Il épouse la fille de Philippe Aubert de Gaspé, Anaïs-Wilhelmine, qui lui donne dix enfants, dont l'une, Marie-Thérèse-Caroline, épouse le juge Louis-Philippe Lizotte. Les descendants de ces derniers occupèrent le manoir jusqu'à ce qu'Héritage canadien du Québec - qui est propriétaire de plusieurs immeubles d'intérêt patrimonial au Québec en oeuvrant à leur protection et à leur mise en valeur - en fasse l'acquisition en 1979.

L'étude patrimoniale réalisée par Martin, Léonidoff, Provencher, Lepage et associés en 1989 recommandait le classement du manoir Fraser en soulignant que «l'actuel manoir Fraser symbolise éloquentement les moments clés de l'évolution architecturale et



Le manoir, en chantier, alors que l'on préparait le toit pour la tôle à la canadienne (photo: Roche Limitée Groupe-Conseil, 1996).

*spatiale d'un cadre urbain de petite taille*¹ et que, sur le plan historique, «les Fraser sont au Bas-Saint-Laurent ce que les Price sont au Saguenay»².

En 1991, l'immeuble se voit accorder le statut de site historique classé en vertu de la Loi sur les biens culturels. À partir de ce moment, divers organismes du milieu évoluant dans le domaine du patrimoine, de même que

des représentants de la Ville de Rivière-du-Loup, cherchent avec le propriétaire, Héritage canadien du Québec, les avenues les plus propices à une mise en valeur qui serait à la mesure de la qualité du bâtiment principal et de la belle époque des jardins qui lui sont attenants, redonnant ainsi au milieu de Rivière-du-Loup l'un des témoins les plus

significatifs de son évolution spatiale et socio-économique, depuis les origines jusqu'à nos jours.

En 1995, la Ministre de la Culture et des Communications, Mme Louise Beaudoin annonçait à Rivière-du-Loup l'octroi d'une subvention de 300 000 \$ à la Société de sauvegarde du patrimoine du Grand-Portage inc., pour aménager le manoir en lieu de diffusion du patrimoine. À cette occasion, Mme Beaudoin soulignait que «le projet [...], par sa qualité, ses visées et sa vitalité, s'inscrit parfaitement dans la lignée des interventions préconisées par la nouvelle politique culturelle de la Ville de Rivière-du-Loup de même que dans les objectifs du Ministère».

L'organisme, associé financièrement au Ministère, au propriétaire, à la Ville de Rivière-du-Loup, au CRCD du Bas-Saint-Laurent, ainsi qu'à la communauté louverivoise par le biais d'une levée de fonds des plus fructueuses, amorce le chantier de restauration à l'été 1996 en compagnie de Roche Limitée Groupe-conseil et de l'architecte Jocelyn Perron.



Le coin sud-est du manoir a dû être consolidé avant de compléter la restauration de la brique (photo: Roche Limitée Groupe-Conseil, 1996).

.....

Grâce à la grande cohésion et à la finesse d'intervention de cette grande équipe de partenaires financiers et professionnels, des défis considérables, sur les plans de la réhabilitation et de la restauration du bâtiment, ont pu être relevés avec adresse, favorisant une intervention globale cohérente et adaptée au caractère historique du lieu. Il faut par ailleurs souligner l'excellence du travail des intervenants de première ligne, les ouvriers de tous les corps de métiers, qui ont investi dans ce méticuleux chantier de restauration en artisans soucieux de la dimension patrimoniale du projet.

En ce qui concerne l'élaboration des concepts d'interprétation et d'exploitation, l'approche des conseillers en patrimoine Bergeron Gagnon inc. et de l'Institut de Plein-Air québécois inc. vise l'intégration harmonieuse et judicieuse du site dans le réseau bas-laurentien des lieux de diffusion en patrimoine, tout en favorisant l'exploitation maximale du potentiel de mise en valeur du bâtiment et de ses dépendances. La thématique du lieu s'articulera notamment autour des particularités architecturales de cette maison exceptionnelle dans le paysage régional.

Le chantier de restauration du bâtiment principal est bel et bien terminé, mais la Société de sauvegarde du patrimoine du Grand-Portage s'est déjà remise au travail afin de procéder éventuellement à la réhabilitation des aires extérieures et de parfaire ainsi toute son approche d'interprétation qui fera revivre les chroniques de la famille du seigneur Fraser, acteur et témoin privilégié de l'histoire de Rivière-du-Loup.

Notes

- 1 Martin, Léonidoff, Provencher, Lepage et associés, **Étude historique et évaluation patrimoniale du manoir Fraser de Rivière-du-Loup**, Québec, 1989, p. 201.
- 2 **Ibid.**, p. 201.

.....

.....

Vieux écrits

Février 1935 : un voyage en train et «relevailles»

CLÉMENT FORTIN, AVOCAT

Voici des extraits de la narration que ma grand-mère paternelle Marie-Adèle Lepage a faite de son voyage à Carleton, en février 1935, à l'occasion de la naissance de deux de ses petits-enfants. Son mari Onésime-Élisée Fortin l'accompagnait dans ce périple. Née à Saint-Germain-de-Rimouski, ma grand-mère célébrait son 62^e anniversaire le 23 février 1935. Mon grand-père était né à Saint-Simon-de-Rimouski le 10 novembre 1871. Il avait 64 ans.

Mon père enseignait à Carleton à cette époque. Originaires de Matane, mes parents¹ Louis de Gonzague Fortin et Georgette Grégoire² s'étaient mariés dans leur village natal le 15 août 1931. Ils ont eu un premier enfant à Bonaventure qu'ils ont prénommé Georges. Laissons plutôt ma grand-mère nous raconter son voyage.

La neige tombait pressée du ciel plein de nuages ouateux. Elle tombait plus blanche que les lys. C'était la fête de Notre-Dame-de-

Lourdes. (...) Ma malle était prête. J'attendais anxieusement un message m'invitant à prendre ma volée. J'avais hâte et cependant comme ce voyage me pesait: aller en plein hiver jusqu'à Carleton. Heureusement que j'y allais avec mon mari, car, seule, je me serais fait de la bile aisément.

Le mardi matin³ la neige tombait sans relâche, fine et pressée. J'étais anxieuse. Le nouveau était attendu pour la fin du mois, mais un pressentiment me disait de me tenir prête. C'est que l'arrivée d'un enfant est toujours inquiétante pour ceux qui nous sont chers et quand une entreprise nous pèse on voudrait se mettre à l'oeuvre immédiatement pour en avoir le coeur net.

Enfin, dans le cours de la matinée, un message nous annonça l'heureuse délivrance de la maman et la naissance de jumeaux. Allons donc! Quelle surprise! Un garçon et une fille, pas de jaloux. (...) Un à la fois, après quelques années de ménage, c'est encore drôle comme ça va vite la progéniture. Il n'y a pas de mauvaises années pour cette récolte. (...) Et maintenant hâtons-nous d'aller voir ce nouveau si intéressant.

Si la mort d'un être aimé nous fait verser des larmes, la naissance d'un enfant nous fait toujours sourire. Un berceau, c'est l'espoir de demain, un gage pour l'avenir. Abraham, riant et pleurant de bonheur, tout à la fois, de la naissance d'Isaac, disait dans son enthousiasme: Le bon Dieu dans sa bonté a voulu me faire rire pour réjouir ma vieillesse.

En peu de temps, nous nous sommes installés dans le petit train⁴. Et pouf! pouf! la locomotive pleine de courage se toquait⁵ le museau contre les bancs de neige qui volaient chaque côté des wagons comme des voiliers⁶ de petits oiseaux blancs qu'amène le printemps. Dans mon voyage, j'avais la perspective de faire d'une pierre deux coups. Je me réjouissais d'avance du plaisir de me rendre à Rimouski voir ma fille⁷ et les chères petites avant de filer à Carleton. Sois sûr, dis-je à mon compagnon, que si la tempête continue de nous menacer,

tu ne me verras pas prendre demain le train de la Baie. On retardera d'une journée ou on nous représentera, voilà tout! Heureu-

sement! la neige avait cessé. À Mont-Joli, le ciel était serein. Dans la voûte azurée, des étoiles brillantes clignotaient. Il faisait froid et la bise nous piquait le visage.

Nous avons téléphoné pour nous annoncer. À notre arrivée, nous avons eu le plaisir de voir nos enfants accourir au-devant de nous. C'est si agréable d'arriver à la gare et d'y trouver des visages connus et joyeux qui se pressent de nous faire bon accueil.

Comme nous étions intéressants, ce soir-là, leur énumérant toutes les nouvelles fraîches qui devaient les émouvoir. Arrivés à dix heures et quart du soir, le plaisir de se voir nous fit prolonger notre veillée tard. Puis, nous prenions un léger repas. De plus, il nous fit raccourcir le matin par un lever matinal. Le réveil sonna l'alarme qui nous surprit en plein sommeil. Le devoir était là, rigoureux, qui commandait en maître, en dépit des regimbements de la nature. Il fallait partir sans délai. La journée s'annonçait radieuse et bientôt le soleil se fit éblouissant sur la neige immaculée.

Tous les tortillons de la ligne nous faisaient voir l'astre riant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en sorte qu'il était impossible de s'orienter. Quelle descente dans ce train de la Baie! On aurait pu se croire sur une mer agitée, car le train nous brassait comme un bateau ballotté par les vagues. J'avoue que pour une couple de paroisses, je n'étais pas trop rassurée. Mais voyant près de moi un bon abbé récitant son bréviaire, je pris plus de confiance et plus de hardiesse. De plus, en voyant sur les visages des passagers une indifférence, je compris que ce n'était pas plus mal que d'habitude.

À Carleton, tout est campagne comme autrefois dans nos places. Les chemins un peu houleux nous guettent de temps en temps sur un côté ou sur l'autre. Il ne faut pas non plus être trop fier, car nous montâmes dans une vieille voiture du grand-père Mathusalem gardant encore des restes d'un premier peinture. Enfin nous étions trop heureux encore de pouvoir

.....

se faire traîner, car n'oublions pas que nous avons encore deux milles et demi à faire par un temps beau et froid.

Quand je fis face à la mer, l'air me transperçait. Par bonheur, ce ne fut pas très long. Nous longions alors le rivage et voilà! vring! vrang! dans un sens et vring! vrang! dans un autre. Ah! me disais-je, si on peut faire le trajet sans sortir de la voiture, ce sera une bonne aubaine.

Notre cher fils nous attendait avec anxiété. (...) Ayant passé par l'épreuve avec sa femme, il avait hâte de nous raconter ses émotions et de nous faire part de sa joie délirante. Nous arrivions à peine dans l'avenue que la porte s'ouvrit. Tout heureux et joyeux, il vint à notre rencontre. Il m'aida à débarquer de la vieille sleigh, chose pas trop facile, car j'étais un peu engourdie par le froid. Nous voilà encore une fois à Carleton par un temps froid mais splendide. J'allai saluer la maman et la féliciter de son heureuse couvée et de son courage. Je la trouvai bien joyeuse. Ensuite, je me dirigeai, avec un brin de curiosité, vers le nid douillet si bien garni. Ce fut avec une douce émotion que je contemplai ces deux bébés, mes petits-enfants qui dormaient à poings fermés, insouciant de la vie. (...) Que c'est beau! Heureuse maman, lui dis-je. Que vous êtes chanceuse! deux jolis petits anges, pas de jaloux: une fille pour la maman, un garçon pour le papa. Serait-ce par hasard un petit professeur en herbe? lui aussi, hein! (...)

Un dîner à la hâte et il fallut procéder immédiatement à la toilette des bébés. La garde-malade m'offrit la besogne. Je déclinai l'honneur. C'est que voyez-vous, il y a vingt ans que j'ai négligé cet office. Je me contentai de l'aider et en peu de temps, voilà nos deux poupons dans leurs parures immaculées comme la neige au-dehors était tout de lys étincelants. Les noms avaient été discutés. Pour moi, j'avais choisi celui de la petite fille. (...) Cette petite me remplacera sur la terre. Les chers petits étaient nés le mardi matin. Nous étions le mercredi, jour dédié à saint Joseph, patron de la paroisse, protecteur de ma famille. (...)

Monsieur le curé⁸ nous reçut à son presbytère d'une façon toute paternelle. Vraiment! sa bonté nous mit tout de suite à l'aise. Nous allions là avant le baptême pour signer les registres⁹. J'ai été marraine plusieurs fois, mais c'était la première fois de ma vie que j'étais marraine et porteuse tout à la fois. Je préférais porter moi-même mon doux et léger fardeau. C'était ma chère petite-fille, voyez-vous! il me semblait que c'était mieux de remplir la charge seule.

Elle reçut les noms de Marie Adèle Lise, ce dernier était en l'honneur du grand-papa qui s'appelle Élisée. Mademoiselle Grégoire,¹⁰ tout heureuse et aussi fière que moi tenait le cher petit. Elle lui donna les noms de Grégoire Clément Marie. Puis, la cérémonie commença, les enfants reçurent le sel de la sagesse sans pleurer, sans même faire la grimace. Voilà bien ce qui est de bon augure, car en général les enfants pleurent lorsque l'eau baptismale coule sur leur front. (...)

Dehors, la nature a renouvelé son manteau d'hermine. Le soleil radieux jetait ses derniers feux sur la haute montagne. Une vague de feu lui a jadis rasé le sommet. Endeuillée par la perte de son diadème de verdure, cette montagne s'est depuis drapée d'un voile sombre. Cependant, dans un endroit de la

montagne, une statue de saint Joseph y est en honneur. On y va en été faire des pèlerinages. On doit de plus, m'a-t-on dit, y bâtir une chapelle. (...)

Le soleil décline à l'horizon. Il donne ses derniers baisers en signe d'adieu. Il se cache derrière la montagne pendant que la lune monte dans une traînée de lumière bien douce au milieu des étoiles tremblantes comme des sujets dociles en présence de leur reine. Ces rayons argentés illuminent toute la nature dans sa parure d'hermine.

Carleton Centre est assis sur le rivage. On nous dit que ces parages sont le royaume du vent. Cependant, pour notre séjour, février a tempéré son haleine glacée. Tous les jours de notre visite ont été ensoleillés sauf la journée de notre départ. Alors, la neige tombait timide et fine en signe de regret de notre partance. (...)

Deux religieuses, des soeurs de la Charité, vinrent visiter la mère et les petits. Ma nièce, mère Saint-Antoine-Daniel¹¹, avec sa supérieure. (...) Ces deux religieuses se sont penchées avec amour sur les petits. La supérieure leur a passé au cou de légers rubans bleus avec une petite médaille de la Sainte Vierge. Puis, elles ont pris les bébés dans leurs bras avec aisance ayant sur les lèvres des paroles pleines d'espérance.

Dans les jours suivants, j'ai pu augmenter mes mérites en me dévouant auprès de la mère et de ses nouveau-nés. La chambre de ma belle-fille était à l'étage. La garde-malade, une femme âgée, nous avait laissés immédiatement après la cérémonie du baptême. (...)

Là, j'ai reconnu les grands sacrifices que ma pauvre défunte mère avait faits en me relevant, moi et bien d'autres. La fleur a été fauchée par l'ange de la mort, mais elle a laissé son doux parfum dans tous les lieux où elle a séjourné par le bon souvenir de ses vertus. (...)

À Matapédia¹², je liai conversation avec une charmante fille, pas jolie, au visage agréable, demeurant dans un presbytère chez son oncle. Elle était instruite. Elle avait fait la classe, subi des opérations et finalement elle se dévouait pour son oncle. Les épreuves rendent le coeur bon. Les deux heures d'attente se passèrent comme par enchantement. Elle me parla un peu de tout, de ses épreuves, de son temps de couvent, du bonheur qu'elle avait eu d'avoir vécu quelques années dans le même couvent que soeur Sainte-Cécile-de-Rome. Et bien! lui dis-je, est-ce que ça paraissait qu'elle était une sainte? J'envie votre joie d'avoir contemplé son visage. Elle était, me dit-elle, une petite religieuse au devoir et qui parlait peu. D'ailleurs, il y en avait bien d'autres comme elle, silencieuses et au devoir. (...)

Oh! les femmes! comme ça parle, disent messieurs les hommes. Mon mari assis près de moi gardait le silence. Un peu sourd, il ne pouvait pas prendre part à la conversation et d'ailleurs, il n'avait pas eu l'aubaine d'avoir un compagnon de route.

Nos conversations sérieuses furent interrompues par une petite souris curieuse comme son sexe qui se promenait, avec un sans gêne, de long en large dans la salle. Cette petite bête sans défiance est apprivoisée. Elle nous prouve par son audace qu'elle n'est pas une petite sauvagesse, qu'elle est

.....

.....

déniaisée et qu'elle en a déjà vu du monde. Elle s'amusait à ramasser les miettes laissées par les voyageurs. Peu après, elle dut se cacher à l'apparition d'un voilier de jeunes filles qui vint prendre place sur les bancs qui longent le mur en face de nous. Je les regardai toutes, les unes après les autres. Malgré les apprêts sur leur visage, il n'y en avait pas une d'attrayante. Pendant que je faisais mes réflexions, la petite souris réapparut. Ce qui provoqua des cris de détresse de la part des jouvencelles comme si ce petit quadrupède inoffensif eût pu les manger vives.

Enfin, voilà notre train devant la gare. Il nous arrive pâmé, tant il est essoufflé. La lourde locomotive fait entendre des gémissements et des grincements de roues. La voilà arrêtée! Quel convoi! des wagons enchaînés les uns aux autres. C'est presque terrifiant d'être obligé d'embarquer dans le ventre d'une pareille bête. À la hâte, je fis mes adieux à l'amie de passage qui prenait place dans un wagon-lit. C'est qu'elle avait à faire un long trajet. Je lui serrai la main et suivis mon compagnon. Comme il y avait plusieurs wagons, nous nous trompâmes et nous embarquâmes dans une seconde classe. Qu'aperçois-je en entrant? Pouvez-vous le deviner? Me voilà dans un premier banc, une femme s'y était installée toute à son aise. Elle était nu-pieds et les deux battoirs en évidence sur le banc jumeau et je vis encore des fillettes se promenant nu-pieds dans le wagon, avec un sans gêne comme leur digne mère, car ça devait être toute de la même potée. Je retins mon souffle en y pénétrant, car quelle puanteur! (...) Mon mari était étouffé de rire. As-tu vu, me dit-il, les femmes ne sont pas toutes cérémonieuses comme toi hein! Celle-ci sait prendre ses aises. J'eus honte de mon sexe. En tout cas, elle est bien faite pour affronter les regards curieux et la température froide de l'hiver.

Nous avons pris notre place parmi le monde plus civilisé. Le train s'ébranla et nous voilà en route pour notre cher Rimouski. Je croyais que l'Intercolonial était rapide et que c'était un charme à comparer au petit train de la Baie. Oh! pour ce soir-là, je retire mes écus, de crainte de les perdre en faisant un pari; je tire ma plus gracieuse révérence en présentant mes excuses, car j'ai été à la dernière de mes peurs. (...)

Notre train en retard de quelques heures s'élança rapidement pour reprendre le temps perdu. Dans les croches, il paraissait vouloir se soulever tant il prenait de la vitesse. Je vous assure que je priais mon protecteur saint Joseph de lui modérer l'allure effrénée. J'étais si fatiguée, si accablée que je m'assoupis dans un détour. En sursaut, je m'éveillai en lançant un cri de mort qui terrifia, j'en suis sûre, tous les assistants. Je croyais que le train était déraillé à cause du bruit formidable que faisaient les roues. L'allure de notre fier coursier ne s'arrêta pas pour rassurer une campagnarde qui n'a jamais pu se déniaiser. Il n'arrêtait qu'aux rares gares assignées. Je me sentais comme emportée sur l'aile d'un petit cheval vert qui monte dans les airs. Je pensais à ces histoires qu'on me racontait dans mon enfance pour m'amuser. Comme j'étais contente quand le train s'arrêtait! Je me reposais le coeur. Ni plus ni moins, je méditais sur mes angoisses comme a dû le faire la fille du chef sauvage qui laissa ses bois pour traverser en France. Son but était de voir du pays. Ça lui a coûté cher

puisqu'elle en est morte à la peine. Comme ça coûte cher parfois de vouloir voyager. (...) mes pensées sérieuses furent interrompues par les rires hardis et réitérés d'une femme moins peureuse que moi. Elle paraissait vouloir intéresser tout le monde. Elle riait à gorge déployée. Elle sut se démener si bien que bientôt, elle fut entourée de galants. Cependant, elle n'était guère intéressante, je vous assure. Les cheveux gris, la figure brune, la peau épaisse et ridée, le cou long comme une girafe. (...) C'était la poupée qui attirait des admirateurs. Allons donc! Comme l'homme n'est pas exigeant parfois!

Enfin, nous arrivons à la gare. Cette fois, c'est mon cher Rimouski. Ma fille et une nièce accouraient pour nous recevoir. C'est toujours une grande joie que de revoir les siens et de saluer sa place natale. Oui! ma petite ville natale est logée dans mon coeur à côté de ceux que je chéris. C'est un peu comme une seconde mère.

Notes

- 1 Clément Fortin, «Georgette Grégoire et Louis de Gonzague Fortin : mes parents», **Au Pays de Matane**, vol XXXI, no 1 (avril 1996): 3-12, et no 2 (novembre 1996): 3-10.
- 2 Clément Fortin, «Hermas Grégoire et Georgianna Morin : des pionniers de Matane», **Au Pays de Matane**, vol. XXIX, no 2 (octobre 1994): 2-9.
- 3 12 février 1935.
- 4 Mes grands-parents ont pris le train à Matane. La compagnie Canada & Gulf Terminal Railway exploitait alors une voie ferrée qui reliait Mont-Joli à Matane depuis 1910. Les usagers de ce tortillard l'appelaient familièrement la Punaise.
- 5 Louis-Alexandre Bélisle, **Dictionnaire nord-américain de la langue française**, Montréal, Beauchemin, 1979. Canadianisme, Frapper, heurter: elle s'est toqué la tête contre la huche.
- 6 Louis-Alexandre Bélisle, **op. cit.** N. m. *Voilier d'oiseaux*, troupe d'oiseaux qui volent ensemble (canadianisme).
- 7 Thérèse, mariée à Rodolphe Gauthier, agronome. Les petites-filles étaient Marie-Thérèse, Gabrielle, Paule et Reine.
- 8 Clément Grégoire Plourde.
- 9 Mes parents habitaient une maison tout près de l'église de la paroisse Saint-Joseph-de-Carleton. Elle appartenait au curé Clément-Grégoire Plourde. C'est aussi dans cette maison que mon père enseignait à une classe de degrés multiples.
- 10 Honorine Grégoire, la soeur de Georgette. Elle était la marraine du garçon.
- 11 Une fille de Marie Lepage et de Félix Lebrun de Rimouski.
- 12 C'est à la gare de Matapédia que la correspondance se faisait entre le train de la Baie et l'Intercolonial.

.....

Vieux écrits

Coup de coeur à Saint-Simon en 1873

CLÉMENT FORTIN, AVOCAT

Adèle Lepage, native de Rimouski, accompagne sa soeur aînée Emma à Saint-Simon-de-Rimouski. De 1890 (environ) jusqu'en 1894, Emma et Adèle Lepage enseignent dans ce village. C'est là qu'Adèle fait la connaissance d'Onésime-Élisée Fortin qu'elle épousera le 8 janvier 1894. Voici la narration qu'elle fait de leur première rencontre:

Dans les premiers jours de juillet (1893 à Saint-Simon-de-

Rimouski), par une belle après-midi chaude, nous allions, vives et joyeuses, chez Mr Fortin (Marcel). Ma soeur (Emma, de neuf ans l'aînée de ma grand-mère) par complaisance et à titre d'amie, devait aider Mlle Aglaé (une soeur d'Onésime-Élisée) à se faire une robe. Moi, j'allais aux fraises avec Mlle Élise (une autre soeur d'Onésime-Élisée). Chemin faisant, ma compagne me dit: «Je ne vous ai pas encore annoncé la nouvelle que nous avons de la grande

peine étions-nous sur le haut de la terre, au pied de la montagne du



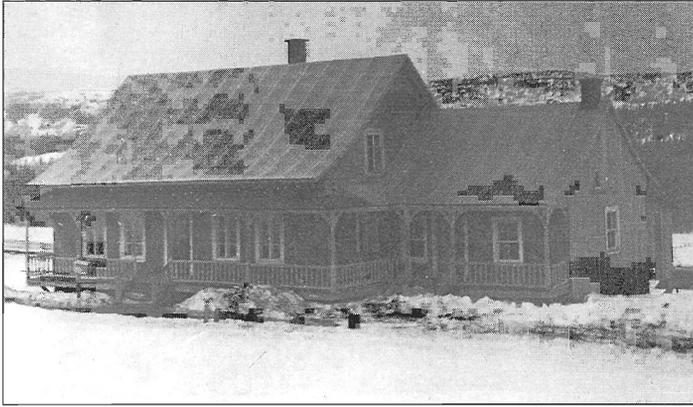
Tirée du livre **Pour les 150 ans de Saint-Simon** publié en 1978.

visite à la maison». «Qui donc?» «Deux de mes frères encore garçons demeurant à deux extrémités opposées. Le plus vieux, Siméon reste à Montréal, l'autre Élisée, le plus jeune, à Matane». «J'ignorais leur existence, vous ne m'en aviez jamais parlé, où étaient-ils donc? que nous ne les ayons pas vus». «Dans le moment, ils sont allés au deuxième rang chez mon oncle (Magloire)!. Je ne sais pas s'ils vont souper là».

Un peu déçue, pour me rassurer, je me disais intérieurement: j'ai le temps de faire ma course et de m'en retourner avant que ces messieurs soient de retour. Cependant, je ne pouvais me défendre d'une certaine curiosité de les connaître, curiosité ombragée par une sottise gêne de n'être vêtue que pour aller aux champs. Petite robe de percale blanche avec des petites fleurs bleu pâle, grand chapeau de paille garni de mousseline blanche pour protéger le visage des chauds rayons du soleil, petits souliers à l'iroquoise très en vogue pour les longues courses ou pour faire le ménage. À

Sud, dans une étendue où il y avait de belles fraises rouges bien appétissantes que déjà le soleil est obscurci par de gros nuages et bientôt des gouttes de pluie suivies d'un gros orage. J'en avais le coeur malade, après avoir fait, à la grande chaleur, près de deux milles, il fallait aussitôt s'en retourner. J'avais les pieds mouillés et nous allions au pas de course. La pluie tombait toujours. (...) Nous fîmes notre apparition, l'air piteux, comme des fleurs battues par l'orage. Quelle ne fut pas ma surprise quand sur le pas de la porte j'aperçus les deux jeunes gens dont on m'avait parlé. J'en devins rouge comme une pivoine. J'appris que, voyant la pluie, ils ne s'étaient rendus qu'à la gare. Je me présentai tout d'abord pour donner la main au plus jeune, le prenant pour le plus âgé, puis de celui-ci à l'autre. Ces jeunes gens grillaient d'impatience de nous connaître. Si jusqu'à ce moment nous avions ignoré leur existence, eux, au contraire, nous connaissaient depuis longtemps pour avoir entendu parler de nous. Mademoiselle Aglaé leur écrivait lettre sur lettre, à tour de rôle: «Venez les connaître, leur disait-elle. Hâtez-vous avant qu'elles prennent leurs vacances». Sur ces invitations réitérées, ces deux tourtereaux s'étaient donné rendez-vous au nid familial pour enfin connaître les deux Rimouskoises. Pour faire oublier mon plumage abattu, tout naturellement, je sortis ma plus belle façon. Sans me douter que nous étions observées dans tous les menus détails. Mon soulier faisait un bec ouvert vis-à-vis du plus gros doigt. Aussitôt, je voulus cacher cette défectuosité en le dissimulant derrière l'autre, ce qui n'échappait pas à l'oeil observateur du plus jeune qui me rappela ce petit fait plus tard avec un fou rire devant les siens.

Aussitôt de retour, le soleil parut de nouveau. Vers cinq heures, Emma terminait son ouvrage et nous nous préparions à partir. Les parents s'y opposèrent. On nous fit une chaleureuse invitation à rester à la veillée. La veillée reste toujours la partie du jour la plus récréative. Le souper nous fut servi. Le père, Mr Fortin nous assigna nos places. Ma soeur près de Siméon et moi près d'Élisée. Le repas se prit gaiement et pour la veillée chacune resta avec son compagnon. Le plus jeune prenait un vif plaisir à me taquiner pour me donner l'avantage de prendre ma revanche. (...) La vieille mère (Julienne Bélanger) écoutait la conversation avec un air de bonté, de satisfaction et de fierté de ses deux fils. La conversation n languit pas, activée par la bonne humeur des jeunes. Quand nous manifestions le désir de rentrer chez-nous, le troisième



Maison de Charles Plourde, autrefois propriété d'Alphonse Ouellet (tirée du livre **Pour les 150 ans de Saint-Simon** publié en 1978).

fils vint nous reconduire. Plus tard, on sut qu'après notre départ Mr Fortin père dit à ses fils : «Voilà deux jeunes filles charmantes et au goût de la famille. Je ne vous dis pas mariez-les, car je

ne voudrais pas m'imposer dans un choix aussi sérieux. Cependant, je vous en souhaite de semblables et je serai heureux de votre choix».

De retour à notre petit logis, ce soir-là, nous prîmes bien du temps avant de nous décider à nous mettre au lit. Nous avions tant à nous dire. (...) Je lui faisais part de mes réflexions. (...)

Le lendemain dimanche, (...) la grand-messe (...) Le lundi, grand pèlerinage de toute la paroisse au sanctuaire de Sainte-Anne à Rimouski. Les gens partaient en voiture pour se donner rendez-vous à la cathédrale de Rimouski et de là se suivre jusqu'au lieu du pèlerinage. Les Fortin partaient le matin même et Emma avait eu l'aimable invitation d'embarquer avec eux. À huit heures, je commençais ma classe. (...)

Notes

- 1 La maison de Magloire Fortin est présentement habitée par Claudette Marquis et Fernand Bélanger, rang 2 Ouest.

Nouvelles brèves

PAUL LAROCQUE ET PIERRE COLLINS

Un de nos abonnés nous a légué 5 000\$ selon la formule du don d'assurance-vie afin que notre «*attachante revue*» continue de paraître longtemps. Merci de tout coeur monsieur J. C.



Avec l'aide financière de la Fondation du patrimoine religieux du Québec, la Direction régionale du ministère de la Culture et des Communications a récemment multiplié les projets de **restauration d'églises** dans le Bas-Saint-Laurent. Réfections de toitures, de murs ou de fenêtres, consolidations structurales, travaux de peinture, etc. De 1995 à 1997, pas moins de neuf interventions ont été faites ou sont en voie de l'être auprès des églises de Saint-Léon-le-Grand, Notre-Dame-de-Lourdes (Mont-Joli), Saint-Georges (Cacouna), Saint-Moïse, Saint-François-Xavier (Rivière-du-Loup), Notre-Dame-de-Liesse (Rivière-Ouelle), Sainte-Luce, Saint-Joseph-de-Lepage et Saint-Laurent (Matapédia). Dans tous ces dossiers, le dynamisme des conseils de fabrique a été un atout indispensable.



Les fouilles archéologiques (Parcs Canada et Musée de la Gaspésie) faites sur **la péninsule de Penouille** dans le parc Forillon à l'automne 1996 auraient permis de confirmer une fois pour toutes l'occupation française de ce territoire avant le passage destructeur de la flotte de Wolfe en 1758.



Danielle Cyr a fait paraître dans le magazine culturel **Gaspésie** quatre articles fouillés relatant l'histoire des Micmacs. Le plus récent, diffusé à l'hiver 1997, couvre la période de la Révolution tranquille à aujourd'hui.



Dans la revue **Au Pays de Matane** (novembre 1996), Romain Pelletier livre plusieurs observations intéressantes au sujet de la **maison Horace-Bouffard** de Petit-Matane. Construite en 1897, cette maison paysanne restaurée en 1993 par l'Association des Bouffard du Cabaret est aujourd'hui un musée privé qui accueille à chaque été un nombre croissant de visiteurs. Parmi les nom-

breux éléments présentés, signalons, au sous-sol, une belle exposition de meubles et autres objets fabriqués par le menuisier-artisan Louis Duret (1839-1910). L'actuel président de la Société d'histoire et de généalogie de Matane, Georgy Bouffard, est depuis les tous débuts fortement impliqué dans cette démarche qui met en valeur le patrimoine de ses ancêtres.



Le nom d'Henri Menier est avec raison étroitement associé à l'histoire contemporaine de l'île d'Anticosti. Dans la **Revue d'histoire de la Côte-Nord** (décembre 1996), Michel Gagnon livre un texte riche en informations sur les multiples initiatives de ce Français devenu propriétaire de l'île à compter de 1896.



La **maison Lamontagne** (Rimouski-Est) a de nouveau ouvert ses portes à compter de la mi-mai. À l'étage, on présente une exposition consacrée à l'histoire de la municipalité de Rimouski-Est. Au rez-de-chaussée, les artefacts exposés ont trait au mode de vie des habitants de la région et de la vallée du Saint-Laurent au 18^e siècle. À l'extérieur de la maison proprement dite, des panneaux évoquent l'évolution des techniques de construction des habitations domestiques au Québec. Une visite qui s'impose.

Dans **Le Louperivois** (bulletin de la Société d'histoire et de généalogie de Rivière-du-Loup, mars 1997), Lynda Dionne et Georges Pelletier présentent un dossier historique bien illustré à propos de l'île du Gros-Cacouna.



Notre collaborateur Mario Mimeault (Gaspé) a récemment signé dans la revue **Acadiensis** (vol. 25, no 1 (automne 1995): 33-53) un magistral article intitulé «*Le capital industriel des pêches dans la baie de Gaspé de 1760 à 1866*».



Yves Tremblay, également collaborateur à la revue, est récemment entré à l'emploi du ministère de la Défense à Ottawa, à titre d'historien. Nous nous réjouissons avec lui.

Des livres à lire!

Normand Lafrenière,
**Gardien de phare dans le
Saint-Laurent:
un métier disparu,**

Toronto, Dundurn Press, 1996,
110 p.



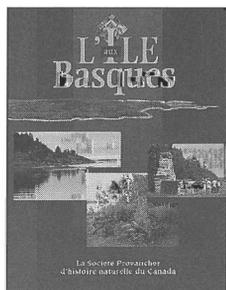
Enfin un livre qui nous fournit beaucoup d'informations sur ces hommes de métier engagés pour garder des phares. On apprend que ces lumières sur le fleuve ont permis de sauver bien des vies et des navires, mais que leur emplacement sur les îles et la côte inhospitalière a souvent obligé des gardiens et leurs familles à vivre loin de tout. De plus, on nous parle d'un métier et on illustre abondamment l'ouvrage de belles photographies de phares, mais malheureusement la grande majorité de ces photographies ne laisse voir aucun gardien de phare avec leurs familles.

Il est dommage de trouver dans ce livre des erreurs de localisation au niveau des cartes. Ainsi le Pilier de pierre de la traverse de Saint-Roch a été positionné sur le chenal nord alors qu'il est sur le chenal sud. Il y a aussi les îles Pèlerins qui ont descendu avec la marée et se retrouvent plus bas que l'île Blanche, soit un déplacement de plusieurs kilomètres à l'est de leurs positions réelles.

Pourquoi modifier des noms anciens, ainsi le bateau-phare de l'île Rouge devient pour M. Lafrenière le «Red Islet», c'est inexact puisqu'il a toujours été identifié comme le «Red Island light-ship», depuis 1871. En se référant à ce type de bateau, l'auteur nous parle de la vie à bord et des accidents, puis, tout d'un coup, nous projette en Europe et nous cite des incidents là-bas. Pourquoi alors ne pas nous raconter le drame qu'a vécu l'équipage du Red Island à l'automne 1873 lorsque ceux-ci ont dû se réfugier pendant près de 24 heures dans les gréements durant une forte tempête de vent d'est qui avait coulé leur navire près de l'île Blanche. On aurait pu nous dire pourquoi le bateau-phare de la traverse Saint-Roch s'était fait éperonner et couler deux fois par des voiliers au 19^e siècle!

Georges Pelletier, Cacouna

La Société Provancher d'histoire
naturelle du Canada,
L'île aux Basques,
Charlesbourg, 1997, 264 p.



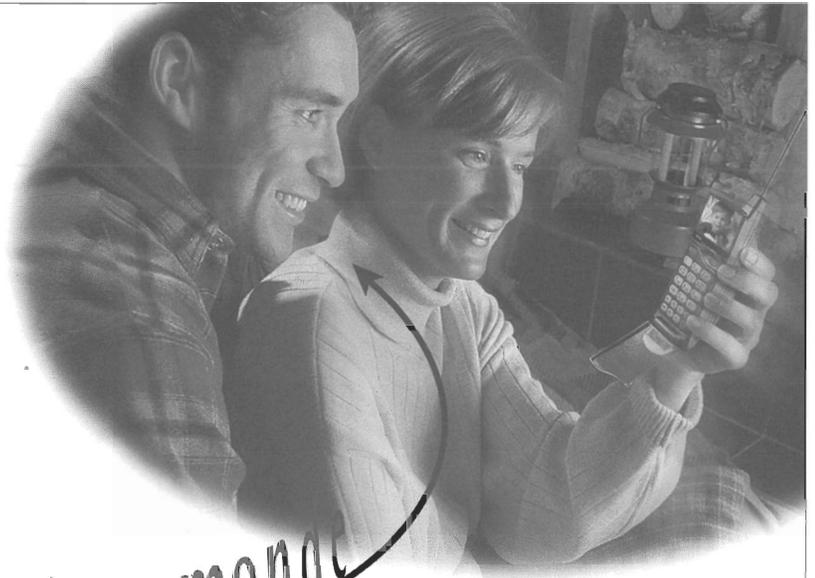
Source d'émerveillement pour le visiteur, joyau de la nature précieusement conservé par les soins de la Société Provancher, l'île aux Basques, cette petite «île magique» perdue dans les brumes de l'estuaire maritime du Saint-Laurent, allie heureusement le mythe et la réalité scientifique. En effet, comme en témoigne ce livre écrit avec amour par les merveilleux spécialistes de chaque discipline, il existe sans doute peu de territoire de cette dimension qui ait fait l'objet d'autant d'investigations et d'observations de la part des naturalistes, des botanistes et des ornithologues notamment, mais aussi des archéologues et des historiens de la Terre. En réunissant ces données scientifiques diversifiées, amassées au cours des années, cet ouvrage permet de cerner un ensemble d'informations qui seront précieuses pour une meilleure connaissance du Saint-Laurent.

(Source: dépliant de la Société Provancher d'histoire naturelle du Canada)



*Hydro-Québec
est fière
de contribuer
à la préservation
de notre mémoire
collective.*

*Hommages
à ses artisans!*



Grandir avec notre monde

QuébecTel 

<http://www.quebectel.qc.ca>

CM-9704-1280



 **Cégep de
Rimouski**

*Une tradition
de qualité
qui se poursuit.*

*L'UQAR
un fleuve
de différences*

**L'Université du Québec à Rimouski
offre un large éventail de programmes
dans ses domaines d'expertise.**

Renseignez-vous.

Service des communications
Université du Québec à Rimouski
300, allée des Ursulines, C.P. 3300
Rimouski (Québec) G5L 3A1

Ligne Info-programmes : 1-800-511-3382
Courrier électronique : uqar@uqar.quebec.ca
Site INTERNET : <http://www.uqar.quebec.ca>

 **Université
du Québec
à Rimouski**

Le ministère de la Culture et des Communications: partenaire clé du développement culturel dans le Bas-Saint- Laurent

Par son expertise et ses ressources, le ministère de la Culture et des Communications accompagne et soutient les initiatives qui favorisent l'effervescence culturelle des régions du Québec, de même que l'accessibilité des citoyens aux arts et à la culture. Des municipalités, des organismes et des personnes oeuvrent, en collaboration avec le Ministère, à concrétiser les vastes chantiers traditionnels de la muséologie, du patrimoine, des arts et des lettres et des bibliothèques, mais également à relever les défis novateurs que proposent les domaines de la culture scientifique, des industries culturelles, des médias communautaires, des nouvelles technologies de l'information, ainsi que ceux du loisir culturel.

C'est dans cette perspective que la Direction du Bas-Saint-Laurent s'associe fièrement à la publication du présent numéro de la Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent.

  Gouvernement
  du Québec